L'Argénis de Barclay, traduction nouvelle par M. l'abbé Josse,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Barclay, Jean (1582-1621). L'Argénis de Barclay, traduction nouvelle par M. l'abbé Josse,.... 1732.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

IRE
6.....



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Y. 88.
2. 2.

Y. 3762.
2. E.

L'ARGÉNIS

DE

BARCLAY,

TRADUCTION NOUVELLE.

Par Mr. l'Abbé FOSSE, *Chanoine de Chartres.*

TOME SECOND.

BIBLIOTHECA REGIA

A CHARTRES,

Chez NICOLAS BESNARD, Imprimeur-Libraire, ruë des Trois Maillets, au Soleil d'Or.

M. DCC. XXXII.

Avec Aprobation & Privilege du Roi.

6076

SOMMAIRE.

DU TROISIE'ME LIVRE.

LA ville d'Enne assiegée & prise par Licogene qui poursuit son projet. Nouvelles alarmes de Meleandre sur l'arrivée de la flotte du Roi de Sardaigne. Il est rassûré par le heraut de ce Prince. Aliance des deux Rois. Ce nouveau secours jete l'épouvante dans l'armée de Licogene. Le Roi fait publier une amnistie pour les sujets qui rentreront dans leur devoir. Acegoras se rend le premier dans le camp de Meleandre: plusieurs suivent son exemple. Haranguë de Licogene à ses soldats. Il est contraint de lever le siege de Catane. Meleandre entre avec le Roi de Sardaigne dans le détail de plusieurs particularités de la Sicile. Licogene profite de l'obscurité de la nuit, pour surprendre l'armée de Meleandre. Radirobane dans ce premier trouble, prend ses armes, & se rend au camp. Arcombrote sous les habits de Meleandre se présente à l'ennemi, & en arrête les premiers efforts. Meleandre impatient de partager le danger, arrive dans le camp, & envelope Licogene. Arcombrote dans le fort du combat, pénetre jusques à ce rebelle, l'ataque, le tuë, & en aporte la tête au Roi. Inquiétudes de Radirobane & d'Argénis au sujet de la victoire d'Arcombrote. Meleandre fait rendre les derniers devoirs aux soldats de son

8432

armée, qui étoient restés sur le champ de bataille. Traitement rigoureux exercé envers les prisonniers. Entrée des Rois de Sicile & de Sardaigne dans Epeircté. Regrets d'Argénis sur l'absence de Poliarque. Entretien du Roi avec Cleobule sur l'état présent des afaires. Radirobane demande Argénis en mariage; réponse de Meleandre. Radirobane cherche à corrompre par présens Seleniſſe. Les Deputés des villes révoltées viennent demander pardon au Roi. Ceux des Hiperephaniens se proposent de venir separément, le Roi refuse de les écouter. Suite de l'entretien du Roi avec Cleobule où l'on discute les moïens de prévenir les troubles, & d'assûrer la tranquillité du Roïaume. Seleniſſe découvre à Radirobane le secret de la Princesse. Histoire de Theocrine. L'entretien de Radirobane & de Seleniſſe est interrompu par l'arrivée d'Argénis. La Princesse commence à former des soupçons contre Seleniſſe, & lui fait un mistere des nouvelles qu'elle vient de recevoir de Poliarque. Gelanore retourne en Afrique, il y trouve son maître malade. Poliarque retabli arrive en Sicile. Son desespoir sur les premieres nouvelles qu'il y aprend du mariage d'Argénis avec Radirobane. Il envoïe Gelanore à Epeircté. Arsidas vient le voir, il reprend de nouvelles espérances, & va loger à Epeircté chez Nicopompe. Arsidas prèvient Argénis sur l'arrivée de Poliarque. Reflexions sur les flateurs.

L'ARGÉNIS DE BARCLAY.

LIVRE TROISIÉME.

QUI croiroit qu'au milieu de tant de troubles, dont la Sicile ſe trouvoit pour lors agitée ; que dans un peril preſque certain de l'Etat, quelqu'un pût s'occuper d'autres idées que des malheurs préſens, & s'abandonner à d'autres ſentimens qu'à ceux que l'amour de la patrie devoit inſpirer ? Argénis cependant & Arcombrote étoient plus touchés de leurs ſecretes inquiétudes, que de celles qui étoient devenuës publiques.

Argénis dont toutes les penſées étoient pour Poliarque, accablée de langueur, ſe conſumoit inſenſiblement en plaintes & en regrets; elle ne ceſſoit de verſer des larmes; elle vouloit qu'on rappellât cet ancien ennemi de Licogene, & qui avoit ſçû déja en triompher. Argombrote de ſon côté étoit livré à mille penſées differentes; flaté d'une douce eſperance il déteſtoit cette guerre comme un obſtacle qui ne lui permettoit pas de faire aucun progrès dans ſon amour: bien-tôt après il étoit ravi d'avoir une occaſion ſi favorable de ſe faire connoître; ces deux motifs l'animoient contre l'ennemi. Il ſe reprochoit ſouvent de ne donner que le ſecours de ſa perſonne dans des circonſtances ſi eſſentielles pour Meleandre & pour Argénis. Il ſongeoit qu'il auroit dû paroître à la tête d'une armée, & faire connoître par ce ſervice, quel étoit ſon amour, & en même tems tout l'éclat de ſa naiſſance. Il l'eût fait volontiers, mais l'execution d'un ſi grand deſſein demandoit trop de tems. Il falloit faire un détail de l'état malheureux où ſe trouvoit la Sicile, lever des troupes, les faire venir; Licogene preſſoit de trop près, & ne laiſſoit pas lieu

à ces genereuſes intentions. Po liarque d'un autre côté que ſa jalouſie lui rendoit toûjours préſent, lui cauſoit les plus vives alarmes, & ne pouvant ſe défendre de le haïr comme ſon rival, il cherchoit à le mettre mal dans l'eſprit du Roi. Il faiſoit entendre à Meleandre qu'il y avoit quelque choſe d'étrange dans le procedé de ce jeune homme qui s'étoit contenté d'envoïer la lettre de Licogene, ſans y en avoir joint une écrite de ſa main : qu'il manquoit à ſon devoir, & que ſoit negligence ou préſomption, il s'étoit oublié : qu'il n'étoit pas de la dignité du Roi d'écrire le premier. Meleandre ſembloit ſe prêter à ces dangereux artifices, & écouter favorablement des diſcours qu'Arcombrote lui repetoit ſouvent, d'autant moins ſuſpects, qu'il ne le croïoit point animé contre Poliarque. Gelanore n'eut pas de peine à s'apercevoir du changement d'Arcombrote à l'égard de ſon maître, mais il ne l'atribuoit qu'à ce défaut trop ordinaire des favoris qui regardent les anciennes amitiés ou comme importunes, ou comme indignes de leur grandeur préſente. Gelanore fit cependant accommoder la maiſon de ſon maître, que ceux à qui on l'avoit donnée en garde, lui

avoïent remiſe par ordre du Roi. Ce qui fit conjecturer qu'il devoit bien-tôt revenir à la Cour.

Gelanore s'étoit propoſé de retourner promtement en Afrique, mais differentes raiſons le retinrent plus long-tems qu'il ne voulut. Enfin le Roi prévenu par Arcombrote, le congedia ſans aucun préſent, & lui ordonna, après l'avoir reçû avec beaucoup d'indifference, de dire à Poliarque qu'il étoit un Roi, & non pas un empoiſonneur; que la mort d'Oloodeme & celle d'Eriſthene devoient le juſtifier dans ſon eſprit, & qu'il ne voïoit pas plus de fondement dans le ſilence de Poliarque à ſon égard, que dans la lettre de Licogene adreſſée à Poliarque. Gelanore ſurpris d'une réception qu'il n'avoit pas ſujet d'atendre, eut de la peine à retenir ſes premiers tranſports. Mais conſiderant qu'il parloit à un Roi dont la vengeance ſeroit auſſi promte que ſa réponſe, il ſe contenta de repréſenter que Poliarque étoit prêt non ſeulement d'écrire, mais de venir en perſonne réparer ſa faute, & prit congé du Roi, qui, avec l'inquiétude où il étoit déja, fut touché de ces dernieres paroles. Gelanore vint retrouver Argénis à qui il rendit compte de

la maniere dont le Roi venoit d'éclater contre Poliarque. Hélas ! Gelanore, lui dit-elle, les yeux baignés de larmes, les Dieux se déclarent aujourd'hui contre Poliarque & contre moi, ils nous accablent par tout ce qui peut nous être le plus sensible, & nous sommes d'autant plus à plaindre, qu'étant separés il souffre encore de mes maux où il est, comme je souffre ici des siens. Je me vois à la veille de perdre une couronne, Poliarque m'aime, cette perte doit le toucher, pourquoi augmenter ses inquiétudes, en lui raportant ces derniers sentimens de mon pere ? N'atribuez point ce changement à aucune mauvaise volonté. Les malheurs seuls dont mon pere est accablé en sont la cause ; que Poliarque, je vous prie, ignore cette circonstance, je vous demande cette grace pour Meleandre & pour moi : j'irai trouver mon pere, je me flate de lui inspirer d'autres sentimens. Rendez-moi ce service, je sçaurai le reconnoître. Au reste n'esperez pas prendre si bien vos mesures auprès de Poliarque, en lui découvrant ce que je vous defends de lui dire, que je n'en puisse rien sçavoir. Il vous promettra de ne m'en

jamais parler, mais ſi je ſuis aſſés heureuſe pour le voir un jour, j'aurai aſſés de pouvoir ſur ſon eſprit, pour lui faire avoüer cette indiſcretion de votre part. Si vous en étes capable, craignez tout de lui & de moi. Gelanore promit de tenir la choſe ſecrete, & Argénis lui remit une lettre pour Poliarque, par laquelle elle le conjuroit de ſe rendre au plûtôt en Sicile, afin que, ſi les Dieux avoient reſolu la perte de Licogene, elle n'eût cette obligation qu'à lui ſeul, ou que ſi toûjours contraires, ils ſe declaroient contre ſon pere, elle trouvât au moins dans ſa perſonne un apui ſûr contre ſes ennemis. Elle congedia Gelanore avec pluſieurs préſens.

Il y avoit deux mois que le ſiege étoit devant Enne, les vivres commençoient à y manquer, & le Roi n'étoit point en état d'y envoïer du ſecours. Les aſſiegés réduits aux dernieres extrêmités, députerent à Licogene quelques Officiers pour capituler. Licogene ſenſible à ce premier avantage qui lui préſentoit une occaſion de donner des preuves de clemence & de douceur, les reçut avec tous les égards poſſibles, & leur répondit qu'il n'avoit cherché qu'à les rendre heureux ; qu'il n'avoit même pris

les armes que pour ce ſujet ; qu'ils ſe joigniſſent au corps de la Sicile, dont une déference aveugle pour Meleandre les avoit ſeparés. Pluſieurs néanmoins encore atachés à leur devoir, demanderent qu'il leur fût permis de ſe rendre au camp du Roi, Licogene y conſentit : mais cette démarche ſervit plûtôt à jeter l'épouvante dans l'armée de Meleandre, qu'à la fortifier. Les vaincus, pour s'excuſer de la priſe de la ville, exagererent les forces de l'ennemi, & le triſte état où ils s'étoient vûs reduits. La priſe d'Enne enfla le courage de Licogene, il ſongeoit à gagner les marais où le Roi s'étoit retiré. Meleandre qui craignoit de ne pouvoir conſerver ce poſte, y avoit fait alumer des feux ſur le commencement de la nuit, pour cacher à l'ennemi la retraite de ſon armée, qu'il ramena ſous Epeircté ſans aucun ſignal. Licogene crut devoir ſuivre ſon entrepriſe, & fit le lendemain étendre dans la campagne ſon armée victorieuſe. Cette marche étoit formidable, & ſes ſoldats devenus plus fiers, rempliſſoient l'air de clameurs qui tenoient plus du barbare que du ſoldat diſcipliné.

Le Roi étoit trop inquiet pour pren-

dre du repos, irresolu sur ce qu'il devoit faire, il vouloit hasarder un combat, il se proposoit de se retirer dans la ville, & d'en soutenir le siege. Quelquefois livré à tout son desespoir, il prenoit la funeste resolution de passer en Afrique. Agité de ces differentes pensées, il se leva dès le point du jour, & alla se promener seul dans les jardins. De ce lieu qui étoit fort élevé, on découvroit une grande étenduë de mer. Dans les extrêmités où il se trouvoit, il formoit enfin le genereux dessein de marcher contre Licogene, mais bien-tôt après il hesitoit, la foiblesse de son âge, les sentimens de pere sembloient le retenir. Ma fille, disoit-il, sera-t-elle la proïe du victorieux ? Verrai-je chargée des fers que j'aurai moi-même préparés, une Princesse malheureuse à qui je devois laisser une' couronne ? Il se représentoit tous les inconveniens d'une fuite précipitée, & se regardoit enfin comme une victime que les Dieux ne vouloient plus épargner ; & (ce qui est ordinairement plus sensible dans un malheur qu'on ne s'est point atiré) il lui revenoit, malgré lui, des idées de ces tems heureux dont il avoit autrefois joüi. Dans ces troubles il jete des regards.

languiſſans du côté de la mer, le ſoleil qui commençoit à prendre quelque hauteur, avoit diſſipé les nuages qui s'étoient d'abord élevés : mais quel nouveau ſujet de crainte & d'inquiétude ! il aperçoit une flotte conſiderable qui ſemble s'aprocher, les vaiſſeaux avoient leurs pavillons deploïés ; ils venoient à toutes voiles, & l'éclat que jetoient de tous côtés les armes d'un grand nombre de ſoldats ne pouvoient qu'augmenter ſes alarmes. Quand les vaiſſeaux furent à portée, les matelots jeterent les ancres en pouſſant de grands cris. Le Roi crut que c'étoit de nouvelles forces que s'étoit menagées Licogene, & porté déja à craindre les derniers malheurs : helas ! dit-il, les deſtins veulent encore m'ôter l'unique reſſource qui me reſtoit. Je n'ai plus la liberté de prendre la fuite, l'armée de Licogene me ferme tous les paſſages. Mais pourquoi me plaindre ? Je n'ai que ce que je merite : ah ! du moins, lâche vieillard, que ce malheur, en ranimant un ſang preſque glacé, te donne des ſentimens plus dignes du titre que tu portes. C'eſt à préſent qu'il faut prendre ton parti, il faut enfin combattre ; l'ennemi qui eſt en préſence, ne te

laiſſe plus le tems de déliberer, & t'avertit de ce que tu aurois dû avoir fait. Combattons, j'y conſens, mais ſera-ce ſur mer ? Que pourra une flotte auſſi peu conſiderable que la mienne contre toutes les forces & contre la fortune de mon ennemi ? Sur terre ? Au moins je meurs dans mes Etats. Balançant entre ces deux partis, mais toûjours dans le deſſein de chercher une mort glorieuſe, il fit aprocher quelques Courtiſans, qui avoient eû le tems de ſe rendre auprès de lui, leur fit voir la mer agitée par le nombre des vaiſſeaux qui la couvroient, & dépêcha auſſi-tôt un eſquif pour aprendre des nouvelles plus certaines de ce qui lui cauſoit tant d'inquiétudes. Arcombrote, qui s'expoſoit volontiers aux dangers les plus préſens, s'offrit pour aller reconnoître cette flotte, mais le Roi lui répondit qu'il eût à menager ſon courage & ſa jeuneſſe pour d'autres occaſions plus eſſentielles. On vit dans l'inſtant ſe détacher une chaloupe qui à force de rames s'aprochoit du port. Timonide que le Roi avoit envoïé au-devant, fut le premier qui reconnut toutes les marques d'une fortune plus favorable. Dans la chaloupe étoit un héraut qui pour donner

plus d'eſperance, & faire connoître le deſſein qui l'amenoit, avoit la tête & ſon bâton de héraut entourés d'olivier. Mais ſans ſe découvrir à Timonide, il demanda à parler à Meleandre dont les alarmes commençoient à ſe diſſiper. Le héraut lui aïant été préſenté, lui adreſſa ainſi la parole. Radirobane, Roi de Sardaigne & des Iſles Baléares vous envoïe, grand Prince, ce gage d'amitié; ſi vous le conſiderez atentivement, vous trouverez que c'eſt le même dont vos Prédeceſſeurs & les ſiens ſe ſont toûjours ſervi. Il lui préſenta en même tems une moitié d'anneau, dont une des extrêmités étoit une main d'or, diſpoſée de maniere, que la joignant avec l'autre moitié, où étoit une main pareille, l'anneau formoit une double aliance. Votre Majeſté reconnoît-elle ce gage dit le héraut? Le Roi qui gardoit avec ſoin l'autre moitié, avoüa qu'il ne pouvoit s'y tromper. Ce même Radirobane votre allié, continua le héraut, vient ici avec les principales forces de ſon Roïaume; il ſçait que vos ſujets ont pris les armes contre vous, c'eſt un malheur qui peut être commun à tous les Souverains; comme ami, il vient à votre ſecours. Me-

leandre, dans ſa ſurpriſe, ne put d'abord répondre, il n'oſoit encore ſe flater que les Dieux ſe fuſſent ſi promtement déclarés en ſa faveur, mais aïant repris une contenance aſſurée, héraut, dit-il, faites ſçavoir de ma part à votre Roi, que j'excuſe déja des ſujets rebelles, dont le crime me procure l'avantage de recevoir chez moi un Prince qui m'eſt ſi cher. Qu'il entre dans la Sicile, il nous trouvera auſſi portés à reconnoître ſes bienfaits, & à honorer ſes vertus, qu'il l'eſt lui-même à nous obliger.

Le héraut fut enſuite conduit dans le palais pour prendre quelques rafraîchiſſemens. Meleandre pendant ce tems aſſembla ſon conſeil, on y délibera ſi le Roi devoit aller en perſonne au devant de Radirobane, ou ſi, pour plus grande ſûreté, il devoit ſe contenter d'y envoïer les premiers de ſa Cour. Les ſentimens furent partagés, on n'oſoit trop ſe fier à la fortune qui ſembloit devenir plus favorable, on craignoit de trop s'en défier.

Eſt-il naturel, diſoient quelques-uns, d'entreprendre de ſi groſſes dépenſes, & de ſe jeter dans les embarras d'une guerre pour un Prince qu'on n'a jamais vû, & qui n'a fait aucune avance? Une fa-

veur outrée doit être ſuſpecte. Quelle aparence que le Roy de Sardaigne ait mis ſur pied cette armée, plûtôt pour Meleandre que pour lui-même ? Il eſt vrai, dit le Roi, que mon pere eut autrefois pluſieurs démêlés avec le pere de Radirobane ; qu'ils faiſoient enſuite de nouvelles aliances, mais ils ſongeoient plûtôt, ſous une aparence de paix, à ſe remettre des fatigues de la guerre, qu'à renoüer une veritable amitié. Pour moi j'ignore encore comment interpréter cette démarche, & ſi je dois la regarder comme un ſecours, ou comme un piege. Cleobule prétendoit qu'il n'y avoit point à balancer, & que le Roi devoit aller au devant de Radirobane ; que s'il venoit en qualité d'ami, on ne pouvoit faire un accüeil trop favorable à un Roi qui venoit ſi à propos à leur ſecours ; que s'il venoit animé d'une haine ſecrete contre le Roi de Sicile, ou qu'il voulût favoriſer Licogene, Meleandre ne pouvoit ſe défendre contre leurs forces réünies ſur terre & ſur mer, & qu'il ſeroit plus glorieux, pour l'honneur de ſon rang, de périr par une trahiſon manifeſte, que par un coup qu'il ſe ſeroit lui-même atiré par trop de défiance. Mais quel peut-être le motif de Radirobane,

ajoûta Cleobule, je me trompe Sire; ou ce Roi jeune encore, & qui ſe porte où la gloire l'apelle, veut, en ſe faiſant un nom, ſe ménager l'honneur d'entrer dans votre maiſon. Il ſe regardera lui-même dans cette guerre, & ſera d'autant plus porté pour la Sicile, & reſpectueux envers votre Majeſté, qu'il ſe flate peut-être de devenir votre gendre. Cleobule ne ſe trompoit point dans ſes conjectures: en effet le bruit de la beauté d'Argénis, & l'eſperance de poſſeder un Roïaume, dont-elle devoit être l'heritiere, étoient les deux motifs qui avoient engagé Radirobane à venir en Sicile. Il avoit d'abord armé cette flotte pour une entrepriſe ſecrete contre les Maures, mais ſur le bruit de la guerre de Sicile, il avoit quitté ce premier deſſein, pour en ſuivre un autre plus glorieux. Arcombrote qui étoit du conſeil, frapé de l'idée du mariage d'Argénis, ſur lequel Cleobule s'étoit trop expliqué, eut de la peine à retenir ſa colere contre Radirobane & contre Cleobule, elle paroiſſoit juſques dans ſes yeux; ce ne fut que par reſpect pour le Roi, qu'il en modera les tranſports: il n'oſa contredire, ni même proferer la moindre parole. Le Roi aprouvant l'avis de Cleo-

Cleobule, commanda qu'on mit promptement ſa chaloupe en état : c'étoit un bâtiment leger, dont l'ouvrage étoit parfait, le Roi s'en ſervoit pour ſe promener le long du rivage, quand la mer plus tranquille, & des circonſtances plus heureuſes ſembloient lui en laiſſer la liberté. Cette chaloupe ne pouvoit contenir que huit perſonnes, & autant de rameurs : elle étoit ornée de quantité de figures dorées ou argentées qui jetoient un grand éclat. On liſoit auprès de la poupe ces vers écrits en lettres d'or.

Protege ce vaiſſeau, Déeſſe des amours,
Que ta faveur conſtante en dirige le cours.
On croiroit voir, à l'éclat dont il brille,
Cette précieuſe coquille,
Qui, préſentant tes atraits à nos yeux,
Etala les tréſors de la mer & des cieux.
Des graces, des plaiſirs il eſt le doux aſile,
A Bellone en fureur pouroit-il reſiſter?
Pour un ouvrage ſi fragile,
Sans ton ſecours, tout eſt à redouter.

Si d'Eole en courroux la troupe déchaînée
Vient agiter la vague mutinée,
Retien-le sur ces bords où regne le repos ;
Qu'il ne s'expose sur les eaux,
Que quand Cimothoë viendra sur son passage
Offrir d'un tems serein l'agréable présage.
Que le Prince en profite en cet heureux instant ;
Mais l'empire des mers est toûjours inconstant.
Ecarte le danger d'une tête si chere ;
Toi-même d'une main legere
Daigne conduire ce vaisseau ;
Que l'amour, pour prévoir tout orage funeste,
Soit à tes côtés sans bandeau.
Que Castor, que Pollux dont le nocher timide
Au milieu de l'orage implore le secours,
Preservent des fureurs d'un élement perfide,
Un Roi qui sur les flots va confier ses jours.

Bandeau, riche ornement des plus illustres têtes,
sceptre, grandeurs, quels soins vous agitent toûjours ?

C'est

C'eſt de l'éclat pompeux des plus ſuperbes Cours

Que ſe forment ſouvent les plus grandes tempêtes.

On couvrit les bancs de riches tapis, & l'on dreſſa à la poupe une eſpece de trône pour deux perſonnes. Le Roi confia à Eurimede la garde de la citadelle, & envoïa au-devant de lui Arſidas dans un eſquif prévenir Radirobane de ſon arrivée. Le bruit ſe répandit bien-tôt à Epeircté que les Sardes venoient avec des forces conſiderables au ſecours de la Sicile, on crut aiſément une choſe que l'on ſouhaitoit. Alors une joïe ſubite, de nouvelles eſperances, une aſſûrance même de la victoire, releverent le courage preſque abatu de ceux qui étoient demeuré fidéles au Roi. Ils couroient s'embraſſer, & s'aplaudiſſoient enſemble de leur bonheur commun. La joïe de ceux qui faiſoient la garde autour des murs de la ville ne fut pas plus moderée. Le Roi ſe rendit ſur le rivage aux acclamations du peuple, & au ſon des trompettes, & de tous les inſtrumens dont on a coûtume de ſe ſervir pour exciter au combat. Ce bruit

retentit jusques dans le camp ennemi : comme il représentoit un bruit de guerre, Licogene se flata que c'étoit l'armée du Roi qui réduite aux dernieres extrêmités alloit faire un dernier effort, resoluë de mourir en combattant. On dit que dans ce moment il adressa ainsi la parole à ceux qui étoient auprès de lui. Cette journée, mes amis, va enfin terminer tous nos travaux, laissons seulement la liberté de mourir à ceux que nous avons forcés à ne pouvoir plus vivre : allez dans les rangs, & animez les soldats à un butin qui semble déja leur apartenir. Les Dieux se déclarent pour nous, & pour rendre notre bonheur parfait, en nous accordant la victoire, ils en avancent le moment. Après cette courte harangue, il rangea son armée en bataille, & anima ses soldats des yeux & de la voix, affectant lui-même toute la contenance d'un vainqueur. Il envoïa aussi-tôt, pour reconnoître la marche de l'ennemi, plusieurs espions qui, s'étant avancés, & n'aïant rien aperçû, raporterent qu'ils n'avoient vû aucun soldat armé dans la campagne, mais qu'on entendoit dans la ville un grand tumulte comme de personnes troublées, & aux environs le bruit des

tambours & des trompettes. Licogene n'aprit cette nouvelle qu'avec peine, & craignit deſlors que la fortune ne voulût l'abandonner. Cependant il acheva de ranger ſon armée en bataille, & envoïa d'autres eſpions déguiſés en païſans, pour examiner de plus près, & avec plus de ſûreté ce qui en étoit.

Arſidas s'étoit déja rendu auprès de Radirobane, & lui faiſoit remarquer la chaloupe du Roi accompagnée de pluſieurs vaiſſeaux. Le rivage ne retentiſſoit que d'acclamations & de cris de joïe. Le vaiſſeau de Radirobane orné de ce qu'il y avoit de plus riche, étoit arrêté par trois ancres; il y avoit à toutes les voiles des banderoles de ſoïe qui ſe joüoient dans les airs. Les Antennes avec leurs pavillons flotans tournoient au gré du vent. Pluſieurs cordages partant des trois mats, & atachés aux haubans, formoient une eſpece de tente. Hélene & ſes deux freres étoient repreſentés à la poupe dans tout leur éclat. Les matelots plus propres qu'à leur ordinaire, étoient vêtus de bleu, les uns s'occupoient de leurs fonctions, les autres, pour montrer leur adreſſe, ſautoient d'une corde à une autre avec la même legereté que s'ils euſ-

ſent eû des aîles : les forçats portoient des habits de la même couleur, les ſoldats étoient bien vêtus & bien armés. Radirobane qui, par le commerce qu'il avoit avec les Liguriens, en avoit pris tout ce qui pouvoit contribuer à relever davantage la dignité Roïale, avoit fait placer à la proüe des perſonnes, qui portant en main des faiſceaux de verges, ſembloient faire retirer les eaux à ſon paſſage. Il y avoit au bord du vaiſſeau un petit eſcalier qui alloit juſqu'à fleur d'eau, couvert de tapis bleus. Radirobane étoit au haut. Il étoit vêtu d'une robe magnifique, atachée par le milieu avec une ceinture d'or & de ſoïe, d'où pendoit ſon épée ; le fourreau en étoit riche, & par la matiere, & par l'ouvrage. Ses cheveux qui lui deſcendoient juſques ſur les épaules étoient accommodés avec plus d'art qu'il ne convenoit peut-être à un guerrier. Il avoit auprès de lui un homme âgé, Ligurien de nation, qu'on apelloit Virtigane. Cet homme avoit été choiſi pour être ſon gouverneur dans ſes premieres années. Ce Prince devenu plus grand l'avoit toûjours conſervé auprès de ſa perſonne ; mais, ſans le conſulter ſur ce qu'il vouloit en-

treprendre, il se contentoit de lui faire part des resolutions qu'il avoit prises. Adressant la parole tantôt à cet ancien gouverneur & tantôt à Arsidas, il leur parloit de la Sicile dans les termes les plus avantageux. Il admiroit la situation de cette Isle, & ne cessoit de loüer ce qu'il ne connoissoit pas encore. Meleandre étant arrivé, monta le degré qu'on avoit préparé; il s'apuïa sur Arcombrote, jusqu'à ce qu'il fut à portée de recevoir la main que lui présentoit Radirobane. Les deux Princes s'embrasserent avec les mêmes marques d'amitié que s'ils se fussent connus; Meleandre remercioit Radirobane du service qu'il lui rendoit; Radirobane y répondoit par une modestie qui ne servoit qu'à faire valoir davantage une démarche si genereuse. Après ces honnêtetés reciproques, l'un reçût les complimens des Seigneurs de Sicile, & l'autre ceux des Seigneurs de Sardaigne: on n'emploïoit que les noms d'amis & d'alliés. Radirobane descendit ensuite dans la chaloupe de Meleandre qui avoit donné la premiere marque de confiance, en montant dans le vaisseau de Radirobane. On entendoit de tous côtés une agréable simphonie; elle étoit

quelquefois interrompuë par les applaudiſſemens que donnoient à l'envi les ſoldats & les matelots à l'aliance des deux Princes, qui s'aſſûroient l'un de l'autre, non par la violence & les armes à la main, mais par une confiance mutuelle fondée ſur l'honneur & la probité. Cette même ſincerité, qui ſouvent ſe rencontre entre des perſonnes privées, eſt plus rare entre les Princes. Qu'ils ont de peine à ſurmonter certains ſentimens de défiance que leur titre ſemble autoriſer ! Les deux Rois étant arrivés ſur le rivage, ſe firent, en s'embraſſant, de nouvelles proteſtations d'amitié. Radirobane y adora les Dieux de Sicile ; Meleandre le conduiſit juſqu'au lieu, où il avoit donné ordre qu'on amenât des chevaux, & ſuivis d'une Cour nombreuſe, les Rois traverſerent la ville, pour ſe rendre au château. Ce fut dans cette occaſion où les Seigneurs Siciliens chercherent à prévenir les Sardes par toute ſorte d'atentions. La joïe, au milieu de cette reception, éclatoit, de maniere qu'il ſembloit qu'on eût déja oublié l'ennemi qui étoit aux portes de la ville.

Arcombrote ſeul paroiſſoit inſenſible à ces plaiſirs : il voïoit dans la perſonne

de Radirobane un rival d'autant plus à craindre, que Meleandre & Argénis ne pourroient se défendre de l'aimer. Tandis que chacun étoit occupé à recevoir la Cour de Sardaigne, il se retira sous le pretexte d'un soin plus important, & se rendit aux murs de la ville, comme s'il eût reçû l'ordre de visiter les corps de garde, que trop de confiance sur ce nouveau secours, auroit peut-être rendus moins atentifs. Combien de fois une joïe sans bornes a-t-elle facilité l'execution des desseins de l'ennemi ? Eloigné d'une multitude qui lui étoit devenuë importune, il se promenoit seul sur les remparts, la tête nonchalament panchée, & les bras croisés : puis tout à coup, comme revenu d'un profond assoupissement, il paroissoit étonné & tout hors de soi : pour avoir trop de choses à considerer dans son malheur, il ne sçavoit par où commencer ses plaintes. Dieux trop justes, dit-il, j'éprouve aujourd'hui votre vengeance. J'ai donc pû haïr Poliarque ? Je me suis oposé au retour d'une personne qui devoit m'être si chere, pour recevoir un rival beaucoup plus dangereux ? Faut-il que Radirobane vienne remplir ici la place de Poliarque, à qui ce bras, secondé de mon courage, &

encore plus de mon amour, pouvoit me rendre égal ? Que puis-je contre un Prince puiſſant ? Par quel endroit le diſputerai-je au Roi de Sardaigne ? Il n'eſt point armé de ſon ſeul courage, il vient ici avec toutes les forces de ſon Roïaume, plûtôt pour me déclarer la guerre, que pour ſoutenir Meleandre contre Licogene. Mais j'aime Argénis, faut-il, pour comble de malheurs, que je n'aïe pas la liberté de haïr celui qui vient à ſon ſecours ? Amant trop lâche, tu n'as pas ſçû meriter ce que ton cœur deſire ! Radirobane ſçait mieux ménager les interêts de ſon amour, il rend ſervice avant que de demander la récompenſe.

Agité de ces penſées, il ſe promenoit quelquefois à grands pas ſans dire une parole, puis ranimé tout à coup, enfin, dit-il, nous ſommes donc trois à rechercher un bien qui ne peut être poſſedé que par un ſeul, Poliarque, Radirobane, & moi, ſans parler de ceux que je ne connois pas, & qui, dans cette occaſion, ne ſont pas plus ſages que moi ; je ne le vois que trop, malheureux que je ſuis, cette diſgrace doit être commune à pluſieurs, Argénis a trop de mérite, & je ne ſuis pas le ſeul à m'en appercevoir : mais nous pourrons dans le

tems

tems remedier aux autres maux, ne nous occupons pour le préſent que de Radirobane, c'eſt le ſeul qui puiſſe aujourd'hui renverſer mes eſperances. Mais Licogene vivant, c'eſt trop-tôt ſe déclarer contre ce rival; Radirobane ne doit avoir la récompenſe, qu'après la victoire. Les armes ſont journalieres, la fortune change en un moment, ce Roy peut périr dans le combat, il peut ſe rendre à charge par l'importance du ſervice qu'il croira avoir rendu, & qu'il voudra ſe faire païer de ce que le Roi a de plus cher. Marchons contre Licogene, ſongeons à nous faire un nom dans cette guerre, peut-être ſera-ce pour moi un coup d'eſſai contre Radirobane. Diſſimulons au moins, & que celui que je regarde comme mon plus cruel ennemi, ne s'aperçoive pas de mes ſentimens. Cette derniere réflexion calma l'agitation de ſon eſprit, il parut au corps de garde, & commanda aux ſoldats de ne point quiter leur poſte; Eurimede & les autres officiers prirent de leur côté le même ſoin, mais malgré ces ordres, il s'en trouva beaucoup qui, dans l'entiere aſſurance où ils étoient, paſſerent une partie de la nuit dans la débauche.

Le lendemain matin les Rois tinrent

conſeil de guerre avec leurs principaux officiers. Les troupes de Radirobane étoient encore ſur les vaiſſeaux, mais ce Prince craignant de ſe rendre ſuſpect, en propoſant de faire entrer dans la ville un ſi grand nombre de ſoldats, tira d'inquiétude Méléandre qui feignoit, par bienſéance, de n'avoir aucune apprehenſion. Il y a, mon cher allié, dit-il, au Roi de Sicile, dans les vaiſſeaux qui ſont à l'ancre, huit mille ſoldats bien armés, & environ quatre mille frondeurs où arbalêtriers; j'ai avec moi beaucoup de jeuneſſe pour la cavalerie, mais peu de chevaux, ils euſſent cauſé trop d'embarras; ſi vous en avez, vous ne manquerez pas de cavaliers. Au reſte pour ne pas donner à Licogene le tems de ſe reconnoître, ſi vous le trouvez bon, ces nouvelles troupes deſcendront à terre, mais comme le rivage eſt reſſerré, & qu'on ne peut paſſer que par un côté de la ville, nous y ferons défiler les ſoldats qui iront par une autre porte, ſe rendre au camp qui eſt au pied de la montagne. Vous ferez mettre vos ſentinelles à chacune de ces portes. Meleandre répondit que ces précautions étoient inutiles, & qu'on n'avoit rien à craindre de ſoldats qui étoient

ſous les ordres d'un Roi ſi genereux ; que s'il falloit des ſentinelles, Radirobane étoit le maître d'en mettre, & qu'il ſe croïoit plus en ſûreté ſous ſa protection. Les deux Princes chercherent à aſſûrer leur alliance par de nouvelles marques d'amitié.

Si-tôt que les Sardes & les Baléares furent deſcendus ſur le rivage, les deux Princes allerent à cheval, pour voir & exhorter ces nouveaux ſoldats. Un Manteau de pourpre ne couvroit qu'à demi les armes dorées de Radirobane, il avoit ſon diadême. Meleandre auſſi armé, avec une contenance plus majeſtueuſe, atiroit ſur lui tous les regards. Les frondeurs entrerent les premiers dans la ville, ils étoient armés chacun de trois frondes. Ils pouvoient diſputer à tout autre peuple l'adreſſe de s'en ſervir, s'apliquant dès leur jeuneſſe à cet exercice. Ils étoient ſi ſûrs, qu'ils ne prenoient point d'autres armes, quand ils alloient à la chaſſe ; il y avoit même entre eux uue eſpece de honte à manquer ſon coup. Enſuite marchoient ſous leurs enſeignes les Sardes, qui comme voiſins de Carthage, portoient, à la maniere du païs, de grands boucliers bien polis. Ils avoient à leur ceinture une petite épée,

dont ils ſe ſervoient, quand ils avoient emploïé tous leurs traits. Leurs caſques étoient d'airain, & ſe terminoient par une figure d'Ours ou de Lion, capable d'imprimer la terreur. A peine le jour put-il ſuffire pour faire paſſer toutes ces troupes en revûë : Arcombrote & Timonide étoient dans le camp pour les y recevoir. Il falloit plus d'eſpace, on fit ſur le champ d'autres tranchées, & Meleandre envoïa au camp des vivres en abondance, avec ordre aux Siciliens d'avoir pour les Sardes tous les égards poſſibles, & de les traiter comme freres.

Les choſes étoient ſur un autre pied dans le camp de Licogene ; car, ſur la nouvelle qui s'y étoit repanduë de l'arrivée de Radirobane avec un puiſſant ſecours, pluſieurs commencerent à ouvrir les yeux & à reconnoître leur faute. La crainte leur faiſoit déja voir les Dieux armés pour venger un Roi, contre qui ils avoient oſé prendre les armes. La conſternation ſe répandit parmi eux, & ils trouvoient, dans les choſes mêmes les plus communes, des raiſons de s'alarmer, tout leur étoit d'un mauvais préſage ; ce qui augmentoit encore leur fraïeur étoit la joïe que faiſoient paroître les deux Rois, & un air

de confiance que sembloient leur donner leur forces reünies : honteux en effet d'être retenus dans la ville comme des assiegés, ils firent avancer l'armée du côté de l'ennemi, afin que s'il refusoit le combat, on lui fît au moins abandonner ses retranchemens, ou qu'on pût l'y investir. Le bon droit soutenu de la présence du Prince fait une vive impression parmi les troupes. Meleandre & Radirobane qui paroissoient à la tête du camp dans toute leur majesté, s'atiroient plus de respect, & les soldats sentoient renaître un nouveau courage à la vûë de l'ennemi à demi vaincu, par la honte de s'être engagé dans un parti injuste. Licogene voïoit la necessité où il étoit de combattre, pour prévenir la consternation generale de son armée ; il n'étoit pas fâché de sçavoir le Roi dans les mêmes dispositions (ce que lui avoient raporté les espions qu'il avoit envoïés dès le point du jour) le rebelle songe à prendre de justes mesures, il fait arborer au haut de sa tente un manteau d'écarlate qui doit servir de signal pour le combat ; il parcourt tous les rangs, ranime le soldat & l'officier par ses discours & par sa contenance assurée. Accoutûmés à vaincre, leur, dit-il, qu'a-

vons nous à craindre aujourd'hui ? Seroit-ce Meleandre ? Il n'eſt pas encore remis du trouble de ſa fuite ; ſeroient-ce les Sardes, ces pirates inſenſés qui ſont venus dans la Sicile, plûtôt pour partager le butin d'une guerre déja commencée, que pour aporter aucun ſecours à Meleandre ? Si la victoire panche de notre côté, ils pilleront Epeircté, & après cette expedition, remonteront ſur leurs vaiſſeaux chercher de nouvelles avantures. Je ſupoſe qu'ils ſoïent venus de bonne foi, y a-t-il aparence qu'ils prodiguent leur ſang pour des étrangers qui leur ſont inconnus, & contre des perſonnes de qui ils n'ont jamais reçû aucun dommage ? Ils abandonneront Meleandre, s'ils reconnoiſſent en vous un veritable courage, qui leur faſſe éprouver à eux-mêmes ce dont ils oſent nous ménacer. Allons, mes amis, partons avec confiance, on court, il eſt vrai, quelque riſque dans un combat, mais s'eſt-il jamais préſenté une occaſion plus belle, & tant de gloire à acquerir ? Parmi le butin dont vous pouvez vous enrichir & parmi les priſonniers que vous pouvez faire, il s'y rencontre deux Rois !

Après cette courte harangue, il fit

fortir les ſoldats de leurs retranchemens, & ſelon la coûtume des Lacedemoniens, de qui il leur faiſoit prendre leur origine, il offrit un petit chien à Mars 'Enalien. Les Augures gagnés par promeſſe & par argent, inſinuerent parmi les troupes, que les entrailles de la victime ne prometoient que bonheur. Voici l'ordre de l'armée de Licogene. L'aîle droite étoit commandée par Menocrite frere d'Oloodeme, ennemi declaré du Roi, autant par ſon reſſentiment particulier, que par l'atachement qu'il avoit toûjours eu pour Licogene. La gauche qui n'étoit compoſée que de nouveaux ſoldats, mais qui ſe trouvoit entourée de marais, étoit ſous la conduite de Nabis. Licogene avoit ainſi poſté ſon armée, afin de la reduire dans la neceſſité de vaincre ou de mourir; pour lui il étoit dans le centre avec l'élite de ſes troupes. Il montoit un cheval blanc, & avoit une contenance capable d'intimider l'ennemi. L'incertitude où il étoit de regner ou de mourir, ſembloit l'animer davantage. Il atendoit que l'ennemi qui paroiſſoit faire quelque mouvement, s'avançât en ordre de bataille, quand il aperçût de loin un cavalier qui s'étoit détaché de l'ar-

mée de Meleandre. Ce Cavalier accompagné de peu de ſoldats, n'eut pas traverſé la moitié du camp, qu'il s'avança ſeul, & demanda par pluſieurs ſignes une entrevûë particuliere. Licogene y répondit, il détacha un cavalier en état de parler ou de combatre ſelon l'occaſion, & lui donna à peu près autant de monde. Il crut d'abord que c'étoit quelqu'un qui voulant combatre ſeul à ſeul, avant que les deux armées ſe joigniſſent, venoit chercher un ennemi particulier, mais un de ceux qu'il avoit envoïé retourna promtement au camp raporter que c'étoit un héraut envoié par Meleandre, ce qu'il étoit aiſé de juger aux faiſceaux & au caducée qu'il portoit. Chacun demeura interdit, on ne prévoïoit point ce que l'ennemi, les armes à la main, venoit demander, quelle tréve, quel accommodement il pouvoit propoſer, dans le tems que tout ſembloit ne reſpirer que le carnage. Sitôt que le héraut fut à portée de ſe faire entendre, je viens, dit-il, de la part du Roi déclarer qu'il accorde une amniſtie generale à tous ceux qui, déteſtant leur crime, ſe rendront dans ſon camp, avant la fin du jour, & que perſonne ne ſera recherché ſur le paſſé ; Meleandre

donne publiquement ſa foi pour caution de cette amniſtie. Il jeta en même tems pluſieurs billets où ce qu'il venoit de dire étoit détaillé plus au long, & rejoignit ceux qui l'avoient d'abord accompagné. Environ vingt ſoldats avoient entendu ſa propoſition, retournés dans leurs rangs, ils dirent ce qu'il venoient d'aprendre, mais Licogene qui ne vit qu'à regret, que pluſieurs de ſon armée y faiſoient atention, affecta une contenance plus fiere. Oüi, dit-il, mes amis, il faut aller trouver Meleandre, mais c'eſt les armes à la main. Quel heureux préſage! l'ennemi lui-même nous invite à aller dans ſon camp. J'ai un preſſentiment que nous irons, mais pour y remporter une entiere victoire. Comme il alloit de rang en rang exhorter ſes ſoldats, on vint lui raporter que les deux Rois ne ſe diſpoſoient point encore à combattre; qu'ils avoient ſeulement poſté des troupes à la tête du camp, pour y recevoir ceux qui voudroient rentrer dans leur devoir. Ils ne ſont donc pas dans la réſolution de combattre, ajoûta Licogene, ils veulent nous ſurprendre, mais je leur ferai voir que c'eſt par la force, & non par artifice qu'on doit chercher à vaincre. Que chacun ſe

range ſous ſes enſeignes, eſperez tout des Dieux, avec leur ſecours vous acheverez de reduire un ennemi qui de ſon propre aveu n'étoit pas capable de vous reſiſter. Mais un bruit confus déja ſe communique dans tous les rangs, les ſoldats ne ſont plus empreſſez à ſuivre ſes ordres, & leur courage ſemble abatu, ſur tout quand ils voïent Acegoras abandonner leur parti, & ſe rendre ſur la parole du Roi. Ce Seigneur étoit fort connu, & avoit beaucoup d'amis. Il s'étoit trouvé engagé dans la faction de Licogene, plûtôt par les malheureuſes circonſtances des tems, que par aucune inimitié ſecrete contre le Roi. Dans l'eſperance que celui qui ſe rangeroit le premier à ſon devoir, ſeroit reçû avec plus d'égard, il raſſembla promtement quelques amis, & environ quarante ſoldats, traverſa le camp, & vint rendre les armes au premier guet de l'armée de Meleandre. Aïant été conduit devant lui, Sire, dit-il, je ne crains point que cette démarche me faſſe paſſer pour un déſerteur, je quite un parti que j'ai reconnu mauvais, pour me ſoûmetre à des ordres legitimes. J'ai du moins cette conſolation dans ma faute, que l'aïant commiſe le dernier,

je ſuis le premier à en témoigner un ſincere repentir. Le Roi après l'avoir loüé ſur une réſolution qui ne pouvoit que lui faire honneur, & lui en avoir même promis la récompenſe, l'envoïa avec les autres transfuges à Arcombrote, qui avoit ordre d'examiner ſi quelque perfide ſous le prétexte du devoir, ne ſe rendoit pas dans le camp du Roi, pour être plus à portée de le trahir. Arcombrote, après leur avoir ôté leurs armes, les conduiſit au camp, & leur promit de la part du Roi, qu'ils y ſeroient en ſûreté. Peu de tems après on rendit par diſtinction les armes à Acegoras, & à deux de ceux qui étoient venus avec lui. Ils furent même admis dans le conſeil.

L'éxemple d'Acegoras fit effet ſur pluſieurs ſoldats qui défiloient inſenſiblement, & qui en ſuivant leurs camarades, en atiroient encore d'autres. Licogene vit qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, & pour prévenir une plus grande déſertion, il monta ſur un lieu un peu élevé, d'où aïant demandé ſilence, il parla ainſi. De quel nom dois-je vous apeller? De celui de compagnons, ou, ce que j'aurois en horreur, de celui d'ennemis? Mais quelque ti-

tre qui vous convienne, je veux encore ménager votre réputation, & pour ne point vous deshonorer par celui d'infâmes & de déſerteurs, je donne la liberté à ceux qui veulent ſe retirer. Quitez les armes, citoïens, & retournez dans vos maiſons. Ce n'étoit point pour moi que vous combatiez, je ne m'étois declaré votre chef que pour vous conduire, & vous aïder de mes conſeils. Je vous diſpenſe à preſent de votre ſerment, & vous refuſe mon apui. L'envie de procurer un bien à ceux qui le reçoivent a regret, eſt ſouvent reputée tirannie. Je voulois affermir votre bonheur par les victoires que vous deviez remporter, les commencemens répondoient à mon atente, aujourd'hui, par un aveu honteux de votre lâcheté, vous baiſſez la tête ſous le coup qu'un ennemi irrité, & à qui vous aviez déja donné l'épouvante, eſt prêt de vous porter. Quel Dieu, ou plûtôt quelles furies ont pû vous troubler ? Purs & innocens dans votre premier deſſein, vous vous rendez coupables par votre repentir. J'ai encore plus de compaſſion de votre ſort malheureux, que de honte de votre legereté. Allez, lâches, que vous êtes, allez remplir votre deſtinée, ſoit que

Meleandre veüille ſur le champ, & dans ſes premiers tranſports, vous faire périr, ou qu'il vous reſerve pour une vengeance plus lente & plus cruelle. Pour moi je me declare protecteur de l'Etat, j'en ſoutiendrai le parti avec ceux dont la fidelité ne peut être ébranlée ; & ſans faire atention à ce que merite le crime dont vous vous chargez aujourd'hui, je vengerai ſur Meleandre ſa perfidie à votre égard. Je rends graces aux Dieux d'avoir permis que cette ſéparation ſe ſoit faite avant le combat, votre lâcheté eut ralenti l'ardeur des ſoldats les plus intrepides ; votre départ ſervira à purifier le reſte de l'armée. La Sicile n'eſt point ſi malheureuſe qu'il ne s'y rencontre encore des hommes animés d'un veritable courage. Je reconnois ces braves ſoldats, la joïe qui eſt peinte ſur leur viſage ne me permet pas de douter de leurs ſentimens. Si quelques-uns paroiſſent conſternés c'eſt moins de la perte qu'ils font de gens qui leur reſſemblent ſi peu, que de l'aveuglemeut dans lequel ils les voïent plongés.

Etant deſcendu de ce lieu élevé, il permit à ceux qui voudroient ſe retirer, de ſortir du camp ; cette liberté accordée par un chef que peu auparavant on

ſe faiſoit gloire de ſuivre, fit honte à pluſieurs, qui s'obſtinerent à lui demeurer toûjours fidéles, ſur tout ceux, qui outre le crime de rebellion, étoient encore coupables de pluſieurs autres, ou ceux, qui reduits dans une extrême pauvreté, préferoient la guerre à une ſituation tranquille, qui ne ſerviroit qu'à leur faire ſentir davantage leur état malheureux. Il s'en trouvoit qui plus touchés de leur devoir, que du diſcours flateur de Licogene, quitoient leurs rangs pour ſe rendre à Meleandre, les uns en ſecret, les autres plus ouvertement. Le nombre en fut juſqu'à quinze mille, & Meleandre avoüa qu'il n'auroit jamais voulu acheter la victoire au prix du ſang de tant de ſujets. Licogene ébranlé par une perte ſi conſiderable, retourna dans ſon camp avec ceux dont la fidélité devenoit pour lui plus aſſûrée par la déſertion des autres. Les deux Rois joüiſſoient tranquillement d'un bonheur qui ne leur avoit point coûté de ſang, à peine pouvoient-ils répondre à tous les Seigneurs qui les felicitoient. Chacun s'empreſſoit ſelon ſa condition, ou de leur baiſer la main, ou le bas de leur robe, quelques-uns même ſembloient ſe contenter de toucher les chevaux qu'ils montoient.

Comme ils reprenoient le chemin du camp, les Augures vinrent au devant d'eux pour leur rendre compte d'un fait ſingulier, & qu'ils crûrent d'un heureux préſage. Les ſoldats qui avoient ordre de tranſporter la tente de Meleandre, aïant creuſé un endroit pour y mettre les pieux qui devoient la ſoutenir, trouverent quelques oſſemens qui ne pouvoient être que d'un corps humain, mais qui excedoient la grandeur des hommes ordinaires. On crut que c'étoit les os de quelque Ciclope & les Augures en tirerent une conſequence avantageuſe pour le Roi, prétendant que toutes les forces de la Sicile alloient lui être ſoumiſes, puiſque les Ciclopes qui avoient toûjours été ſi redoutables dans l'Iſle, ſe trouvoient eux mêmes ſoumis à la tente du Roi. Ils préſenterent aux Prince des oſſemens d'un préſage ſi heureux. Radirobane, en les voïant, témoigna beaucoup de ſurpriſe. Il avoit toûjours regardé comme une fable ce qu'on raportoit des Ciclopes; mais Meleandre mieux informé, ne paroiſſoit nullement étonné, ce qui donna occaſion à Radirobane de faire pluſieurs demandes, ſi ce qu'on racontoit de ces hommes extraordinaires étoit vrai?

Quelle étoit leur origine, & leur maniere de vivre, & comment ils avoient été détruits ? Meleandre qui s'étoit remis ſur Eurimede du ſoin de la guerre, & qui affectant cet air tranquile qui convenoit à la majeſté d'un Roi, ne cherchoit qu'à s'entretenir de matieres moins ſerieuſes, ſe voïant entouré de Sardes, curieux d'aprendre les particularités de la Sicile, prit ainſi la parole. Pluſieurs ont avancé que les Ciclopes étoient une eſpece d'hommes cruels & farouches, d'autres leur ſont plus favorables, & tiennent que c'étoit un peuple civiliſé qui adoroit les Dieux, qui en tiroit même ſon origine; qu'ils furent les premiers habitans de cette Iſle, & qu'ils ſe gouvernoient par de juſtes loix. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'ils étoient d'une grandeur démeſurée; c'eſt aparemment ce qui aura donné lieu aux préjugés de quelques étrangers qui remarquant en abordant dans l'Iſle, que ces hommes étoient d'une taille au-deſſus de l'ordinaire, ſe ſeront imaginé que ces corps énormes ne pouvoient renfermer une belle ame; ils n'auront voulu avoir aucun commerce avec eux, & ſe ſeront même promtement éloignés du rivage, comme d'un

écüeil où ils avoient tout à craindre. Au reſte ce qui m'empêche de condamner leur maniere de vivre, c'eſt cette coûtume que les Grecs ont toûjours retenuë de ſacrifier aux Ciclopes, comme à des divinités. L'ignorance ou la negligence des ſiecles paſſés eſt cauſe qu'il ne nous reſte rien aujourd'hui de leur origine, de leurs loix, ni de leurs coûtumes. Tout ce qu'on en ſçait, c'eſt qu'ils faiſoient leur demeure dans les cavernes d'Etna & de Leonce. Quelques-uns les font deſcendre de Neptune, ſelon les anciens, le pere de tous les hommes cruels. Au reſte ne ſoïez pas ſurpris qu'il nous reſte ſi peu de veſtiges de ces tems reculés, puiſque les ruines mêmes de Chamaſene, une des principales villes bâties par Saturne, ſont entierement éfacées, & que les Ciclopes habitoient ce païs long-tems avant Saturne. La ſeule choſe qui nous reſte aujourd'hui de ces peuples, ſont quelques ſepulchres qu'on voit dans des cavernes, dont les ouvertures ont été ou changées par des tremblemens de terre, ou entierement cachées ſous des ruines. Nous en avons quelquefois trouvé ſans en chercher. Quels corps! quelles maſſes énormes! quelle vigueur ſemble encore em-

preinte ſur ces viſages éteints ! qu'ils ont de raport avec ce que l'hiſtoire en dit !

J'étois un jour à la chaſſe près de Siracuſe, dans une campagne qu'on nomme Géréate, quand un chien ſe détournant, comme s'il eût cherché la bête, ſe trouva à l'entrée d'une de ces cavernes. A peine eut-il avancé quelques pas, qu'il ne ceſſa d'aboïer, ce qui nous obligea d'y aller. A meſure que j'avançois, je me ſentois ſaiſi d'une ſecrete horreur, comme ſi je me fuſſe aproché de quelque lieu ſacré. Je voulus cependant m'éclaircir ſur une avanture auſſi extraordinaire, & que les Dieux ſembloient nous préſenter. Aïant fait ôter les ronces & les épines qui fermoient l'entrée de la caverne, je conſiderai ce qu'un peu de jour ménagé par l'ouverture laiſſoit apercevoir. Le lieu paroiſſoit profond, on y deſcendoit par un degré de pierre. Je fis aporter des flambeaux, & accompagné de peu de perſonnes, j'avançai dans la caverne, l'entrée en étoit extrêmement froide, & inſpiroit je ne ſçai quels ſentimens de crainte & de reſpect. Aïant traverſé ce premier paſſage, qui étoit fort étroit, nous trouvâmes un lieu beaucoup plus ſpacieux. La voute en étoit élevée, mais fort humide, & l'eau condenſée par le froid

y demeuroit atachée. Il y avoit au milieu de cette caverne une grande pierre où l'art n'avoit point de part, à en juger par les profondes racines qu'elle avoit jetées en terre. Nous aperçûmes dessus un prodige. Je n'ose presque entrer dans ce détail : ajouterez-vous foi à ce que j'ai moi-même encore de la peine à croire, aprés l'avoir vû & touché ? Je vous en rendrai compte cependant, quand ce recit ne serviroit qu'à me confirmer dans des idées si éloignées de la vrai-semblance. Sur cette pierre étoit une masse terrible qui représentoit une figure humaine. Il n'y avoit que la grandeur démesurée de chaque membre qui pût me faire douter si c'étoit le corps d'un homme. Nous fumes quelque tems sans en aprocher, & nous n'osions y toucher, ne sçachant encore si c'étoit un monstre ou quelque chose de divin. La tête n'étoit point depoüillée de ses cheveux, on y découvroit même tous les traits d'un visage d'homme. Une barbe fort longue & mêlée avec les cheveux, lui descendoit jusques sur l'estomach. Que dirai-je des bras, des jambes, & des pieds énormes pour leur grandeur ? Ou c'est là, me disois-je à moi même une représentation dûë à l'art, & on ne peut

mieux reüſſir ; ou c'eſt l'ouvrage même de la nature : mais pourquoi ſerions-nous aujourd'hui ſi petits ? Cette mere commune ſeroit-elle devenuë plus avare à notre égard ? Ma fraïeur ſe diſſipant, j'avancai le premier la main, alors ce que je touchai tomba en poudre ; ce qui nous confirma dans l'idée que c'étoit le corps d'un homme ; nous en avions heureuſement pris les dimenſions, avant que la forme s'en perdît, & nous lui avions compté vingt coudées de long. Mon intention étoit qu'avant que d'y toucher, on lui offrît quelque ſacrifice, comme à un homme au-deſſus des hommes ordinaires, mais trop curieux je voulus l'examiner de plus près, je le touchai, & il tomba dans l'inſtant en pouſſiere. Il n'en reſta que le derriere de la tête, les côtes, & les os des jambes, proportionnés à la maſſe qu'ils avoient ſoutenuë. Je les ai fait garder ; ils ſont actuellement atachés à la porte du temple de Neptune à Siracuſe où vous pourrez ſatisfaire votre curioſité. C'étoit, ſelon les aparences, le corps de quelque Ciclope, & les gens de campagne trouvent encore quelque fois dans des cavernes, ou en labourant la terre, des corps & des oſſemens d'une

grandeur prodigieuse. Plusieurs auroient pû, comme moi, vous rendre compte d'un fait si singulier, mais j'ai mieux aimé vous le raporter, en aïant été moi même le témoin. Ainsi quand les Augures sont venus me présenter ces ossemens, ce n'étoit point dans l'idée de me faire voir quelque chose de nouveau, & qui me fût inconnu, mais plûtôt pour me flater par cet heureux présage, les aïant trouvés dans l'endroit où l'on dressoit ma tente.

Ce détail conduisit les deux Princes jusques au lieu d'où l'on avoit tiré ces ossemens, & Radirobane soupa ce même soir dans la tente de Meleandre. Leurs favoris s'y trouverent, & comme chacun s'entretenoit du bonheur du Roi, qui voïoit enfin une partie de ses sujets rentrer dans leur devoir ; il arriva un courier avec des dépêches de la part du gouverneur de Catane. Anaximandre, neveu de Licogene, tenoit cette ville assiegée, elle étoit même reduite aux dernieres extrêmités, quand le mont Etna, s'embrasant tout à coup, vomit avec quantité de pierres & de cendres, des torrens de flâmes qui firent un ravage surprenant dans le camp d'Anaximandre : on eut dit qu'elles y eussent

été portées par une volonté particuliere des Dieux ; ce fut la nuit qu'arriva ce terrible desordre, les hommes, les bêtes, les machines, en un mot tout ce que le feu toucha se trouva consumé dans l'instant. Il y périt trois cens soldats, Anaximandre fut lui-même blessé dans ce commun malheur, & après avoir perdu tout ce qui étoit necessaire à l'expedition qu'il projetoit, & une partie des équipages de l'armée, il leva le siége. On le transportoit dans une litiere au camp de Licogene, quand les assiegés firent une sortie, où après avoir tué tous ceux qui voulurent faire quelque resistance, ils le firent prisonnier. Le courier étoit venu pour sçavoir ce que le Roi jugeoit à propos qu'on en fit. Une nouvelle si peu atenduë, & dont on redemanda plusieurs fois le détail, contribua beaucoup à augmenter la joïe déja répanduë parmi les conviés. Elle se communiqua de ceux qui étoient autour de la tente du Roi, jusques dans le camp. Il n'étoit plus besoin d'armes ni de forces ; les élémens, les Dieux se déclaroient pour Meleandre. Aussi avoit-on l'atention de couronner par tout leurs images. Les soldats venoient en foule dans la tente du Roi, quelques-uns vou-

loient pénetrer juſques dans l'endroit où il ſoupoit. Ce premier excès de joïe ralenti, laiſſa à Radirobane la liberté d'en aprofondir la cauſe, il demanda à Meleandre d'où provenoit ce ſecours du mont Etna contre Anaximandre ? S'il étoit croïable qu'une montagne, qui eſt un corps ſolide, pût lancer des tourbillons de flâmes? D'où venoient ces feux qu'elle entretenoit dans ſon ſein ? Et enfin quelle étoit la nature, & la qualité de ſes terres ? Meleandre répondit en peu de mots, que cette montagne qui paſſoit pour la plus élevée de toutes celles de Sicile, étant une fois embraſée par la quantité de ſoufre que la nature y produiſoit, & par des vents ſoûterains, étoit enfin obligée de vomir par les ouvertures qui ſe trouvent au ſommet des flâmes qu'elle ne pouvoit plus contenir. Au reſte, ajoûta Meleandre, elle ne jete pas continuellement des feux, ſouvent c'eſt une fumée épaiſſe qui obſcurcit l'air, & d'où l'on voit toûjours ſortir quelques étincelles. Il arrive quelquefois qu'un tourbillon emporté par l'effort de la flâme, ravage d'une étrange maniere les terres voiſines. Quelquefois c'eſt un feu très-épais qui, ſortant avec impetuo-

sité du haut de la montagne, se pré-cipite comme un torrent, détruisant tout ce qu'il touche. Pour lors ce sont des bruits plus effroïables que ceux du tonnerre le plus violent; il sont même craindre au peuple, qui ne peut s'y accoûtumer, que la montagne ne vienne à s'ouvrir tout-à fait, & n'engloutisse l'Isle entiere. Une chose aussi surprenante que ces grands bruits qui se font entendre de si loin, c'est qu'il en sort de grosses pierres qui retombent dans la campagne : on remarque qu'elles sont pleines de suïe, & leur couleur donne à connoître qu'elles sortent d'un endroit entierement embrasé. Il s'élance aussi quelquefois de cette montagne ardente un amas prodigieux de cendres qui, portées par le vent, & par leur propre impetuosité à plusieurs lieuës de là, font un tort considerable dans les endroits où elles s'arrêtent : elles font mourir les blés, & corrompent la terre, de maniere qu'elle n'est plus propre à être ensemencée; & non seulement les cabanes des bergers, & les troupeaux sont endommagés de ces pierres, de ces cendres & de ces flâmes, mais les forêts & les villes en éprouvent quelquefois les tristes effets, & en sont entie-

rement

rement détruites : Catanne même a bien de la peine à s'en garantir malgré une levée de terre qu'on y a faite pour la mettre à l'abri. Cette ville se trouve entre la mer & cette montagne, elle seroit fort bien située, si elle n'étoit pas quelquefois exposée à ces accidens. Anaximandre la tenoit assiégée, mais les Dieux, comme vous venez de l'aprendre, semblent se déclarer pour nous ; ils se servent même aujourd'hui pour notre avantage de ce qui auroit pû dans une autre occasion causer notre perte.

A peine Meleandre eût-il fini ce détail que la joïe qui regnoit parmi les conviés fit qu'on passa à d'autres propos ; on parla de tout ce qu'il y avoit dans la Sicile digne de la curiosité des étrangers. A l'histoire succeda la fable. On s'entretint de ces chiens qui aboïent autour de l'Isle : des Goufres insatiables de Charibde & Scilla : du malheureux amour d'Acis & de Galathée, dont la cruelle avanture causoit même de la fraïeur à ceux qui la racontoient : comment un autre amant venant d'Elide & traversant les eaux de la mer, sans en prendre la qualité, poursuivoit Arethuse qui le fuïoit. On toucha en-

ſuite quelque choſe du ſort d'Erix vaincu par Hercule, dont Venus déteſtoit le combat. Ils mêloient auſſi dans leur entretien quelque choſe des Divinités. On cita l'endroit de l'Iſle par où ſortit Pluton, quand il enleva Proſerpine; les traces effroïables qu'y laiſſa ſon char, quels rochers il ébranla pour s'ouvrir un paſſage: l'endroit où Proſerpine fut ravie, celui où elle perdit ſa ceinture, & les fleurs qu'elle venoit de cüeillir: ſur quel gazon Cyane ſe vit changé en fontaine. On ajoûta qu'en vain les Eleuſiens s'atribuoient un fait qui n'étoit dû qu'à la Sicile, puiſque c'étoit par cette Iſle, & non auprès de Cephiſe que Pluton avoit conduit Proſerpine dans les enfers. On s'entretint auſſi des ſuperſtitions auſquelles Cerès avoit donné occaſion: de ces ceremonies nocturnes où ceux qui lui étoient atachés par un culte particulier, portoient des flambeaux & s'abandonnoient à des plaintes ſecretes. La nuit étoit déja fort avancée, & il y avoit long-tems qu'on étoit à table à s'entretenir de ces matieres differentes, quand Meleandre ordonna qu'on deſſervît. On étoit prêt à ſe lever, & on verſoit déja le vin en l'honneur de Mercure, lorſqu'on entendit dans le camp des cris

extraordinaires qui jeterent l'alarme dans la tente du Roi.

☞ Licogene qui avoit rejoint ſon armée, la trouva conſiderablement diminuée par la deſertion des ſoldats qui s'étoient rendus au camp de Meleandre. Il en fut d'abord interdit, mais la neceſſité irrita ſon courage, & dans la crainte de devenir la victime de tous ſes projets, s'il ne les executoit promtement, il prit une derniere reſolution. Il conſidera que l'intervalle d'une nuit pourroit faire effet ſur une partie des troupes qui lui reſtoient : que des ſoldats ſe porteroient peut-être à le livrer, par l'eſpoir d'une forte récompenſe : qu'on ſe declare volontiers contre des malheureux : qu'il ne devoit compter deſormais ſur aucun ſecours, & qu'enfin il n'etoit plus en état d'ataquer le Roi à force ouverte ; il crut qu'il falloit avoir recours aux ruſes de la guerre, pendant qu'il avoit encore quelques troupes en ſa diſpoſition. Il ſe flatoit que la joie répandüe dans le camp de Meleandre contribueroit à faire reüſſir ſon entrepriſe : qu'il ſeroit aiſé de vaincre des ſoldats plongés dans la débauche : que l'obſcurité de la nuit augmenteroit encore leur trouble. Animé par ces eſperances, préve-

nu ſur tout qu'une mort précipitée eſt un avantage pour qui doit éprouver les derniers malheurs, il raſſemble ſes amis, & leur montrant le camp du Roi; que penſez-vous, dit-il, que faſſent maintenant nos ennemis? Ils ſe croïent vainqueurs ſans avoir combatu. Enivrés de plaiſirs, & nageant dans la joïe avec leurs couronnes ſur leurs têtes, ils n'en repréſentent que mieux des victimes prêtes à êtres immolées. Allons, marchons à eux, metons à profit cette déſertion d'une partie de nos ſoldats, elle a déja fait ſon effet parmi ceux de Meleandre qui croïent peut-être la guerre terminée, nous pourrons plus aiſément les ſurprendre: plus on a d'ennemis à combatre, plus la victoire fait d'honneur. Les factieux aprouverent ſon deſſein, & rendus à leurs poſtes, dirent aux ſoldats de ne pas refuſer une occaſion que les Dieux ſembloient leur préſenter: qu'ils n'avoient à ataquer que des hommes enſevelis dans le vin, & qu'une ſituation trop heureuſe metoit hors d'état de ſe défendre: que ſans leur donner le tems de ſe reconnoître, il falloit les prévenir & porter dans leur camp la terreur & l'effroi. Les tenebres de la nuit, les eſperances dont on les

flatoit, les déterminerent bien-tôt à marcher : d'ailleurs pluſieurs étoient coupables de tant de crimes, qu'ils n'avoient d'autre reſſource que de vaincre ou de mourir dans le combat.

Licogene voulut profiter de la nuit qui étoit déja avancée ; ſon armée qu'il avoit partagée en deux corps pour répandre plus d'alarme, pouvoit joindre celle de Meleandre, ou en traverſant une grande plaine, qui étoit à découvert, ou par un autre chemin plus court, mais plus reſſerré, & chargé de buiſſons. Licogene prit le premier avec une partie de ſes troupes, & fit prendre l'autre à Menocrite, avec ordre de ne point précipiter ſa marche, & de ne rien entreprendre qu'il ne fût ſûr, par le bruit qu'il entendroit, qu'on chargeoit les premieres gardes : qu'il s'avançât pour lors, ou pour s'emparer des retranchemens que l'ennemi, pour venir le charger, auroit abandonnés, ou pour détourner ſur lui une partie du combat. Cette armée étoit d'environ douze mille hommes, nombre ſuffiſant pour jeter l'épouvante, ſur tout quand il n'y a plus rien à ménager. Leur marche ſe fit avec un grand ſilence, juſqu'à ce que ſe voïant près des ſentinelles, ils ſe

précipiterent dans le camp ennemi. Le bruit des tambours & des trompettes, qui étoient en plus grand nombre qu'à l'ordinaire, joint aux cris redoublés des ſoldats, ſervoit à augmenter l'effroi des uns, & le courage des autres.

Ils forçoient déja la tête du camp, quand ceux qui étoient le plus à portée, coururent dans leur premiere fraïeur prendre les armes; le tumulte augmenta, ce ne fut bien-tôt qu'une confuſion generale : les uns encore endormis, les autres pleins de vin couroient à demi armés, ſans ſçavoir où ils alloient. Dans l'incertitude de ce qui avoit donné lieu à cette alarme, ſi c'étoit trahiſon de la part des ſoldats de l'armée, ou ſurpriſe de l'ennemi, quelques-uns ſe préſentoient au combat, pluſieurs prenoient la fuite. Confondus enſemble, épouvantés par l'obſcurité de la nuit, ils ne pouvoient ſe ranger ſous leurs enſeignes. Le bruit extraordinaire dont le camp rétentiſſoit, & la précipitation de ceux qui ſe rendirent à la tente du Roi, l'eurent bien-tôt informé du danger qui le menaçoit. On ne put rien lui dire de certain, ſi non qu'on ſe batoit à la tête du camp. Radirobane demanda ſes armes; Meleandre ſe diſpoſoit

aussi à aller contre l'ennemi, quand Arcombrote se présenta avec un air de confiance, & lui dit en secret, si votre Majesté veut me le permetre, je courerai seul tous les risques qui peuvent se présenter. Pourquoi vous livrer au combat dans l'horreur des tenebres ? Menagés des jours d'où dépend le bonheur de vos sujets : ce n'est peut-être ici qu'une surprise, souffrez que j'y paroisse sous votre nom, & que je puisse même aux dépens de ma vie, s'il le faut, parer un coup qu'on voudroit ne porter qu'à vous seul. Donnez-moi vos habits & vos armes, & choisissez quelques soldats dont la fidelité vous soit connuë, pour sortir du camp par une autre porte que celle où l'on se bat ; il se présentera assez d'autres occasions, où votre présence sera plus necessaire. Meleandre sensible à cette proposition faite sur tout par un étranger, qui, comme un sujet fidéle, vouloit hasarder sa vie pour conserver celle du Prince, lui confia ses armes, quoi qu'à regret, prit des habits inconnus, & sortit avec quelques personnes choisies par la porte qu'Arcombrore lui avoit indiquée. Arcombrote, sous ces nouvelles armes, parut dans le camp, & accom-

pagné de ceux qui étoient entrés dans le ſecret, ſe rendit ou le cri des combatans l'apelloit. Comme il parloit avec action, & que ſa voix renfermée ſous le caſque, n'étoit plus reconnoiſſable, ceux qui l'entendoient ne purent rien ſoupçonner de ce déguiſement. Il ne fut pas plûtôt dans la mêlée, que les ſoldats en furent plus animés, & s'occuperent moins de l'honneur de la victoire, que de la défenſe de celui qu'ils croïoient être leur Roi. Licogene qui avoit d'abord forcé un retranchement, s'étoit emparé d'un petit fort, & s'avançoit avec quelques troupes qu'il avoit ramaſſées : il avoit même déja pénetré dans le camp, quand Arcombrote, de trois coups qu'il porta, étendit trois ennemis par terre. Ceux qui étoient à ſes côtés, témoins de cette action, crurent que c'étoit Meleandre lui-même, qui malgré ſon grand âge, leur montroit encore leur devoir, ils allerent au combat avec plus d'ardeur. L'ennemi ne s'atendoit point à cette vigoureuſe réſiſtance, il reculoit épouvanté, quand Menocrite arriva. Le bruit confus de ces nouveaux ſoldats, les horreurs de la nuit & du combat, jeterent une nouvelle terreur dans le

camp : mais Radirobane parut auſſi-tôt à la tête des Sardes. Il joignit Menocrite, ſur qui il eut d'abord quelque avantage, non ſans beaucoup de peine, aïant à combatre des deſeſperés, que le danger ni les coups n'étoient pas capables d'effraïer, la mort ſeule les mettoit hors de combat. On les voïoit ſoutenir avec courage le choc de l'ennemi, joindre enſemble leurs boucliers, s'avancer, & reprendre à l'inſtant les poſtes dont on les avoit chaſſés. Arcombrote tâchoit de repouſſer Licogene qui avoit pénétré dans les retranchemens, Radirobane preſſoit Menocrite : ce qui les inquiétoit, étoit l'afreuſe obſcurité de la nuit. Ils ignoroient ce qu'ils avoient à ataquer ou à défendre. Licogene jeta un flambeau alumé dans la tente voiſine, & commanda auſſi-tôt à ſes ſoldats de mettre le feu par tout, diſant que c'étoient les équipages, & l'ennemi lui-même embraſés qui devoient éclairer ſa victoire : mais on abatit promtement les tentes, pour ne point donner cours à la flâme, & une pluïe conſiderable qui tomba dans ce moment, prévint les triſtes effets que cet embraſement alloit cauſer. Le terrain cependant devenoit ſi mau-

vais que les ſoldats ne pouvoient plus ſe ſoutenir ; leurs coups étoient foibles & mal aſſurés. Une partie de la nuit ſe paſſa dans le maſſacre, & tant de corps étendus ſur la place, tant de ſang répandu, & encore fumant, ne ſervirent qu'à augmenter la fureur des deux partis, ils réprirent de nouvelles forces, & à les voir ſe batre avec tant d'acharnement, on eût dit que c'étoit plûtôt une haine particuliere, qu'un combat general qui les animoit.

Meleandre impatient de partager le danger avec ſes ſujets, réſolut de ſe préſenter au combat, il envoïa prévenir Arcombrote de ſon arrivée, ſi le Roi, dit Arcombrote à Eurimede, qui avoit été chargé de cette commiſſion, paroît ici avec de nouvelles troupes, le grand nombre nous embaraſſera plus qu'il ne nous ſera utile, le camp eſt trop reſſerré pour tant de ſoldats : il ſeroit plus à propos d'en détacher pluſieurs pour environner l'ennemi & le charger par derriere. Pourquoi la cavalerie ne fait-elle rien ? Eurimede ſe rendit aux raiſons d'Arcombrote, alla trouver le Roi, & lui remontra ce qu'il étoit à propos de faire. Meleandre arriva avec une partie des troupes par les dehors du

camp, pour enveloper plus aiſément Licogene.

Licogene qui s'aperçût de cette manœuvre, ne voulut pas cependant quiter l'ennemi qu'il avoit de front, pour ataquer Meleandre ; cette démarche pouvoit être regardée comme une fuite. Il envoïa ordre à Menocrite de s'y rendre au plûtôt : mais Radirobane le ſuivit avec ſes troupes, qui trouvant plus d'eſpace, s'étendirent, & marcherent en bon ordre. Menocrite ſe trouva envelopé par Meleandre & Radirobane. La cavalerie Sicilienne, & les Baléares n'étant plus reſſerrés, combatoient avec avantage. Licogene prévit qu'il n'avoit plus de reſſource, ſi Menocrite étoit vaincu ; comme un homme furieux il prend une derniere réſolution, & pour le ſecourir, tourne vers lui ſes enſeignes, ſans y aller cependant de face, mais un peu de côté, pour charger Meleandre en flanc, & ne point tourner le dos à Arcombrote, qui le preſſoit vivement. Arcombrote leva pour lors la viſiere de ſon caſque, & ſe montrant à découvert, chers compagnons, dit-il, je ſuis Arcombrote, les Dieux m'ont fait aujourd'hui plus heureux que Patrocle, puiſque, ſous ces habits, j'ai

pû tromper l'ennemi ; c'eſt avec la permiſſion du Roi que je m'en ſuis ſervi, eſperant par ce déguiſement détourner de deſſus ſa tête les dangers qu'il auroit pû courir au milieu d'une nuit obſcure, ſi vous voulez le ſauver, il faut vaincre encore une fois Licogene ; il va contre Meleandre, mais moins dans l'eſperance de le vaincre, que par deſeſpoir d'avoir lui-même plié devant vous. Faiſons un dernier effort, pour retirer le Roi des mains de ce rebelle animé, qui veut lui porter les derniers coups.

A peine eut-il achevé, qu'il s'avança dans l'endroit que Licogene avoit déja forcé ; l'armée l'y ſuivit avec confiance. Jamais combat ne fut plus ſanglant. Ce n'étoit que confuſion ; les compagnies fuïoient, ou ſuivoient d'autres enſeignes ; tout étoit en deſordre, on n'obſervoit plus les rangs : le tas des corps morts augmentoit à chaque inſtant, & ce n'étoit qu'à travers ces monceaux que les ſoldats portoient leurs coups. Meleandre avec un courage au deſſus de ſon âge, combatoit plûtôt en ſoldat qu'en Roi & en capitaine. Autour de lui étoiẽt Eurimede & Arſidas toûjours atentifs & dans des aprehenſions continuelles pour

ſa perſonne. Radirobane de ſon côté n'écoutoit que ſa jeune ardeur ; animé par la récompenſe dont il ſe flatoit déja, il s'expoſoit à tout. Il forçoit l'ennemi juſques dans ſes retranchemens, & paſſant par deſſus les perils ordinaires, il ſe livroit où le combat paroiſſoit le plus opiniâtre. L'ennemi ne cédoit point : la fureur & le deſeſpoir des ſoldats, augmentés par les reproches continuels d'une conſcience alarmée, les faiſoient réſoudre à mourir plûtôt ſur le champ de bataille, qu'à ſe rendre avec lâcheté. Licogene, qu'il étoit aiſé de diſtinguer à ſes armes, couroit de rang en rang, donnant aux uns des loüanges, & reprochant aux autres leur peu de courage. Enfin Arcombrote, dans la chaleur de l'action, prit une reſolution digne de lui. Ce jeune homme animé de jalouſie contre Radirobane, & de haine contre Licogene, laiſſa à Timonide le ſoin des troupes dont il avoit le commandement, & ſe rendit avec quelques ſoldats dans l'endroit où combatoit Licogene, qui s'apercevant qu'on en vouloit à ſa perſonne, tranſporté de fureur, vint lui-même au devant. Arcombrote lui lança d'abord un javelot, mais Licogene eut l'adreſſe d'en parer le coup

avec ſon bouclier : il s'avança en même-tems ſur Arcombrote, pour lui décharger un coup de hache, qu'il ſçut pareillement éviter. Confus l'un & l'autre de voir leurs premiers coups ſans effet, ils cherchoient à s'en porter de plus ſûrs au défaut de leurs armes, quand Arcombrote joignit de plus près Licogene, & le ſerra étroitement. Enfin, après pluſieurs efforts, ils ſe déſarçonnerent, & tomberent enſemble. Le courage & la jeuneſſe d'Arcombrote lui firent avoir le deſſus dans cette chûte ; pluſieurs ſoldats des deux partis ſe détacherent auſſitôt, & coururent, les uns pour relever Arcombrote, les autres pour débaraſſer Licogene ; mais quoiqu'Arcombrote fût accablé d'hommes & de traits, il ne voulut jamais quiter Licogene, qu'il ne lui eût donné, au défaut de ſa cuiraſſe pluſieurs coups du poignard qu'il portoit, & qu'il ne fût ſûr de la mort de ſon ennemi.

Ceux qui furent témoins de ce combat, voïant Licogene étendu ſur la place, & baigné dans ſon ſang, jetetent de grands cris, les uns de joïe ſûrs de la victoire, les autres de deſeſpoir, ſur le point de recevoir le prix de leurs crimes. Arcombrote pourſuivoit l'ennemi épou-

vanté, il acheva d'y jeter la consternation, en montrant la tête du rebelle ; & après l'avoir fait voir assés long-tems, pour ne plus laisser lieu de douter de sa mort, il vint se jeter aux pieds de Meleandre : Sire, dit-il, voilà ce Licogene si redoutable jusques ici, & désormais le triste exemple des sujets infidéles. Fasse le Ciel que tous ceux, qui refuseront de se rendre à votre clemence, subissent le même sort. Meleandre voulut qu'on gardât cette tête, & continua à poursuivre l'ennemi à demi vaincu. Ce n'étoit plus un combat reglé, mais un carnage épouventable ; les soldats n'étoient plus en état d'entendre la voix de Menocrite qui les rapelloit, les uns songeoient à gagner les montagnes voisines, d'autres qui connoissoient mieux le païs, se jetoient dans des souterrains, croïant y trouver plus de sûreté. La plus part erroient à l'avanture, allant où la peur & le hasard les conduisoient. Quelques-uns, tout à fait hors d'haleine, tomboient sans avoir la force ni le courage de se relever, & se voïoient foulés aux pieds des chevaux. Aucun des rebelles ne pût échaper à cette déroute. Radirobane de son côté pressoit Menocrite, & l'aïant reconnu à ses armes &

à ſes habits, il donna ordre qu'on s'en ſaiſit. Menocrite qui connut tout le danger, & qui vit bien qu'il ne pouvoit plus échaper au bras victorieux qui le pourſuivoit, ſe défendit dans ces derniers momens avec un nouveau courage, juſqu'à ce qu'enfin aïant été pris, & auſſitôt lié, il ne fut plus en ſon pouvoir de faire aucun effort contre l'ennemi ni contre lui-même. Le ſoir étoit déja venu, qu'une partie des troupes occupée à pourſuivre le reſte des ennemis, ne s'étoit point renduë auprès de Meleandre : ce Prince lui-même paſſa toute la nuit dans un camp rempli de tant d'horreurs, & craignant qu'il ne reſtât encore quelque ſemence d'une guerre qui avoit été ſi funeſte la nuit précedente, il fit mettre des ſentinelles à tous les poſtes où il pouvoit y avoir du danger.

Nicopompe fatigué du combat, chercha à ſe délaſſer par quelque piece de poëſie, & animé d'une fureur divine, il voulut profiter de ce premier inſtant, ſoit pour témoigner des premiers au Roi, la part qu'il prenoit à une victoire auſſi complete, ou qu'il crût que des vers compoſés ſur le champ lui feroient plus d'honneur. Peut-être auſſi ſe propoſoit-il par cet ouvrage d'impoſer ſilence

ce à tant d'autres poëtes à qui il prévoïoit que la démangeaiſon d'écrire alloit faire prendre la plume. Il compoſa en fort peu de tems la piece que voici, & qu'il remit entre les mains de ſon fils encore fort jeune, pour la préſenter au Roi le lendemain matin comme un ouvrage de ſa façon.

Le ciel enfin ſenſible à nos vœux, à nos larmes,
Fait ſucceder la paix, à nos juſtes alarmes;
Cette paix atenduë eſt un bienfait des Dieux,
Que leurs autels ornés d'un butin précieux
Sur nos fiers ennemis préſent de la victoire,
Sans ceſſe de ce jour retraçent la memoire.
Le Dieu qui dans le ſang aſſouvit ſes deſirs,
Qui des cruels combats fait ſes plus doux plaiſirs
Mars lui-même voïoit, mais voïoit avec peine
De coupables drapeaux déploïés dans la plaine,
Il ſembloit, renonçant à toute ſa fureur,
Deteſter des mortels l'audacieuſe ardeur.
(Dans le moment fatal où les Geants rebelles
Porterent juſqu'aux cieux leurs armes criminelles

Pour la premiere fois, d'acord avec la paix
De Bellone en couroux il ſuſpendit les traits)
Mais ce Dieu que ranime une juſte colere
Veut lui-même venger un projet temeraire.
Il monte ſur ſon char, & preſſe ſes courſiers
Qu'excitent de ſa voix les accens meurtriers.
Le char vole à l'inſtant, s'éloigne de la Thrace,
Sur l'Helleſpont à peine il laiſſe quelque trace.
Mars deſcend ſur ces bords; déja de toutes parts
Mille corps entaſſés s'offrent à ſes regards.
Quelle confuſion! dans cet affreux carnage,
Le ſoldat plein de ſang n'écoute que ſa rage,
Obſtiné partiſan des enfers ou des cieux,
Il ataque, il défend les hommes ou les Dieux.
Mars s'irrite, & reprend ſa lance redoutable,
Il vous prête, grand Prince, une main ſecourable;
Sous le voile emprunté d'un nuage flotant,
A combatre avec vous, il eſt toûjours conſtant:
Quand arrêtant l'effet de ſes traits inviſibles,

Ah c'est assés, dit-il, ces spectacles horribles
En d'autres tems si doux, m'offensent aujourd'hui,
C'est envain que j'offrois un inutile apui;
La victoire déja secondant la justice,
Couronne les vertus, & terrasse le vice.
Qu'aperçois-je, est-ce un Dieu! malgre le poids des ans,
Sous ce casque sacré quels regards menaçans!
Meleandre combat, dans vos justes alarmes,
Perfides, pouvez-vous ne pas rendre les armes?
D'un Roi prêt à punir prévenez le courroux,
Les momens vous sont chers, parez ses derniers coups.
Si Saturne autrefois, dans la cruelle guerre
Que lui livra le Dieu qui lance le tonnerre,
Eût paru dans l'éclat de cette majesté,
Et qu'il se fût armé de la même fierté,
Il seroit dans le Ciel, sur son trône tranquille,
Du Latium jamais il n'eut cherché l'asile,
Tous les mortels contens éprouveront encor,

Les innocens plaisirs de l'heureux siecle d'or.

Quel prodige nouveau se présente à ma vuë!

Quelque Divinité s'est-elle ici renduë?

La mort semble déja voler de rang en rang,

Et l'ennemi couvert de poussiere & de sang,

Pour remplir jusqu'au bout le titre de rebelle,

En vain se précipite où la rage l'apelle:

Il céde aux bras vainqueurs de ces jeunes Heros,

Qui sans cesse affrontant mille dangers nouveaux,

N'en connoissent point d'autre, au milieu du carnage,

Que celui qu'aux vaincus prépare leur courage.

L'un a de la Sardaigne abandonné la Cour,

L'autre de la Libie a quité le séjour.

Empressés l'un & l'autre, ils volent à la gloire,

La valeur sur leurs pas entraîne la victoire.

En vous, jeunes Héros, rare présent des Cieux

Chacun reconnoîtra l'illustre sang des Dieux:

D'un bien qu'elle vous doit la Sicile charmée
Se chargera du soin de votre renommée,
Pour lors quite envers vous, après tous ces combats
Qu'elle comble d'honneurs tant de braves soldats.
Victoire paroissez, à vos derniers services
Ce païs veut devoir son lustre & ses délices:
Du poids de vos lauriers venez-vous soulager,
En des lieux, que vous même avez daigné venger.
Qu'on voïe à vos côtés ces Princes respectables.....
Mars se taît, aussi-tôt mille cris formidables
S'elevent dans les airs, & font connoître enfin
Du rebelle vaincu le trop juste destin.
Arcombrote jaloux du fruit de sa conquête,
Veut lui-même porter cette odieuse tête;
Quand des Cieux plus sereins les aplaudissemens,
Des enfers déchaînés les affreux hurlemens,

Forment un bruit confus, qui m'empêche d'entendre

Mille faits qu'Apollon aloit encor m'aprendre.

Quoique le Roi eût l'esprit occupé d'affaires serieuses, il eut cependant la complaisance de lire ces vers tandis qu'on l'habilloit, & railla Nicopompe de se priver d'une honneur qui lui étoit dû en voulant faire passer son fils pour auteur d'une piece beaucoup au-dessus de son âge. Il envoïa sçavoir si Radirobane étoit visible, & peu de tems après, accompagné de plusieurs Seigneurs, il se rendit à sa tente. Quoique Radirobane se prévalût, peut-être plus qu'il ne devoit, du secours qu'il avoit accordé aux Siciliens, & des preuves de courage qu'il avoit données dans le combat; le plaisir de ces idées flateuses, ne put cependant l'emporter sur le chagrin qu'il ressentoit de voir Arcombrote vainqueur de Licogene. Il étoit agité de ces dernieres pensées, quand le Roi entra pour lui marquer sa reconnoissance, n'atribuant cette victoire qu'aux armes des Sardes. Oüi, dit-il, grand Prince, la tranquilité dont je joüis maintenant est votre ouvrage. Je n'oublirai jamais ce servi-

ce. Au comble du bonheur, je me ferai un plaisir d'avoüer que c'est de vous que je le tiens. Joüissez cependant de ces avantages ménagés par votre seul secours, & jugez de l'obligation que je vous ai, par la joïe qui est aujourd'hui répanduë parmi mes sujets. Radirobane sentoit la verité de ce qu'avançoit Meleandre, mais affectant en public de se défendre de l'honneur qu'il lui atribuoit, il dit au Roi que ce n'étoit qu'à son propre courage & au zele de ses fidéles sujets qu'il falloit raporter ce glorieux évenement; que c'étoit même une obligation qu'il lui avoit d'avoir permis aux Sardes de se joindre aux Siciliens, pour soutenir une cause aussi juste, & partager avec eux le bonheur de leurs armes.

Ils en étoient sur ces premiers complimens, quand on annonça l'arrivée d'Argénis. Cette Princesse qui s'étoit renduë, le jour précedent, sur les murs d'Epeircté, d'où elle avoit pû découvrir tout ce qui se passoit dans le camp, n'avoit pas plus épargné ses pleurs que le soldat avoit fait son sang. Elle y avoit été dans des alarmes continuelles, n'aïãt de relâche que les momens funestes, où une crainte plus vive sembloit lui ôter le sentiment. Tantôt elle se livroit à tou-

te ſa douleur, & tantôt elle reprenoit de nouvelles eſperances ſur les differens ſuccès du combat dont on l'informoit à chaque inſtant. Au milieu de ces agitations Poliarque étoit toûjours préſent à ſon eſprit ; elle lui parloit, & dans cet entretien ſecret, elle faiſoit ſucceder la colere aux ſentimens les plus tendres. Dois-je ſouhaiter, mon cher Poliarque, ſe diſoit-elle, que les larmes que je répands, que les peines que je ſoufre, viennent à votre connoiſſance, ou qu'elles vous ſoient cachées ? Mes malheurs, ſi vous en étiez inſtruit, ſeroient capables de vous donner le coup de la mort. Que deviendriez-vous ; helas ! ſi vous apreniez que l'infortunée Argénis vous eût été enlevée par ſes ennemis, ou par la mort qu'elle ſe ſeroit elle-même donnée, pour éviter de tomber entre leurs mains. O diſgrace cruelle ! ô malheureux amour ! n'étant point encore expirée, j'éprouve une double mort, en m'occupant de votre perte. Poliarque abſent ! quelle funeſte penſée ! eſt-ce vous enfin ou les Dieux toûjours contraires que je dois accuſer de votre abſence ; d'où peut venir cet oubli ? Quel charme vous retient en Afrique ? Votre genie n'a-t-il pas dû vons avertir de tout ce qui ſe paſ-

ſe

se ici ? Dites-le moi, cruel, la haine que vous avez contre mon pere, l'emporte-t-elle sur les droits de la plus tendre amitié ? Ou bien ce grand cœur qui ne peut demeurer en repos, auroit-il trouvé en Afrique des perils plus interessans que ceux où est ici exposée Argénis? Que n'êtes-vous en ces lieux, vous combatriez pour Meleandre, je serois sûre de la victoire, mon pere vous devroit la Sicile, & la conservation d'une Princesse que vous laissez périr, que vous abandonnez du moins à la gloire d'un autre. Tous les élemens liguez contre vous, les differens obstacles, la nature elle-même ne pourroit empêcher votre retour, si vous en aviez la volonté. Argénis, après ces reproches secrets, confuse d'avoir trop écouté une injuste colere, se rapelloit d'autres idées, & songeoit que c'étoit pour elle une douleur trop sensible de sçavoir son pere au combat, que si Poliarque se trouvoit exposé aux mêmes dangers, elle sucomberoit infailliblement à tant de raisons d'inquiétude. Destins, ajoûtoit-elle, je vous ai du moins cette obligation dans mes malheurs, que Poliarque ne court ici aucun risque. Qu'il vive, je ne me crois plus malheureuse ; il ne m'est pas permis de

douter de la foi qu'il m'a donnée, & les Dieux ſont trop juſtes, pour ne lui être pas favorables.

Occupée de ces penſées, elle verſoit un torrent de larmes qu'on ne pouvoit apercevoir, ſon voile étant baiſſé. Dans ce moment on vint lui aporter la nouvelle de la défaite des ennemis, ce qu'il lui étoit aiſé de découvrir de l'endroit où elle étoit. Elle y fut ſi ſenſible qu'elle laiſſa pour lors la liberté à Seleniſſe, & à ſes autres Dames de lui témoigner la part qu'elles y prenoient. Elle retourna enſuite au Palais ſuivie de toute le peuple, qui ſelon ſa coutume, s'abandonnoit ſans diſcretion aux premiers tranſports d'une joïe ſi peu atenduë. Le lendemain elle ſe rendit au camp avec les premiers de la ville. Mais quelle nouvelle ſubite vient traverſer un plaiſir qu'elle commence à peine à goûter! on publie déja qu'elle eſt promiſe à Radirobane, cette alliance paroît avantageuſe, & chacun en parle ſi ouvertement, qu'elle n'eſt pas long-tems ſans en être informée. Le Roi qui l'aimoit avec tendreſſe, ne pût en l'embraſſant, retenir ſes larmes. Je vous regarde, lui dit-il, comme l'heritiere de la Sicile, nous ſommes heureuſement délivrez

de nos ennemis ; voilà, ma fille, en lui montrant Radirobane, celui que nous devons mettre au nombre de nos Dieux tutelaires, c'eſt par lui que nous regnons aujourd'hui. Il donna à Arcombrote les loüanges dûës à ſon courage, il fît auſſi en peu de mots, & comme il convenoit, l'éloge des autres officiers, ſur tout des étrangers. Argénis ſenſible à leurs complimens y répondoit dans des termes proportionnés au rang & à la qualité des perſonnes qui les lui adreſſoient. Il n'y avoit que ceux de Radirobane, qu'elle paroiſſoit ne pas recevoir ſi volontiers, elle en craignoit trop les ſuites.

Meleandre n'avoit plus de raiſons qui duſſent le retenir dans le camp : il voulut cependant, avant que de retourner à Epeircté, faire rendre les derniers devoirs à ceux qui avoient été tués dans le combat ; l'armée, ſoit de ſon propre mouvement, ou excitée par les Prêtres, ſongeoit déja à y ſatisfaire. Les uns étoient occupés à couper le bois, les autres l'aportoient, ceux-ci préparoient les buchers qui ſe trouverent élevés en très peu de tems : ceux-là étendoient les corps morts, particulierement ceux des ſoldats, car ceux des officiers furent pour la plus-part enlevés dans des

litieres, pour être brûlez avec plus d'appareil. On dreſſa autour de ces buchers des trophées compoſés des armes des vaincus. Pluſieurs qui reconnurent leurs amis parmi les morts, ſe donnerent la derniere conſolation de laver leurs bleſſures, & en atendant qu'on mît le feu aux buchers, ils ornerent leurs corps autant que les circonſtances & leurs moïens pouvoient le permettre. Ils leur mirent à chacun une couronne d'ache (cette herbe convenoit à des morts & à des vainqueurs, on en metoit ordinairement ſur les tombeaux, & c'étoit la coutume en Grece de s'en parer après une victoire) un grand nombre d'enfans & de femmes venoient, les cheveux épars, celebrer ces obſeques, par des larmes ſinceres, & qui ne ſervoient qu'à atendrir davantage le peuple qui y étoit accouru.

Les morts étant raſſemblés, toute l'armée, la lance baiſſée, ſuivit Meleandre qui ſortit du camp avec un habit de deüil. Ils en firent pluſieurs fois le tour, jetant par intervalle de grands cris auſquels ſuccedoit un ſilence profond qui rendoit encore cette ceremonie plus lugubre. Le Roi, un flambeau à la main, s'aprocha du bucher le plus élevé, &

atendit qu'on eût fait l'apel de tant de soldats, dont les tristes restes alloient être consumés. L'apel aïant été reïteré, il s'avança le visage couvert, & détournant la tête, mit le feu au bucher. Radirobane en fit autant à un autre bucher, Arcombrote à un autre, & tous en même tems furent alumés par les amis diferens de ceux qui avoient péri dans le combat. On fit fouffrir aux prisonniers les tourmens les plus rigoureux, sur tout aux étrangers. Ils étoient conduits aux buchers, pieds & mains liés, & on arosoit le feu de leur sang; le soldat victorieux offroit cette foible consolation aux manes de leurs camarades: mais le Roi qui ne pouvoit aprouver ces cruelles funerailles, commanda qu'on reservât ceux qui restoient pour d'autres suplices, où il y eût moins de cruauté. Quant aux corps des ennemis qui étoient restés sur le champ de bataille, de peur que l'air n'en fût infecté, on depêcha plusieurs soldats pour faire promtement des fosses & les y jeter.

Ce tumulte apaisé, & le feu presque éteint, Meleandre monta sur une petite éminence, où, en peu de mots, il fit l'éloge de ceux à qui l'on venoit de rendre ces derniers devoirs. Il leur donna

le titre de vainqueurs, il les apella heureux, en ce que victimes de leur courage, ils ne couroient plus le risque de voir ternir leurs dernieres actions par aucun funeste retour de leur propre inconstance, ou d'une fortune contraire : qu'ils étoient assez récompensés d'une mort si promte, puisqu'en même tems ils devenoient chers aux Dieux & à leur patrie qui n'oublieroit jamais le dernier service qu'elle en avoit reçu. Il se tourna ensuite vers ceux qui l'avoient accompagné, & les remercia, dans les termes les plus flateurs, des marques qu'ils avoient données de leur zele & de leur intrepidité. Il leur dit que quoique le témoignage d'avoir satisfait aux Dieux, à son Roi, & à soi même, dût être pour des ames genereuses une assez grande récompense, il leur donneroit dans toutes les occasions des preuves de sa reconnoissance particuliere Il voulut que chacun le suivit dans la ville, pour faire succeder à cette pompe funebre des sacrifices plus agréables; & tandis que le Prêtre jetoit l'eau lustrale, on ôta au Roi ses habits de deüil, pour lui en donner un de triomphe. Plusieurs aussi-tôt commencerent un chant de victoire, d'autres cüeillirent des herbes, & arracherent

des branches d'arbre pour les porter a la main, & en couronner leurs têtes.

Le Roi étoit impatient de se rendre à Epeirctć : mais cette victoire aïant été remportée sur des sujets, il ne voulut point y entrer en triomphe, quoique sa marche en eût toutes les marques. Les soldats étoient couronnés de l'aurier, excepté ceux qui marchoient les premiers qui portoient des couronnes d'olivier. Chacun, rangé sous ses enseignes, invoquoit par de nouveaux chants les Dieux qui préſident aux plaisirs. On avoit amené pour Meleandre un char decoré de tous les ornemens convenables à un Roi victorieux. Il pria Radirobane d'y monter, mais ce Prince s'en défendit par honnêteté, disant qu'il étoit plus à propos que la Princesse y fût assisse auprès du Roi son pere, pour partager avec lui les vœux, & les aplaudissemens du peuple : que c'étoit pour eux que la fortune & les Dieux s'étoient declarés : que pour lui il s'estimeroit heureux de monter un des chevaux atellés au char, s'ils vouloient le lui permetre, ou qu'il suiveroit immediatement.

On pouvoit aisément juger que ce Prince n'avoit fait cette propoſition que par atention pour Argénis. Mais Meleandre

voïant que les inſtances qu'il faiſoit, étoient inutiles, & que Radirobane refuſoit abſolument ou de monter dans le char, ou d'atendre qu'on lui en préparât un ſecond, ne voulut point lui-même s'y placer. Argénis y monta ſeule, & toute l'armée formoit déja mille vœux pour elle. Les deux Rois montés ſur des chevaux ornés de pluſieurs branches de laurier, alloient devant le char. Arcombrote les précedoit, monté ſur un cheval blanc, tenant la bride de la main gauche, & de la droite la tête de Licogene, que le peuple enviſageoit avec plaiſir, prévenu que la victoire n'étoit complete que par la mort de ce rebelle. Un ſoldat choiſi par Arcombrote, le ſuivoit portant une branche d'arbre, où étoient atachées les armes de Licogene; enſuite marchoit Menocrite chargé de fers. Les gardes & les principaux ſoldats qui étoient autour du char & auprès des Princes, n'oſoient par reſpect s'abandonner à ces ſortes de diſcours que la liberté d'un jour de triomphe ſemble autoriſer. Ils n'invoquoient que les Divinités qui préſident aux nôces, comme Hymenée, Junon, Venus, jetant les yeux tantôt ſur Argénis & tantôt ſur Radirobane. Les Sardes étoient regardés comme au-

teurs de cette nouvelle invention : & les Siciliens qui croïoient cette aliance faite du consentement des deux Princes, étoient bien aise de témoigner par ces prieres, combien ils y étoient sensibles. Argénis seule ne prenoit aucune part à la joïe publique, elle eût même dès ce moment renoncé à une victoire qu'il falloit acheter au prix de recevoir la main de Radirobane. Elle commençoit à regarder ce Prince plûtôt comme son ennemi que comme le protecteur de la Sicile. Toutes les maisons étoient ornées de festons de laurier, & illuminées de quantité de lampions. Ceux qui avoient des portraits de leurs ancêtres, exposerent volontiers ces titres anciens de leur famille, comme s'ils eussent voulu rendre les morts mêmes témoins de ce triõphe. Les premiers de la ville allerent en corps au devant de Meleandre. A leur tête marchoit une troupe de jeunes garçons vêtus de blanc, & qui faisoient retentir les airs d'acclamations de joïe. Après eux venoient plusieurs musiciens, qui joignant leur voix aux accords de differens instrumens, formoient un agréable concert. Les artisans paroissoient ensuite, ils précedoient immediatement les magistrats, qui en habit de ceremo-

nie, complimenterent le Roi, & se retirerent pour laisser aprocher les prêtres, qui par honneur, marchoient les derniers. Quelques-uns portoient des images de leurs Dieux, grossierement travaillées, mais respectables par leur antiquité. D'autres avoient des couronnes de laurier sur leurs têtes. Presque tous portoient de l'encens alumé. Ils entrerent dans le détail, mais d'une maniere à faire rire les personnes sensées, des présages differens qui avoient annoncé la funeste destinée de Licogene. Tout avoit prédit sa mort; le vol des oiseaux, les foudres, les prodiges & les entrailles des victimes. Le Roi arriva dans cette pompe aux portes de la ville. On y avoit placé une figure de la paix, qui recevoit de Mars une branche d'olivier. Au bas de la figure étoient écrits quelques vers à la loüange de Meleandre, qui par cette victoire venoit de procurer le repos à la Sicile.

Prince si cher à la Sicile,

Livrez-vous aux douceurs d'une Cour plus tranquille;

Le Ciel sensible à nos souhaits,

Vous ramenant vainqueur, ramene aussi la paix.

Que de Divinités, déja d'intelligence,
Semblent nous annoncer un destin plus heureux!
La concorde par sa présence,
S'empresse de combler nos vœux.
L'orage est dissipé, tout change ici de face,
Bellone disparoît, Cerès en prend la place.
La terre auparavant sujete à tant d'horreurs,
Nous rend avec usure & ses fruits & ses fleurs.
L'orme moins agité reprend son verd feüillage,
La vigne lasse de ramper,
S'unit étroitement à son nouveau treillage
Les Dieux cessent de nous fraper.
Pour prevenir, grand Roi, pour étonner, le crime,
Contre les loix toûjours promt à se revolter;
Oposez de Themis le glaive legitime,
Qu'il brille, & son éclat les fera respecter.

Le Roi voulut d'abord aller au temple de Jupiter. On mit dans les prisons

Menocrite, & Anaximandre que des ſoldats de la garniſon de Catanne avoient amené quelques jours auparavant : mais l'un mourut de ſes bleſſures dans la priſon quatre jours apres y avoir été renfermé & l'autre accablé de chagrin & d'inquiétudes ne lui ſurvêcut pas long-tems. On briſa les images de Licogene, & afin d'éteindre juſqu'à la memoire de ce chef des rebelles, le Roi fit une expreſſe défenſe qu'on en gardât aucune. Les ſacrifices étant achevés, il retourna au château. Comme il étoit fatigué du combat donné le jour précedent, & de la contrainte où il avoit été parmi les divertiſſemens publics, aïant d'ailleurs l'eſprit occupé de pluſieurs affaires, il ſe retira dans ſon apartement, & voulut y ſouper ſeul. Radirobane, Arcombrote & Argénis ſongeoient auſſi à ſe retirer, ſous le prétexte d'avoir beſoin de repos. Chacun d'eux avoit ſes peines. Radirobane quoique rempli de preſomption, ne pouvoit ſe mettre au-deſſus du trouble qui lui cauſoient la valeur d'Arcombrote, & le ſuccès que ce jeune homme avoit eû dans le combat. Les aplaudiſſemens du peuple, & la faveur où il le voïoit auprès de Meleandre, augmentoient ſes alarmes : mais

venant à ſes premiers ſentimens de va-
ité, & ne conſiderant dans Arcombrote
u'un étranger fort au-deſſous du Roi
e Sardaigne, il ne redoutoit plus que ce
ue peut faire craindre une paſſion vio-
ente. Il ſe rapella l'importance du ſer-
vice qu'il venoit de rendre à Melean-
dre, & flaté par le bonheur de ſes armes,
& par la gloire qu'il s'étoit acquiſe dans
cette occaſion, il ſe laiſſa aller au ſom-
meil. Arcombrote avoit d'autres ſujets
d'inquiétude. Il ne trouvoit que chagrins
& que peines dans cette fatale paſſion,
qu'on regarde ſouvent comme un ſou-
verain bonheur Il attribuoit au ſilence
qu'il avoit gardé juſqu'alors, le triſte
état où il ſe voïoit reduit. Sentant qu'il
alloit devenir la victime de ſa diſcretion,
il crut n'avoir point d'autre parti à
prendre que de découvrir à Meleandre
ſa naiſſance, & ſes ſentimens pour Argé-
nis. Mais pouvoit-il aller contre les or-
dres d'une mere, & contre le ſerment
qu'il avoit lui-même fait aux Dieux,
de tenir toûjours caché dans la Sicile ſon
veritable nom. Ira-t-il en perſonne en
demander la diſpenſe, ou doit-il ſe con-
tenter d'écrire ? Enfin, dans la crainte
qu'une trop longue abſence ne fût con-
traire aux interêts de ſon amour, il ſe

détermina pour le dernier parti. Il ne s'apercevoit pas, dans le trouble dont il étoit agité, que ces differentes penſées ne faiſoient pas moins d'effet ſur ſon corps, que ſur ſon eſprit.

Argénis de ſon côte en proïe à ſon chagrin, cherchoit à ſe conſoler avec Seleniſſe, qui étoit demeurée ſeule auprès d'elle. Elle ſe plaignoit de Poliarque & de Radirobane. Pourquoi l'un ſe trouvoit-il en Sicile, pourquoi l'autre en étoit-il abſent ? Ma chere Seleniſſe, lui diſoit-elle, que cette victoire me cauſe d'inquiétude ! Qu'importe qui ſoit le vainqueur de Licogene ou de Radirobane ? Mon pere, il eſt vrai, par la mort de Licogene eſt delivré d'un ennemi dangereux, mais ma mort ne doit-elle pas lui être plus funeſte ? Oüi la mort eſt l'unique moïen qui me reſte pour ſauver ma liberté. Je meurs, ſi je ſuis à Radirobane, & mon pere accablé ſous le poids des années pourra-t-il ſurvivre aux fatales extrêmités où m'aura porté mon deſeſpoir ? Etois-je donc née, ou pour ſervir de proïe à un raviſſeur, ou pour devenir malgré moi la récompenſe d'un étranger victorieux ? Les deſtins trop prodigues en ma faveur, m'ont donc donné pour ma perte, ce que j'ai de plus pré-

cieux, un Roïaume & quelque réputation de beauté. Infortunée que je ſuis ! je n'ai été connuë de Poliarque que pour admirer dans ce Heros les plus rares vertus, & aprendre que je ne meritois pas de lui être unie. Qu'en penſez-vous, Seleniſſe, ce tendre amant n'eſt peut-être pas éloigné, il veut éprouver ma conſtance, peut-être eſt-il caché dans cette Iſle; peut-être trop genereux pour avoir la moindre défiance, aura-t-il été ſurpris par ſes ennemis : mais à qui me confier ? Qui pourrois-je envoïer pour lui aprendre de mes nouvelles, & l'inſtruire de l'état où je ſuis ? En ce moment elle laiſſoit couler des larmes que ſa chere confidente cherchoit à arrêter par tout ce qu'elle pouvoit imaginer de conſolant, juſqu'à ce que s'abandonnant encore à de nouvelles plaintes : non, dit-elle, je ne ſuis point la premiere qui ait été malheureuſe en aimant, pourquoi tant d'inquiétudes ſur une deſtinée toûjours contraire ? La mort n'eſt-elle pas en mon pouvoir ? On ne peut m'ôter cette derniere reſſource : Mais que ne vais-je moi-même ſous un habit emprunté, chercher Poliarque ? Vains projets ! comment executer ce deſſein que le cœur m'inſpire ? Peu faite à de pareils artifices indignes de mon

rang, peu propre à diſſimuler, je ne puis m'y reſoudre ; trop délicate peut-être (mais c'eſt ce que j'ai le moins à craindre) je ſucomberois aux pénibles fatigues de ce voïage : d'ailleurs vous ne pourriez me ſuivre, ma chere Seleniſſe, & vous répondriez au Roi de ma fuite. Il me vient une autre penſée, Arcombrote, vous le ſçavez, eſt ami de Poliarque, c'eſt lui qui a genereuſement ſollicité auprès de mon pere ſon retour, je l'engagerai à aller chercher Poliarque, pour le ramener en ces lieux, je dois ſeulement lui cacher les raiſons qui me le font ſouhaiter avec tant d'empreſſement; nous pourrons en imaginer quelque motif plauſible, & donner à ce leger menſonge toutes les aparences de verité.

Seleniſſe parut aprouver ce deſſein, ſoit qu'elle y crût moins de riſque, ou que déja fatiguée, elle voulût pour ſon propre repos, & pour celui d'Argénis, interrompre le cours des plaintes qu'elle ne ceſſoit de former : mais rien ne fut capable de calmer l'eſprit agité de la Princeſſe, elle paſſa le reſte de la nuit dans les mêmes inquiétudes. A peine le jour commençoit-il à paroître, qu'elle fit apeler un de ſes premiers officiers. Après s'être entretenuë avec lui de quelques

ques circonſtances de la mort de Licogene, elle lui dit en préſence de pluſieurs perſonnes qui étoient dans l'apartement, d'aller de ſa part s'informer comment Arcombrote, qui dans le combat avoit reçû pluſieurs bleſſures, mais legeres, avoit paſſé la nuit. Le deſſein d'Argénis étoit de flater ce jeune homme, pour lui donner dans la ſuite des ordres qu'elle ignoroit devoir lui être ſi rigoureux. Arcombrote, qui ſur cette preuve de bonté, reprit de nouvelles eſpérances, fit réponſe à l'officier, que ſi Meleandre & Argénis joüiſſoient d'une parfaite ſanté, la ſienne en dépendoit, & qu'il ſe portoit bien. Quel eſt l'aveuglement des mortels! qu'ils prennent aiſément le change! ſouvent ils fuïent leur bonheur, pour courir à leur perte. Ce jeune homme qui ne ſçait encore ce que lui veut Argénis, occupé de mille penſées, ſe rend ſur le champ à l'apartement de la Princeſſe; elle fut ſenſible à cette atention, & s'entretint avec lui juſqu'à la chambre du Roi. Durant cet entretien elle n'oſa rien avancer au ſujet de Poliarque, il n'étoit pas encore tems; ce qu'elle avoit à communiquer ne demandoit pas de témoins. Mais voici d'autres alarmes! Radirobane que

ſon amour tourmentoit ſans ceſſe, avoit gagné par argent des perſonnes qui l'informoient exactement de tout ce que faiſoient Meleandre & Argénis. Il étoit encore au lit quand on vint lui raporter qu'Argénis avoit envoïé dès le matin chez Arcombrote, qui s'étoit auſſi-tôt rendu à ſon apartement, & que la Princeſſe l'avoit entretenu long tems. La jalouſie s'empare auſſi-tôt de ſon eſprit, & ſongeant déja à s'aſſûrer un bonheur qu'il croit qu'on lui diſpute, il n'écoute que la violence de ſa paſſion, comme il n'avoit auparavant écouté que ſon courage. Animé de colere, il ſe retire avec Virtigane pour le conſulter ſur les moïens de ſe defaire de ſon rival, il ne peut ſuporter qu'un particulier, tel qu'il croit Arcombrote, oſe le traverſer dans ſes prétenſions. Virtigane cherchoit à moderer ces premiers tranſports, & après lui avoir parlé d'Arcombrote comme d'un jeune homme, dont le merite n'avoit rien qui dût lui faire ombrage, il lui conſeilla de déclarer ce même jour à Meleandre, avec qui il devoit dîner, le deſir qu'il avoit de contracter avec lui une aliance plus étroite, ajoûtant que l'affaire ſeroit bien tôt conſommée, & qu'Arcombrote, pour lors fruſtré de

toutes ſes eſpérances, ſeroit aſſés puni de la temerité de ſon amour : qu'au contraire en rendant ſa vengeance publique, ce ſeroit donner à cet étranger la conſolation d'avoir au moins été le rival d'un grand Roi.

Meleandre exemt des inquiétudes de l'amour, s'occupoit de ſujets plus importans. Siracuſe, Lilibée, Agrigente, & les autres villes qui s'étoient déclarées pour Licogene, n'étoient pas des reſtes à negliger. Il conſultoit Cleobule ſur ce qu'il avoit à faire, & ſi, pour les réduire, il étoit plus à propos de partager ſon armée, ou d'y aller avec toutes ſes forces. Cleobule ne doutoit point que ces villes qui n'avoient plus de chef, ne ſe rendiſſent d'elles-mêmes. Sire, dit-il, il ſuffira de renouveller les menaces que vous leurs avez déja faites ; laiſſez votre armée en campagne, la crainte les fera bien-tôt rentrer dans le devoir, & vous verrez inceſſamment leurs deputés à vos genoux, implorer votre clemence. Elles ſe ſont livrées à une premiere fureur, elles ont pris les armes contre leur gré, elles ſe croiront trop heureuſes d'avoir une occaſion de rentrer dans l'état tranquille dont leur rebellion les avoit tirées. Tout eſt cal-

me aujourd'hui, les troubles dont le Roïaume vient d'être agité, paroiſſent enfin diſſipez ; les villes n'en étoient point la véritable ſource ; il en eſt d'autres beaucoup plus à craindre, & qui demandent un promt remede. Helas ! réprit Meleandre, que ſes derniers malheurs rendoient plus atentif, faiſons au moins notre poſſible, pour aſſûrer cette tranquillité, dont nous commençons à joüir. Ce n'eſt que par le ſouvenir de nos plaïes encore recentes que nous pourrons prévenir d'autres coups de la fortune peut-être plus funeſtes. Si dans l'état où j'étois reduit, on eût voulu me remettre devant les yeux les fautes où j'étois tombé, c'eût été plûtôt me faire des reproches que me donner des conſeils. Ne m'épargnez plus à préſent, Cleobule, que ces fautes paſſées me ſervent pour l'avenir. Cleobule qui craignoit de déplaire au Roi, s'il lui parloit d'abord avec trop de ſincerité, cherchoit à excuſer les torts les plus conſiderables, & rejetoit une partie des malheurs qui avoient accablé la Sicile, ſur les circonſtances du tems, ſur les ennemis domeſtiques du Roïaume, & ſur une fatale deſtinée. Il comptoit, par ce ménagement, diſpoſer Melean-

dre à écouter plus favorablement ſes conſeils. Puiſque la clemence, dit-il, a toûjours été regardée comme une vertu eſſentielle dans un Prince, on ne peut vous imputer les révolutions arrivées depuis peu dans l'Etat.

Mais c'eſt de cette même vertu que la malignité des deſtins a forgé des armes contre vous; cet excès de bonté envers les Grands du Roïaume, & ces graces preſque continuelles, dont vous & vos ancêtres les avez honorés, eſt ce qui a diminué vos forces, & donné occaſion à leur déſobéiſſance, & au mépris qu'ils ont ouvertement témoigné pour l'autorité roïale. Ils viennent d'être frapés, ce coup les a étourdis, ils ne s'en releveront pas ſi-tôt : mais quand ils auront repris haleine, craignez de nouvelles tempêtes; ſi vous ne tenez ces eſprits remuans plus reſſerrés encore qu'Eole ne fait les vents dans ſon empire, il ne trouveront que trop d'occaſions d'agir. Se verront-ils la force en main, rien ne pourra les retenir? Armez-vous d'une juſte rigueur, on ne doit point reputer tirannie ces ſentimens ſeveres, ſeuls capables de calmer des eſprits toûjours agités. Je ſçai, reprit Meleandre, que c'eſt de ces nuages que ſe forme une

partie des tempêtes auſquelles nous ſommes ſi ſouvent expoſés ; mais leurs forces ſont aujourd'hui trop puiſſantes, & le tems joint à la trop grande facilité de mes prédeceſſeurs, les ont renduës preſque legitimes. Si Je cherche à les diminuer, ou l'on m'accuſera de vouloir détruire une puiſſance établie long-tems avant moi, ou je me verrai reduit par cette nouvelle entrepriſe à éprouver ce que je devrois me cacher à moi-même, combien aujourd'hui l'autorité des Rois eſt affoiblie. Augurez mieux, reprit Cleobule, des effets que produira cette ferme conſtance, lorſque par une juſte œconomie, vous réduirez ces biens devenus trop conſiderables pour des particuliers, & que vous ne les emploïerez qu'à ſoutenir l'éclat de votre dignité. Que de parricides que de crimes épargnés ; cette cauſe eſt trop juſte, les hommes, n'en doutez point, & les Dieux ſe declareront pour vous. Car enfin remontons à la ſource. Sur quel pied étoient, il n'y a pas long-tems, ces hommes puiſſans ? Par quels moïens ſont-ils parvenus à cette élevation ſi dangereuſe ? Leurs richeſſes immenſes, ces titres dont on les voit ſe prévaloir, ne ſont ils pas une ſuite des bienfaits de vos

prédeceſſeurs ? Ils en ont obtenu leurs charges & leurs gouvernemens, & ne ſe ſont ſervis de leur credit que pour ſe mettre en état de le diſputer aux Souverains. Ce ſont vos propres armes qu'ils emploïent contre vous même, c'eſt à vous qu'apartiennent ces épées dont leurs mains avides de ſang tournent la pointe contre vous. Reprenez ce qui vous apartient, puiſqu'aveuglés par leur bonheur, ils en font un ſi mauvais uſage. Depoüillés de ce qu'ils poſſedoient injuſtement, ils ſe déferont bien-tôt de cet eſprit d'orgüeil qui eſt inſeparable de leur fauſſe grandeur. Ne ſe reconnoiſſant plus dans eux-mêmes, & n'y voïant aucune trace de leur premier état, ils n'en auront que plus de reſpect pour vous. Trop de facilité laiſſe lieu à leur politique dangereuſe ; ils ſe ménagent un parti conſiderable, en ſont-ils ſûrs, ils ſe déclarent ouvertement, & pour mieux ſe ſoutenir dans leur licence effrenée, ils entretiennent entre eux de ſecretes intelligences. Si quelquefois ils ſont opoſés les uns aux autres, & diviſés par la jalouſie, ils font céder dans l'occaſion leur querelle particuliere à la cauſe commune, ils ſe reüniſſent, & leur chef ſe trouve dans

l'inſtant ſecondé, d'effets ou d'intention. Ils profitent d'un tems qui leur eſt favorable, & vous abuſent ſous differens prétextes. D'autres ſemblent atachés à vos interêts, & ſont inceſſamment auprès de vous, mais c'eſt pour être plus à portée de connoître & de faire échoüer vos deſſeins. Ils ſe flatent qu'aïant des forces égales à celles du Prince, le peuple ſouffrira, reſpectera même leurs projets inſenſés. Il faut ou étouffer ce feu dès ſon commencement, ou vous réſoudre à ſubir le ſort de la Merganie. Ce païs autrefois ſoumis à un Souverain, étoit formidable; aujourd'hui c'eſt un Empire démembré, & qui partagé entre pluſieurs, par la conduite trop lâche de ceux qui l'ont poſſedé, n'eſt preſque plus à redouter.

Si ces mouvemens ne ſont arrêtés dans leur principe, l'Etat doit à la fin y ſuccomber. Accordez-vous quelque grace, ou récompenſez-vous ceux que vous croïez dignes de l'être? Auſſi-tôt ces hõmes orgüeilleux s'élevent avec inſolence; ils interpretent cette atention comme une injure qui leur eſt faite, & s'éloignent de la Cour, pour ſe retirer dans les places que vous leur avez confiées. Ils feignent d'être touchés de la miſere

du

du Peuple, & declamant hautement contre ces nouveaux favoris, ils les font paſſer pour autant de ſang-ſuës, qui tirent inceſſamment la ſubſtance d'un Roïaume déja trop épuiſé. Ils inſinuent avec adreſſe que chacun eſt intereſſé à réprimer l'ambition de ces vils adulateurs qui abuſent de la confiance du Prince, pour s'élever au-deſſus des maiſons les plus diſtinguées & les plus devoüées à l'Etat. Votre majeſté n'ignore pas que c'eſt là un des pretextes des plus ordinaires des guerres civiles. Mais combien d'autres motifs excitent encore leur animoſité ! avez-vous été liberal à leur égard, ils s'en prévalent; & ceſſer de leur accorder les poſtes qu'ils ambitionnent, ne leur plus confier les affaires les plus ſecretes, donner la préference à ceux que vous reconnoiſſez plus fidéles, ne pas haïr ceux qui leur font ombrage, c'eſt une offenſe directe, c'eſt un mépris marqué, ils en méditent la vengeance. D'autres, pour ſe faire craindre, & s'atirer quelques ménagemens de la part du Prince, ne cherchent que le trouble. Ils veulent avoir part aux aſſemblées qui ſe tiennent contre le repos & la tranquillité publique, & ſe ſervant à la premiere occaſion d'un credit où ils ne ſont parve-

nus que par vos bienfaits, ils engagent dans leur parti des ſujets, qui s'y livrent d'autant plus volontiers, que ces ſortes de crimes demeurent ordinairement impunis, pour ne pas dire quelquefois récompenſés. Ainſi comme de nouveaux Souverainsils exigeront de vous des conditions de paix plus avantageuſes, que s'ils vous fuſſent demeurez toûjours atachez. C'eſt cependant de l'argent de votre tréſor, c'eſt à vos dépens qu'ils entretiennent une armée qui combat contre vous; fiers & inſolens des biens qu'ils ne poſſedent que par votre liberalité, ils oſent vous demander compte de l'adminiſtration du Roïaume, ou ils vous preſcrivent les loix qu'il vous faut obſerver en regnant. Ce ſont vos ſujets qui ſouffrent de ces ennemis domeſtiques, plus cruels mille fois que ceux du dehors. Qu'arrive-t-il enfin? Tous Rois que vous étes, vous propoſés la paix, ſouvent vous l'achetez. Leur crime fait leur grandeur, & lorſque tout devroit être tranquille, il ſurvient d'autres alarmes. A peine échapés à un malheur, vous croïez voir les étincelles d'une nouvelle guerre, & ſongez aux nouveaux articles qu'il faudra joindre aux premiers. Que les étrangers ſe railleat de pareils traités, qu'il

reconnoiſſent ici moins de ſûreté que ſur
ner, cet élement inconſtant, peu fra-
é de leurs idées, je ne le ſuis que des
naux trop réels & preſque incurables,
ue ces revolutions cauſent dans le cœur
u Roïaume. La Sicile qui ſeroit en état
e le diſputer à toute autre nation, voit
liminuer ſes forces : les richeſſes de ſes
illes & de ſes campagnes, ſont entie-
ement diſſipées ; le courage s'abat ;
'eſprit s'émouſſe, & la prudence de tant
e perſonnes que s'y rencontrent, ca-
ables de gouverner l'Univers, peut à
eine ſuffire pour remedier à une partie
e ces malheurs. La jeuneſſe n'y prend
ue des impreſſions d'orgueïl & de mé-
ris pour les Souverains, elle ſe fait un
ruel plaiſir de ces guerres où la fureur
ointe à l'avidité, leur offre l'occaſion
e ſe battre & des récompenſes aſſu-
ées. Faut-il donc que ces mêmes avan-
ges que les Dieux ont accordés à ce
aïs, pour répandre la terreur chez les
ations étrangeres, deviennent la ſource
e ſa propre ruine? Au moins ſeroit-ce
ne conſolation, ſi le ſoldat exercé par-
i les troubles, ſe trouvoit en état de
archer contre des ennemis étrangers,
ais ces guerres inteſtines ſont de foibles
çons, elles conduiſent plûtôt à l'inſo-

lence & au brigandage, qu'à une veritable valeur, & à une discipline exacte. Ces rebelles viennent surprendre des villes qui étoient demeurées dans l'obéissance; ils ravagent les campagnes; ils pillent indistinctement le citoïen & le païsan, qui songent à peine à s'opoſer à leur fureur. Voilà tous leurs exploits, les combats sont rares, ils y courent peu de risque, ou si le peril se presente, c'est si promtement, qu'ils s'y trouvent engagés sans le sçavoir. Pour lors on craint de les punir, on ne cherche qu'à les apaiser; en faut-il davantage pour prolonger ces guerres où s'exercent tant de cruautés. Engraissés d'un butin fait sur la patrie, sont-ils emploïés dans une guerre plus juste, & dans des païs quelquefois steriles, ils se trouvent sans force & sans courage, & ne donnent que trop à connoître la difference qu'il y a d'un brigand à un veritable soldat.

Qu'arrive-t-il de là? Que les étrangers nous mépriſent, qu'ils font peu d'état de nos menaces, & comptent plus sur les factions dont nous sommes déchirés, que sur leurs propres forces. Ils se flatent que quelques promesses acheveront bientôt de déterminer des sujets disposés par eux-mêmes à la revolte, & vous opo-

ent pour leur défenſe, ceux, qui ſous os ordres devroient les accabler. Y a-t-il rien de plus pernicieux pour un état? Permetez-moi de vous porter ici les plaintes que des ſujets ſeroient en droit de faire. Ils ont crû qu'en ſe ſoumetant à l'autorité d'un ſeul, ils préviendroient les troubles que pouvoit exciter l'ambition des Grands. Toûjours dans la crainte que differens partis ne déchiraſſent la patrie, & qu'ils ne ſe viſſent trop ſouvent expoſés de la part des citoïens mêmes à des maux qu'ils n'avoient à craindre que de la part des étrangers, ils ſe ſont volontiers jeté dans la dépendance, & ont confié à une ſeule perſonne le ſceptre & l'épée : mais ſi ſous cette forme de gouvernement, ils ne ſont pas plus ſoulagés, s'ils ſe voïent encore tous les jours plongés dans les malheurs qu'ils vouloient éviter par cette eſpece de ſervitude ; que leur aura donc ſervi de s'être dépoüillés de leurs droits, & de vous avoir remis le ſoin de l'empire ? Ou rendez-leur la liberté, ou procurez-leur un repos pour lequel ils l'ont ſacrifiée.

Meleandre jetant un profond ſoupir, répondit qu'il étoit beaucoup plus aiſé de connoître la maladie que d'y aporter le remede : qu'il avoit déja fait mou-

BIBLIOTHEQUE ROYALE

rir Eristhene & Oloodeme : que Licogene étoit péri dans le combat, & que si la politique exigeoit une si grande sévérité, il prendroit bien-tôt en aversion cette puissance cruelle, qu'on ne peut conserver, qu'en versant le sang des personnes les plus distinguées. Ces hommes, dit-il, sont d'une nature excellente & d'un esprit superieur. Ils sont ornés de vertus qui ne se rencontrent point parmi les autres hommes. Dois-je en priver ma Cour ? Non, Cleobule, il y auroit de l'inhumanité, peut-être même cette entreprise seroit-elle au dessus des forces d'un Roi : Mais sur qui faire tomber d'abord mon ressentiment ? Sur ceux que je pourrois soupçonner, ah convient-il de punir sur des simples soupçons ? D'ailleurs sur quoi fonder ces soupçons avant la revolte ? Ces esprits remuans ont-ils le tems de réflechir ? Ils executent presqu'aussi-tôt qu'ils conçoivent. Voulez-vous que par des maximes outrées & tiranniques, je devienne odieux à mes Peuples ? Dois-je me condamner moi même, ou à vivre dans une solitude comme les animaux les plus sauvages, ou à voir remplir ma Cour de personnes inconnuës ? Le remede seroit plus dangereux que le mal. J'espere que

ſes Dieux qui viennent de ſe déclarer pour nous, acheveront leur ouvrage; nous avons éteint le feu de la rebellion, ceux qui y ont trempé vont ouvrir les yeux, ils nous reſpecteront, & c'eſt ce même reſpect qui leur ſervira de frein dans la ſuite. Donnez-moi des conſeils moins ſeveres, ſi vous voulez que je les ſuive.

Il eſt vrai, reprit Cleobule, que les Grands meritent quelquefois d'être excuſés, & que la nobleſſe de leur extraction eſt preſque toûjours ſoutenuë par celle de leurs ſentimens. Ce que nous reprenons dans leurs perſonnes eſt même une preuve de cette nature excellente qui deviendroit très-utile à un Etat, ſi elle étoit retenuë par de juſtes loix. Mais puiſque ce ſont les Rois, qui par trop de bonté, la laiſſe s'égarer, c'eſt auſſi à eux à répondre des ſuites funeſtes qui peuvent en arriver. Sans conſiderer l'action dans elle-même, n'eſt-ce pas le jugement du public qui en fait un vice ou une vertu? Faut-il donc s'étonner ſi l'uſage, la reputation des perſonnes & le bonheur, ont atribué une eſpece de merite à ces ſortes de fautes? Voulez-vous ôter toute occaſion de les commettre à l'avenir, faites les connoître ſous leur veritable

nom, apellez cette rebellion, crime de leze majesté, conspiration, perfidie ; & ne souffrez pas qu'on la qualifie, comme il n'est que trop ordinaire, de grandeur d'ame, de prudence, & d'atachement au bien public. Ceux qui auront osé prendre les armes contre vous s'humilieront pour lors, & reconnoîtront leur crime par un sincere repentir. Qu'arrive-t-il au contraire ? Par un aveu qui surprend les étrangers, vous semblez vous condamner vous même, declarant innocens ces sujets rebelles ; s'ils ne sont point coupables, c'est donc le Prince qui a manqué. Qu'il est triste de se voir réduit à convenir que vous n'avez pris les armes, que pour meriter le titre de vainqueur. Faites atention aux troubles arrivés durant le regne de votre Predecesseur, & depuis que vous étes vous même sur le trône, ils n'ont été terminés qu'à cette condition que vous vous imputeriez les ravages qu'ils avoient causés, cette levée de gens de guerre, ces dépenses extraordinaires, & tant de crimes qui sont une suite inévitable de celui d'une revolte ouverte. N'est-ce pas là être cruel envers soi-même ? Vous permetiez qu'on publiât des manifestes qui donnoient à entendre que ces guerres

n'avoient été entrepriſes que par vos ordres, ou pour votre ſervice.

Mais peut-on, dites-vous, priver une Cour de ces hommes ſi diſtingués? Qu'ils y tiennent leur rang, je ne m'y opoſe pas, mais qu'ils ſe ſouviennent du moins à qui ils doivent leur grandeur. Il étoit neceſſaire de faire un exemple, un crime de cette nature ne pouvoit ſe laver que dans le ſang, vous n'avez pû, malgré la clémence qui vous eſt naturelle, refuſer de répandre celui d'Oloodeme & celui d'Eriſthene; le malheureux Licogene à lui même péri dans le tems qu'il cherchoit à les venger. Le ſort trop juſte de ces rebelles doit contenir les autres. Que ſi quelqu'un plus hardi oſe faire quelque mouvement, il faut ſur le champ l'arrêter, & par une promte deliberation lui faire ſon procès. Prenez-vous même connoiſſance de cette affaire, de crainte que des perſonnes qui entrent dans votre conſeil, peut-être d'intelligence avec le coupable, ne vouluſſent temporiſer, & rendre par là inutile cette ſage précaution. Une atention encore à faire, c'eſt de ne point oublier trop-tôt, par une pitié hors de ſaiſon, l'offenſe nouvellement reçûë, c'eſt de ne témoigner aucun regret de la mort

d'Eristhene. Soïez ferme, que ce sentiment paroisse un effet de votre courage. Feignez de ne vouloir point entendre parler de paix, de traité, ni d'accord avec un rebelle qui a les armes à la main. Que ce ne soit que par un veritable repentir de sa faute & à vos genoux, qu'il en cherche le pardon. Pour lors laissez agir votre clémence, pardonnez à un sujet soûmis, à moins que le crime ne demandât un exemple, ou qu'on eût atendu aux dernieres extrêmités à en faire l'aveu : mais n'accordez le pardon qu'en exigeant quelque satisfaction. Si le rebelle à un gouvernement considerable, demembrez-en une partie, dont vous gratifierez un sujet fidéle. S'il commande dans quelques places, retirez-en une pour gage de sa foi. Ces gens de parti qui aujourd'hui exigent de vous, pour faire la paix, de l'argent, des charges, des gouvernemens, craindront pour lors d'enrichir votre épargne de leurs propres dépoüilles. Sur tout ne vous laissez point ébloüir par l'atachement suspect de quelques Grands, qui, en consideration de leurs services, se croiront en droit de demander grace pour les factieux. Rien de plus ordinaire que cette politique. Entre plusieurs parens ou aliés, les uns s'atache-

ront à vous, les autres au parti contraire. Par ce partage les derniers ſont toûjours en ſûreté, ou par la victoire qu'ils remportent, ou par le credit des vainqueurs. Defiez-vous des premiers, ſur tout s'ils perſiſtent avec opiniâtreté à parler en faveur des coupables.

Cette conduite eſt eſſentielle contre des chefs de parti, mais comme ils ne peuvent rien ſans les ſoldats, & que ceux-ci ſont au moins complices, lorſque ceux là ſont auteurs de la rebellion, je crois qu'il faut les punir ſéverement ; être ſourd aux prieres, les caſſer avec infamie, & leur ôter leur épée. Ils aprendront par-là à être moins atachés à leurs capitaines, qu'à vous-même dans leurs perſonnes, & que les ſoldats & ceux qui les commandent, dépendent également de vous. Ils en ſeront plus fidéles, & les Grands, par la difficulté de les corrompre, n'auront pas l'inſolence de vous braver. A l'égard de ceux qui ne tirent aucune ſolde, je conviens qu'ils ne méritent pas le même traitement ; vous pouvez en leur faveur écouter votre clémence ; leur crime eſt moins grand, mais faites leur ſentir du moins q uevous leur accordez un pardon qu'ils n'ont pas merité, & que renvoïés ſans être punis, ils vous ſont obligés d'une grace.

ter ; Radirobane agité des mêmes transports, avoit toûjours les yeux atachés sur Arcombrote & sur Argénis. Il examinoit si son rival, à l'occasion de quelque regard de la Princesse, ne témoignoit pas un air plus content. Ils étoient toûjours en alarmes, & les moindres mouvemens, des regards sans dessein, devenoient une offense sensible.

Aprés le repas Radirobane qui n'étoit plus le maître de cacher ses sentimens d'amour & de jalousie, prévint Meleandre, qu'il souhaitoit l'entretenir en particulier. Le Roi s'étant retiré avec lui dans une galerie, Radirobane lui dit : si j'avois à parler à tout autre qu'au Roi de Sicile, je chercherois à faire valoir les titres les plus aparens, pour obtenir ce que je souhaite avec le plus d'ardeur. Je representerois que je suis Roi de Sardaigne & de Corse : que les Isles Baléares, & plusieurs ports en Afrique & dans la Ligurie m'apartiennent : que ces païs sont extrêmement riches & peuplés : que j'ai une armée nombreuse, qui commande sur cette vaste étenduë de mers qui se rencontrent depuis l'Ocean jusqu'ici. J'ajoûterois à tous ces avantages ceux de ma naissance ; je compterois une suite de plusieurs Rois, dont on

tient que les premiers tirent leur origine des Dieux mêmes. Mais avec vous un détail si flateur devient inutile. Aïant déja l'honneur d'être votre alié par le sort de la guerre, j'ambitionne une alliance plus étroite, je voudrois unir ma fortune avec la vôtre ; pour achever de m'expliquer, je borne tous mes desirs à être le fils de Meleandre, à vous voir mon pere de nom & d'autorité. Tout ce que je possede est à vous, accordez-moi la Princesse. Parmi ces vœux que je forme, je ne sçaurois dire qui l'emporte ou de celui de vous avoir pour pere, ou de celui d'avoir Argénis pour épouse. Après cette proposition, il ne crut pas devoir parler du secours qu'il avoit donné, persuadé que le Roi y feroit lui-même atention.

Meleandre s'étendit d'abord sur les obligations particulieres qu'il lui avoit, & après lui en avoir fait ses remercimens, mon cher alié, dit-il, la proposition que vous me faites, mérite non-seulement d'être acceptée, mais même d'être recherchée. Qui ne souhaiteroit être uni par le sang avec Radirobane ? Y a-t-il un Souverain qui negligeât l'aliance de la Sardaigne ? Un Prince tel que vous, avec bien moins de titres &

le richeſſes, pourroit avoir de plus hau-
es prétentions : mais vous ſçavez que
es mariages ne ſont heureux, qu'autant
que les volontés ſe trouvent reünies ;
nous ſommes tous libres du côté du
cœur, aucune loi ne peut le forcer. Une
Princeſſe ſouffriroit-elle cette contrain-
te ? Je tiens la couronne de mes ancê-
tres, Argénis l'atend de moi ; lui ôterois-
je la liberté de choiſir celui à qui elle
voudra, en lui donnant la main, reme-
tre cette même couronne ? Je ne vous
repréſente ces raiſons qu'afin de vous
faire connoître que je laiſſe à ma fille
la liberté de ſe déterminer. Pour moi
j'oſe vous promettre de faire tout ce qui
ſera en mon pouvoir ; de votre côté diſ-
poſez-là à accepter une offre ſi glorieuſe.
Quel avantage trouveriez-vous dans
un hymen forcé ? Meleandre cherchoit
par ces détours à flater Radirobane de
quelque eſpérance, & à ſe donner à lui-
même le tems de refléchir ſur une affaire
auſſi delicate. Il s'étoit aperçû, lorſ-
qu'il prévint Argénis ſur cette aliance
(ne doutant pas que le Roi de Sardai-
gne ne fût venu dans ce deſſein) qu'elle y
avoit beaucoup d'opoſition ; mais Radi-
robane faiſoit auprès du Roi de nouvel-
les inſtances. Il étoit ſi occupé de ce qu'il

demandoit, qu'il ne prenoit point le veritable ſens des paroles de Meleandre, qu'un autre moins troublé par la paſſion eût interprêtées comme un refus. Eurimede avoit déja prévenu les deux Princes ſur les divertiſſemens qu'on avoit préparés à la hâte à l'entrée du palais pour la ſatisfaction du peuple. Ils ſe rendirent à l'amphitéatre qui étoit orné de tout ce qu'il y avoit de plus riche. On avoit diſpoſé de tous côtés pluſieurs ſtatuës ; les unes repréſentoient en entier les anciens Héros, les autres, faites avant le tems de Dedale, ne repréſentoient qu'une tête, le bas étant une forme groſſiere. A peine les Rois eurent-ils pris leur place, qu'Argénis arriva avec pluſieurs Dames. Sa préſence jeta Arcombrote & Radirobane dans de nouvelles inquiétudes. Ils ne s'arrêterent point à conſiderer le monde déja raſſemblé, ni les anciennes richeſſes des Rois de Sicile, ils ne firent même preſque point d'atention à la Princeſſe, ils eurent les yeux également atachés l'un ſur l'autre. Radirobane crut entrevoir quelques atentions de la Princeſſe pour Arcombrote : ſur ce ſoupçon il lui vint mille penſées. Que me ſervira, ſe diſoit-il, une fureur mal concertée ? Emploïons plû-

lûtôt l'adreſſe, ſi je fais périr Arcon-
rote, l'idée ſeule de celui que j'aurai
nmolé à ma vengeance, doit animer
rgénis contre moi. L'amour eſt une
ſpece de guerre : combien de fois a-
-on penetré par la ruſe dans des places
ue leur force ſembloit rendre inacceſ-
bles. Gagnons par préſens celles qui
nt la confiance de la Princeſſe ; peut-
tre ſe rendra-t-elle à des loüanges
u'on ne ceſſera de me donner en ſa pré-
ence. Nous ſommes plus portés à croi-
e les perſonnes que nous aimons da-
antage. J'en ſerai auſſi mieux informé
es pratiques ſecretes entre elle & l'é-
ranger. Songeant enſuite à qui de toute
a maiſon d'Argénis il pourroit s'adreſſer
lus ſûrement, il jetoit les yeux ſur Se-
eniſſe, comme ſur la ſeule capable de
ui rendre ce ſervice : mais il y trouvoit
es difficultés preſque inſurmontables.
Cette Dame paroiſſoit ſi fort atachée à
a Princeſſe, qu'il n'oſoit ſe flater de la
orrompre : cependant la neceſſité de
'avoir dans ſes interêts lui fit mettre
out en uſage. Il avoit naturellement
le l'eſprit, ſa paſſion ſembloit encore
'augmenter. Un peu de hardieſſe, dit-il,
xpliquons-nous en termes ſi couverts,
ue s'il elle eſt incorruptible, elle ne

puiſſe pénetrer mon deſſein, ni le motif de ma liberalité ; que ſi ſa fidelité peut s'acheter, elle connoiſſe que je ſuis en état d'y ſatisfaire. Il ne donnoit aucune atention à la Comedie, ni aux combats du Ceſte (car un divertiſſement ſuccedoit à l'autre) pluſieurs à l'imitation d'Erix ſe batoient à coups de gantelets garnis de plomb, d'un autre côté des Catanéens danſoient au ſon de la flute, avec une cadence fort juſte. Mais il parut atentif à un endroit qu'il crut être d'un heureux préſage. Dans le moment qu'il s'occupoit du préſent qu'il feroit à Seleniſſe, on repréſenta ſur le théâtre une intrigue qui avoit raport avec celle qu'il méditoit, le Poëte introduiſoit ſur la ſcene Argie & Eriphile, l'une par un riche colier achetoit un ſuffrage ſanglant, & l'autre vaincuë par ce préſent livroit volontiers ſon mari. Il aplaudit beaucoup aux vers que recitoit Eriphile, en recevant le préſent qui devient la cauſe de ſa trahiſon. Il les demanda & ne pût s'empêcher de les relire pluſieurs fois, avec des vœux d'avoir le même ſuccès dans une occaſion preſque ſemblable.

D'une vaine fidelité,

Eriphile, veux-tu devenir la victime ?

Un don qui part des Cieux met à l'abri du crime,

On peut le recevoir en toute ſureté.

Ce l'accepte, grands Dieux, quelle riche parure!

Ce colier ſi cheri, l'ornement de Venus,

Et dont l'éclat charmoit les regards de Cadmus.

Il eſt en mon pouvoir! eſt-il dans la nature...

Perfide, où vais-je m'engager!

Ce prix en eſt trop haut, quel cruel ſacrifice!

Quel ſang dois-je répandre! ah je n'y puis ſonger,

Et ſurmonter l'effroi d'un trop juſte ſuplice?

Dois-je trahir nos Dieux, mon devoir, mon amour!

De mon époux je connois la tendreſſe,

Merite-t-elle ce retour?

Où m'emportoit une aveugle foibleſſe!

S'il part, ah l'arrêt du deſtin

Devient par ſa mort, trop certain!

N'écoutons que la voix d'un devoir legitime,

Et menageant ſes jours, épargnons-nous un crime :

Renvoïons, renvoïons ces funeſtes préſens....

Je balance, mon cœur à lui-même contraire ;

Paroît tel qu'un vaiſſeau qu'agiteroient les vents,

Il ſe trouble, il ignore encor ce qu'il doit faire ;

Sans ceſſe tourmenté de nouveaux mouvemens.....

Non ne t'abuſe plus, trop credule Eriphile,

Reprend tes premiéres fureurs,

Ce cœur à la raiſon docile

Vouloit t'épouvanter par de vaines terreurs.

Que dois-je craindre ? une ſanglante guerre

Cet ornement dont mon cœur eſt épris,

Du feu de la diſcorde embraſeroit la terre,

Je me ferois honneur de l'avoir à ce prix.

Mais quel ſecret murmure ! ah que l'on eſt à plaindre,

Lorſque la raiſon nous fait craindre

Un bien que deſire le cœur !

Que de rudes combats! mon esprit en balance,
Pour me tirer de ma plus douce erreur,
Viendra-t-il m'oposer toujours mon innocence?
Vertu, tendresse, honneur, & vous remords jaloux,
Vous vous interessez envain pour un Epoux.
S'il mépriſe ſon Eriphile,
Elle peut s'en venger par un moïen facile,
Et le prix de ſa perte eſt déja dans ma main.
S'il m'aime, qu'il me laiſſe aux dépens de ſa vie
Un préſent qui des Dieux exciteroit l'envie.
D'un violent amour quel gage plus certain!

Après les jeux chacun s'étant retiré, Radirobane, qui ſur un augure ſi favorable, reprit de nouvelles eſpérances, ſe rendit dans l'apartement de Meleandre où il trouva la Princeſſe. Il lui parla à peu près dans les mêmes termes qu'il venoit de faire au Roi. Il la pria de vouloir bien agréer l'offre qu'il lui faiſoit des richeſſes de la Sardaigne. Il accompagna cette offre de tout ce qu'un amant reſpectueux peut dire de plus obligeant. La

modeſtie, ou plûtôt une ſecrete colere fit rougir la Princeſſe, qui lui répondit de la maniere que Radirobane avoit prévû. Qu'une fille bien née, qui ne doit qu'obéir, n'avoit point la liberté de répondre ſur une pareille propoſition, qu'elle le remercioit cependant de l'empreſſement qu'il témoignoit d'acheter à ce prix l'amitié de ſon pere. Radirobane l'entretint encore quelque tems, & ſortit pour executer ſon projet. Il traverſa la ſalle où étoient pluſieurs Dames & Seigneurs de la Cour, & regardoit tout le monde avec cet air gracieux, qui convenoit ſi bien à un jeune Prince. Le haſard voulut qu'il rencontrât Seleniſſe, il ne lui parla d'abord que de choſes indifferentes. Après avoir donné beaucoup de loüanges à un fils qu'elle avoit, il lui demanda ſi elle en avoit pluſieurs; ſi ſa famille étoit nombreuſe, & enfin tout ce qui pouvoit flater davantage une femme de ſon âge & de ſa condition. Je reconnois en vous, ajoûta-t-il, bien des traits de ma mere, & toutes les fois que j'ai jeté les yeux ſur vous, j'ai ſenti une ſecrete émotion, & n'ai pû m'empêcher de me rapeller la memoire d'une perſonne qui me ſera toûjours chere. J'eſpere vous donner aujourd'hui des

preuves de la parfaite reſſemblance que les Dieux ont miſe entre vous deux. Meleandre ſurvint dans ce moment, mais comme il étoit déja tard, Radirobane demeura peu de tems avec lui, & ſe retira dans ſon apartement. Il envoïa querir le fils de Seleniſſe, ſon nom étoit Démadés. Après pluſieurs marques d'amitié; allez, dit-il, porter ce portrait de ma mere à Seleniſſe, qui lui reſſembleroit parfaitement, ſans le ſceptre & la couronne. Le portrait n'étoit pas grand, la perſonne qui y étoit repreſentée, paroiſſoit avoir pour les années aſſez de raport avec Seleniſſe : c'étoit une Reine avancée en âge, qui avoit quelques rides, mais la peinture en étoit délicate : il étoit renfermé dans une boëte de pierreries que Radirobane avoit autrefois acherée vingt talens, à laquelle étoit atachée une perle de prix.

Seleniſſe n'eut pas plûtôt ce portrait entre les mains, que frapée de l'éclat d'un ſi riche préſent, elle ne ſçavoit ſi elle devoit faire part de ſon bonheur à Argénis : elle craignoit que la Princeſſe n'entrât en quelque défiance, ou que voulant la preſſentir ſur ce qu'elle devoit faire, elle ne lui commandât de le renvoïer, comme un gage ſuſpect,

& qui ne devoit point être regardé comme une ſimple liberalité. Partagée entre ces idées, elle demanda à ſon fils s'il y avoit quelqu'un avec Radirobane, quand il lui avoit confié ce portrait. Non dit-il, il m'a pris en particulier, comme s'il eût craint d'avoir des témoins. Eh bien, mon fils, dit Seleniſſe, j'exige de vous le ſecret, il s'agit ici d'un miſtere qui ne doit point encore venir à votre connoiſſance. Ce n'eſt pas à moi, comme peut-être vous vous l'imaginez, & comme Radirobane a voulu vous le faire entendre, que ce préſent s'adreſſe. Je vous inſtruirai de tout, quand il en ſera tems : mais ſur tout ſouvenez vous de tenir la choſe ſecrete. Elle ſe rendit enſuite auprès d'Argenis à qui elle étoit encore fidéle, mais elle s'aperçût dans ce moment, qu'elle ceſſoit de haïr Radirobane. Elle ſe rapelloit les riſques où Argénis & elle ſe trouvoient ſans ceſſe expoſées par l'amour violent de Poliarque : combien de fois elle avoit empêché la Princeſſe de ſe donner la mort : n'y avoit-il pas même à craindre que malgré les conſeils qu'elle lui avoit donnés, elle ne ſe portât encore aux dernieres extrêmités ? Mais quoi, ſe diſoit-elle, faut-il repouſſer la fortune, quand

elle

elle vient ſe préſenter ? Par quel endroit Poliarque a-t-il merité les atentions que j'ai eûës pour lui juſqu'à préſent ? A peine Radirobane arrive en Sicile, qu'il me donne des preuves de ſa liberalité ; & Poliarque, par mes ſoins, a eu le plaiſir de voir & d'entretenir Argénis pendant une année entiere, ſans que j'aïe reçû de lui aucune marque de reconnoiſſance. Après tout cet étranger ſe donnoit peut-être pour ce qu'il n'étoit point, peut-être vouloit-il en impoſer à la Princeſſe ? Mais Radirobane prouve par ſes manieres genereuſes, & par le ſecours qu'il a donné à Meleandre le ſang dont il eſt ſorti. Si je puis déterminer Argénis à lui être favorable, que ne dois-je point eſperer de ſa reconnoiſſance, puiſqu'avant même que d'avoir rien fait pour lui, j'en reçois une récompenſe qui ne païeroit que trop les ſervices les plus eſſentiels ? Poliarque eſt abſent, on ne ſçait s'il vit, & quand il reviendroit en Sicile, Argénis n'eſt pas ſûre de l'obtenir pour époux. Peut-être méditeroit-elle une fuite ſecrete, la honte de cette action retomberoit ſur moi. Radirobane marque trop d'empreſſement pour la Princeſſe : n'y pas répondre c'eſt ſe faire un ennemi, il partira mécontent. Une

occaſion échapée eſt ſouvent perduë pour jamais.

Il arriva dans ces premiers jours ce que Cleobule avoit prévû, que les villes qui s'étoient revoltées, envoïerent au Roi leurs députés. Ils tenoient des rameaux couverts de laine; & avec cet air conſterné, qui convient à des ſuplians, ils demeuroient à l'entrée du palais, y gardant un ſilence profond, que de longs & confus gemiſſemens interrompoient par intervale. Prévenus ſur le crédit qu'Iburrane & Dunalbe avoient à la Cour, ils s'adreſſerent à eux pour parler en leur faveur. Meleandre, par conſideration pour ces deux favoris, écouta ſa clémence ordinaire, il pardonna à des ſujets humiliés, qui ne virent qu'en tremblant la majeſté qu'ils avoient offenſée (car le Roi, pour leur imprimer plus de crainte & de reſpect, avoit voulu paroître ſur ſon trône dans tout ſon éclat) Ils s'excuſerent ſur le malheur des tems, l'unique cauſe de ces funeſtes révolutions: mais le Roi, après une courte reprimande, les renvoïa à ſon conſeil, & ſe retira, leur laiſſant l'eſpérance d'un traitement plus doux que celui qu'ils avoient mérité. On ne leur impoſa en effet que des peines legeres, quelques ſommes d'argent pour

amande, & le baniſſement de ceux qui avoient parus les plus obſtinés. Ces députés ſe voïant traités avec plus de ménagement qu'ils n'avoient oſé l'eſperer, retournerent dans leurs villes, & s'y loüerent beaucoup de la clémence du Prince

Les Hiperephaniens s'étoient propoſés d'envoïer ſéparément leurs députés faire au Roi leurs complimens, & en même tems de nouvelles proteſtations de leur fidelité : mais quelques-uns d'entre eux prévoïant que cette démarche ne ſeroit point agréable à la Cour, les en détournerent. En effet le Roi aïant été informé de leur deſſein ; je voudrois bien ſçavoir, dit-il, ſi les Hiperephaniens ſe regardent ſur un autre pied que le reſte de mes ſujets. Pourquoi vouloir ainſi me rendre leurs devoirs ſéparément ? Pourquoi éviter de ſe joindre aux autres provinces de mon Roïaume ? Comptent-ils faire un corps ſéparé ? Ils devroient ſçavoir combien les Princes ont toûjours été opoſés à cette ſingularité affectée, ſur tout lors qu'on prétend par là s'atirer l'atention du public, en lui faiſant connoître la ſuperiorité de ſes forces. Dans le tems que les députés de differentes Provinces venoient ſalüer

le Roi, ceux de Siracuſe ſe rendirent à la Cour, ils furent conduits dans la chambre du Conſeil, où les yeux baiſſés, & par une contenance humiliée, ils témoignerent aſſez qu'ils n'oſoient prendre la liberté de parler, ſi on ne leur commandoit. Cleobule leur demanda ce qui les amenoit, ils préſenterent auſſi-tôt leur placet qui renfermoit l'aveu de leur faute & leurs vœux pour le Prince. Ils ajoûterent de vive voix qu'il arrive ſouvent que le peuple trop tourmenté, impute au Roi ce qui ne doit être atribué qu'à la malice de quelques particuliers, de même que ceux, qui agités par la violence d'une maladie, font reſſentir à leurs plus chers amis une partie de la fureur où les jete l'excès de leurs maux: qu'ils ne ſe propoſoient point d'excuſer la faute qu'ils avoient commiſe, qu'ils demandoient ſeulement qu'on voulût bien les delivrer de ce qui en étoit la ſource, ce qui ne ſerviroit qu'à les rendre plus ſages à l'avenir, & plus atachés à leur Prince.

Cleobule promit de préſenter au Roi leur placet, leur dit d'en atendre la réponſe, & vint retrouver Meleandre. Ce Prince qui voïoit arriver une partie de ce que ce ſujet experimenté avoit prévû, commençoit à ſe rendre à une prudence

si consommée, & se rapellant que l'arrivée de Radirobane avoit interrompu leur dernier entretien, il le remit sur la même matiere, differant à répondre aux députés de Siracuse dont l'affaire demandoit plus de loisir. Vous aviez avancé, si je ne me trompe, dit le Roi, qu'il y avoit deux choses essentielles, qui, bien ou mal menagées, peuvent occasionner de nouveaux troubles, ou maintenir la tranquillité dans un Roïaume : mais le Roi de Sardaigne, par son arrivée, interrompit un détail, que vous me ferez plaisir de reprendre. Quels sont donc ces deux liens, ou plûtôt ces fatales destinées qui rendent la Sicile assujetie, pour ainsi dire, au caprice des Grands? Ce sont, répondit Cleobule, ces mêmes causes dont vous avez senti vous même plusieurs fois les innonveniens. Ce sont ces forteresses & ces châteaux aujourd'hui si fort multipliez, où vous établissez des gouverneurs qui ne quitent ce poste qu'avec leur vie.

Je voudrois qu'on démolît tant de forteresses, qui, si elles ne nuisent pas, sont au moins très inutiles. Dans quelles dépenses ne jete pas leur entretien ? Quel risque même n'y a-t-il pas à les conserver? Pourquoi, toûjours obstinés dans

nos malheurs, ne pas chercher à en détruire la source ? De quelle utilité sont ces places ? Contre qui prétendons-nous en faire usage ? Contre les ennemis du déhors, ou contre des sujets rebelles ? Qu'avons-nous à craindre du côté des étrangers ? Les fortereſſes qui sont sur les frontieres & sur les ports de mer ne suffiſent-elles pas ? Qu'on les conſerve, elles sont neceſſaires & servent de barrieres à l'ennemi, mais s'il venoit à les franchir, croïez-vous qu'il fallût beaucoup compter sur ces châteaux & sur ces places qu'on peut prendre du premier aſſaut ; notre sûreté dépend plûtôt des armées que l'ennemi rencontrera sur son paſſage. A l'égard des ennemis du dedans du Roïaume, c'eſt ou le Peuple, ou les Grands que l'ambition & un eſprit de revolte portent à s'expoſer à tous les riſques d'une nouvelle entrepriſe. Pour le peuple, rarement ſonge-t-il à ſe ſoulever. La fureur dont il vient d'être agité, eſt preſque ſans exemple. Ces fortereſſes ont elles été capables d'en arrêter le cours ? Ont-elles contenu dans le devoir les villes ſur leſquelles elles commandent ? Elles ſervent au contraire à rendre plus ſuſpect le ſervice de ceux qui en ſont les Gouverneurs, puiſqu'a-

buſant ſouvent de leur autorité, ils ſongent plûtôt à ſoulever les ſujets, qu'à les maintenir dans l'obéiſſance, de maniere que quand ils ſolicitent ces poſtes, ils ſemblent dire ſecretement, donnez-moi, Sire, des chaînes que je puiſſe faire porter à une ville qui dépendra du titre dont vous voudrez bien m'honorer. Que j'aïe dans vos ſujets des eſclaves qui n'obéiſſent qu'à mes ordres, quelque contraires qu'ils ſoient aux vôtres. Qu'une Province entiere reconnoiſſe en moi un Souverain, qui ait le droit de lever & d'entretenir des troupes. Enfin menagez-moi dans vos Etats une eſpece de Roïaume où tout me ſoit ſoûmis.

Vous me direz peut-être qu'en choiſiſſant des ſujets fidéles, c'eſt prévenir ces inconveniens; je l'avouë, mais pourquoi ſe flater d'un avantage que n'ont jamais eu vos Prédeceſſeurs? Y a-t-il une guerre étrangere ou inteſtine, où ces Gouverneurs ne ſe ſoient declarés contre le Prince? Y a-t-il un chef de revolte qui ne ſoit ſorti de ces citadelles, ou qui ne s'y ſoit retiré? Ceux mêmes qui après avoir porté les armes contre vous, cherchent à faire leur paix, ne peuvent cacher leur dangereuſe politique, ils demandent des places par les articles

de leurs traités, & toûjours dans l'indépendance malgré vous, il reprennent les armes à la premiere occasion. Quel caprice ! des rebelles, même en supliant, ne s'en raportent point au serment du Prince, il leur faut des sûretés, ils exigent pour caution des armes, des places, des soldats, & dans leur repentir qui n'est presque jamais sincere, ils veulent avoir le privilege d'être crûs sur leur simple parole. Détruire ces forteresses, c'est retrancher toute occasion à ces méfiances odieuses, c'est anéantir cette domination qu'ils avoient usurpée sur les villes, & qui sembloit les autoriser dans leurs injustices. Que leur pouvoir n'ait d'étenduë que ce que vous voudrez leur en accorder.

Mais une pareille conduite, direz-vous, est entierement oposée à celle de mes prédecesseurs : Pourquoi démolir ce qu'ils ont fait construire ? Metons, Sire, de la difference entre leur regne & le vôtre : si les circonstances sont changées, n'avons-nous pas la liberté de nous éloigner de ce qu'ils ont pratiqué ? Il y auroit, je l'avoüe, de la temerité & de l'orgüeil à condamner, ou à mepriser tout ce qu'ils ont fait : mais n'est-ce pas une complaisance hors de

saiſon, & un reſpect trop outré, que de déferer en tout à leurs idées & à leur conduite? S'ils avoient leurs raiſons pour bâtir ces citadelles, dont le nombre eſt aujourd'hui une charge pour l'Etat ; la même prudence ne doit-elle pas par un effet contraire, vous engager à les détruire ? La Sicile autrefois n'apartenoit point à un ſeul Prince ; chaque province avoit ſon Souverain, qui ne relevoit du Roi que par un tribut fort modique. Qu'y avoit-il d'étrange dans ce nombre de fortereſſes, chacun cherchoit à ſe maintenir dans ſes états, & à ſe ménager un rampart contre les entrepriſes de ſes voiſins. Mais les Dieux ont réuni ſous un ſeul Souverain ces provinces differentes, & ſoit par les guerres, par droit de ſucceſſion, ou par les aliances, ils vous en ont rendu le maître abſolu ; vous les gouvernez ſeul aujourdh'ui avec tant de ſageſſe, qu'il n'y a perſonne dans ce Roïaume, qui ne doive plûtôt ſe faire honneur du nom commun de Sicilien, que de celui de la province particuliere où il a pris naiſſance. Pourquoi donc conſerver ce qui ne peut plus paſſer que pour des moïens de troubles & de diviſions ? Que l'ancienneté de ces fortereſſes, que la reputation où elles ont été, n'empêche

point leur deſtruction. Sapez-en les fon
demens, vous abatrez l'eſprit d'orgüei
& d'ambition, dont pluſieurs ſujets ne
ſont que trop ſuſceptibles. Conſervez
en ſeulement quelques-unes & les plu
neceſſaires; ſur tout laiſſez-en une à Si
racuſe : il faut un frein à l'inſolence du
peuple. Ces places quoique réduites à un
petit nombre, ſuffiront pour la ſûreté de
l'Etat, ſi vous avez l'atention de n'en
pas confier les gouvernemens à des per-
ſonnes trop puiſſantes. Choiſiſſez pour
ces poſtes ceux qui, vous étant ſincere-
ment atachés, ſe trouvent reduits dans
un état à eſperer tout de vous, ſans pou-
voir en rien exiger. C'eſt à ces Rois, dont
la domination eſt en quelque façon étran-
gere, & par conſequent odieuſe, à con-
ſerver des forteresſes, qui puiſſent
quand ils ſont éloignés, maintenir dans
le devoir des ſujets remuans & inquiets,
& qui par reflexion ſur l'indépendance
où vivoient ceux qui les ont précedé
rougiſſent de ſe voir aſſujetis à une domi-
nation nouvelle, & d'être forcés, non
ſeulement à obeïr à un Prince abſent
mais encore à ſubir le joug inſuportable
de ceux qui leur ſont envoïés de ſa part.
Les Siciliens n'ont rien de commun avec
ces peuples. Ils ont une même origine

& soûmis aux mêmes loix, ils participent à une même gloire, sous un Prince qu'ils ont toûjours reconnu; quoique la trop grande facilité de vos ancêtres eût divisé ce Roïaume, en atribuant à chaque Province des gouvernemens perpetuels.

La seconde chose que je regarde comme absolument contraire au bonheur, & à la tranquillité de l'Etat, & qui en effet porte souvent les premiers du Roïaume à se soulever, c'est cet usage dangereux de laisser les Provinces si long tems assujeties à une même autorité. Leur donnez-vous un gouverneur, elles respectent d'abord votre choix dans sa personne, se faisant ensuite une habitude de suivre en tout ses ordres, elles ont bien-tôt pour lui cette soumission entiere qui n'est dûë qu'au Prince. Un gouverneur de son côté plus atentif à ses interêts qu'à son devoir, cherche à se faire des creatures parmi vos sujets, il donne des récompenses à ceux qui lui sont atachés, & punît comme de plein droit ceux qui lui resistent. La noblesse sur tout se laisse aisément gagner par les déhors prévenans, & par les espérances dont un homme adroit sçait la flater. Elle lui est entierement devoüée, & au

préjudice même de ce qu'elle vous doit
elle lui donne dans toutes les occasion
des preuves d'une fidélité inviolable. I
faut metre des bornes à un pouvoir
étendu, & qui ne s'éteint que par la mor
de ceux qui en ſont revêtus. Que ce
graces ne ſoient que pour un tems
vous empêcherez les partis de ſe forti
fier, & vos ſujets ne ſe livreront pas
volontiers à des perſonnes qui n'auron
ſur eux qu'une autorité paſſagere. Il y
déja long tems, reprit le Roi, que j'ai fai
des réflexions ſur ce que vous me pro
poſez. Comment dédommager ceux à qui
pour récompenſe, je devrois accorde
ces mêmes poſtes dont vous voulez qu
je les dépoüille. Que diront tant de bra
ves Officiers qui m'ont ſi bien ſervi
Que penſeront ceux à qui j'ai obligation
de la derniere victoire ? Je priverois
donc maintenant des ſujets fidéles de ce
mêmes graces, que j'accordois aupara
vant avec tant de facilité à des perſon
nes preſque inconnuës, & dont je n'a
vois pas encore éprouvé le zele & l'ata
chement. Le moïen eſt ſûr & facile, re
prit Cleobule ; il eſt vrai qu'il ſeroit dan
gereux d'introduire à préſent cette nou
veauté, ceux qui y ſont intereſſés ne
pourroient s'y ſoumetre ; qu'ils joüiſſen

tranquillement d'un honneur où vous
s avez élevez : mais un gouverneur
e place eſt-il mort? Que celui, à qui
ous confierez le poſte vacant, n'en joüiſ-
: que durant l'eſpace de trois années.
'enez la main à l'execution de ce projet;
eux, à qui vous accorderez cette grace,
e ſe flateront plus mal à propos, que
'eſt plûtôt dans le nom que dans l'au-
orité, qu'il eſt arrivé du changement.
a Sicile n'aura rien à redouter d'un ti-
re de ſi peu de durée, & l'ambition fera
oûjours rechercher avec empreſſement
es honneurs, quoique bornés pour le
ems. Par ce moïen vous trouverez auſſi
lus de graces à partager, y aïant plus
ouvent des poſtes vacans, dont vous
ourrez gratifier les uns & les autres, ſe-
on les circonſtances differentes, & le
nérite des perſonnes.

En ſuivant ces maximes, vous retran-
herez les occaſions ſi frequentes de ré-
olte. Quelles obligations ne vous au-
ont pas les premiers Seigneurs de votre
our ! exemts pour lors de crainte &
'inquiétudes, ils ſe verront à l'abri de
a vengeance que pourroit exercer ſur
eux un Roi ſevere, ou peu fidéle à ſa
parole. Le torrent impetueux de la jeune
nobleſſe du Roïaume, capable de tout

renverſer, s'il n'eſt arrêté, ne cauſera plus de ravages. Ces jeunes Seigneurs prendront d'autres reſolutions, où le courage n'aura pas moins de part, mais qui ſeront plus legitimes. Jetés les yeux ſur cette nation qui eſt au delà de la mer, & qui s'eſt ſi ſouvent declarée contre la Sicile ; elle ſe prévaloit du nombre de ſes fortereſſes, pluſieurs Seigneurs y étoient devenus ſi puiſſans par leurs brigues, & par les partis conſiderables qu'ils s'y étoient menagés, qu'ils faiſoient trembler les Rois mêmes. De quels troubles ce Roïaume ne fut-il pas agité ! la Sicile en vit-elle jamais de ſemblables ? Les Rois étoient détrônés, les grands pourſuivis & chaſſés ; ce tems malheureux de révolutions a duré juſqu'à ce qu'enfin toutes les fortereſſes, une ſeule exceptée, fuſſent entierement raſées. Ce fut par cette ſage conduite que les Rois ſçûrent réduire tant de Seigneurs qui ſembloient le diſputer avec eux. Les uns périrent dans ces guerres inteſtines, les autres dans les priſons, d'autres enfin furent immolés par la main des bourreaux, à la tranquilité publique. Faſſent les Dieux que le ſang le plus pur de ce Roïaume ſoit aujourd'hui plus cher aux deſtins, que vous

conderez, ſi vous vous armez d'une rme réſolution. Vous détruirez inſenblement la funeſte coutume, qui commençoit à s'introduire, de porter les armes contre ſon Prince. Un pouvoir legitime dont les effets tomberont également ſur tous vos ſujets, deviendra moins à charge : mais ſi une fois vous laiſſez impunie la révolte de quelques particuliers, craignez qu'on n'abuſe de votre clémence, & qu'on n'ait que du mépris pour une vertu exercée par neceſſité. Il faut vous reſoudre ou à renfermer tous vos ſujets ſous une même loi, ou à voir votre Roïaume expoſé à des troubles preſque continuels.

Prenez dès-à-preſent de juſtes meſures ; emploïez, pour prévenir le mal, les remedes dont vous vous ſerviriez pour le guérir, s'il s'étoit déclaré. Ne croïez pas, Sire, que ceux mêmes qui vous paroiſſent le plus atachés, prennent ſur eux, dans l'occaſion d'un ſoulevement, de vous parler avec la même liberté que je fais. Peut-être euſſé-je été moi-même plus reſervé, ſans l'incertitude de l'avenir. Ignorant contre qui j'avois à me déclarer, je l'ai fait ſans ménagement. J'oſe avancer que de tous ceux qui compoſent votre conſeil,

il n'y en aura peut-être pas un, assez généreux pour sacrifier ses interêts à la tranquillité & au repos publics. Vous les verrez pour la plus-part, quand il s'agira de prononcer contre des rebelles, chercher des détours, & ne prendre que des resolutions lâches, dans l'aprehension d'offenser des chefs de parti. Ils craindront qu'en vous donnant des conseils trop rigoureux, ils ne deviennent eux-mêmes les victimes de leur severité, s'il arrive (ce qui n'est que trop ordinaire) que ceux qu'ils auront condamnés, viennent à rentrer en grace. C'est cette crainte interessée qui ôte à plusieurs de ceux qui ont l'honneur de vous approcher, la liberté de dire hautement ce qu'ils pensent. Ils vous sont fidéles, mais leur fidélité n'a lieu, que lorsqu'ils prévoïent qu'ils ne courent aucun risque, & je ne sçai si j'eusse eû assez de fermeté, pour vous donner ces preuves de la mienne, si j'avois eû à parler devant plusieurs personnes de votre conseil; peut-être même qu'adressant la parole à vous seul je ne me serois point tant avancé, si je n'avois été persuadé qu'entre les vertus qui conviennent à un Roi, & que vous possedez éminemment, vous avez toûjours regardé le secret comme une des plus essentielles. Tan-

Tandis que Meleandre en particulier avec Cleobule s'instruisoit des plus sages maximes, Radirobane n'étoit occupé que des moïens de réussir dans son projet, & déja devenu plus familier avec Seleniſſe, par le présent que Démadés lui avoit remis de sa part, il cherchoit à se procurer un entretien avec elle. Le hasard sembla lui en présenter dès le jour même une occasion favorable. Il avoit envoïé sçavoir s'il pouvoit saluër la Princesse; elle étoit descenduë dans les jardins avec quelques-unes de ses Dames: mais Seleniſſe, que quelques affaires avoient retenuë dans l'apartement, avoit trop d'empressement de remercier Radirobane. Elle répondit à celui qui étoit venu de sa part, que la Princesse étoit visible, qu'elle se promenoit dans les jardins du palais, & que si le Roi vouloit se donner la peine de venir, elle remonteroit pour le recevoir; & par une double ruse, elle envoïa sur le champ une des Dames en qui elle avoit le plus de confiance, avertir Argénis que Radirobane étoit prêt à se rendre auprès d'elle, & que si elle vouloit éviter de lui parler, elle passât promtement, des alées du jardin, dans le bois qui les terminoit. Radirobane parut peu de tems

après, Seleniſſe vint au-devant de lui, & fit d'abord, les excuſes de la Princeſſe, qu'elle feignoit devoir revenir dans l'inſtant. Ceux qui avoient accompagné le Roi, s'étant retirés par reſpect, elle profita de ce moment pour l'entretenir. Grand Prince, dit-elle, je ſuis ravie que le haſard me procure une occaſion de vous faire des réproches ſur une liberalité que je ſçai n'avoir pas meritée. Mon bonheur a voulu qu'il y eût quelque raport entre une mere qui vous étoit chere, & une perſonne qui vous eſt entierement dévoüée. Vous avez voulu me prouver cette reſſemblance par des traits beaucoup plus riches & plus précieux que ceux mêmes de la nature. C'eſt peu de choſe, reprit Radirobane, ne regardés ce foible commencement que comme le gage d'une fortune plus conſiderable, & par conſequent plus digne de vous. Pour ne vous rien diſſimuler ſur mon ſort & ſur le vôtre, je puis recevoir de vous plus que je ne puis vous donner. Toutes mes eſperances ſont fondées ſur vous ſeule, vous devez me tenir lieu d'une ſeconde mere, & ce que vous pouvez m'accorder me ſera toûjours plus cher que la vie. Au reſte je n'ai en vuë que vos interêts, & l'avantage d'une per-

onne, à qui je vous sçai sincerement atachée. Car enfin pourquoi la Princesse se ixe-t-elle à l'amitié d'Arcombrote ? N'est-ce pas une honte pour la Sicile de souffrir qu'un particulier, qu'un homme inconnu, ose avoir de telles prétentions ? Ce ne peut-être que l'effet de quelque charme, & si j'étois le frere ou le pere de la Princesse, je voudrois découvrir ce mistere par la violence des suplices. La mort ou le baniſſement de ce temeraire la delivreroit des inquiétudes où je la vois plongée depuis long-tems. Souffrés désormais que je vous apelle ma mere, aimez-moi comme votre fils, faites en même tems le bonheur de Radirobane & celui d'Argénis. Determinez-la, s'il se peut, à avoir pour moi quelque retour, mon rang, les Etats que je possede parlent en ma faveur, elle sçait ce que peuvent les forces de Sardaigne & de Corse jointes ensemble. Trouve-t-elle dans ma personne quelque chose au-dessous de la couronne que je porte ? Ou reconnoît-elle dans Arcombrote un mérite & des tîtres qui lui fassent dédaigner le sang des Rois ? Au reste ne croïez pas que ces soins que j'atends de vous & pour elle & pour moi, demeurent sans récompense. Je m'engage, si je puis

reüſſir dans un deſſein ſi legitime, de pourvoir votre fils de la Surintendance des deux mers de Sardaigne & de Sicile, c'eſt une des premieres charges de la Couronne. Exigez-même quelque choſe de plus, vous reconnoîtrez aiſément que je vous regarde comme une mere, pour qui j'aurai toûjours tous les égards que je dois.

Des promeſſes ſi avantageuſes acheverent de gagner Seleniſſe, que le préſent qu'elle avoit reçû, avoit déja fort ébranlée. Aveuglée qu'elle étoit, & ne s'intereſſant plus que pour Radirobane, je voudrois, lui dit-elle, que vous vous fuſſiez moins expliqué. Je prévois que je n'aurai plus cette même ardeur que j'emploïois pour vous auprès de la Princeſſe. Vous atribueriez peut-être à l'interêt ce que je ne faiſois que par inclination. Je dois ſeulement vous prévenir que la bleſſure d'Argénis eſt plus profonde que vous ne penſez. Vous étes dans l'erreur au ſujet d'Arcombrote, elle baiſſa la tête en diſant ces dernieres paroles, levant enſuite un peu les yeux, elle ſourit. Radirobane impatient, qui ſe flatoit déja d'avoir gagné cette confidente, la preſſa de s'expliquer. Seleniſſe s'en défendit & rejeta ce refus ſur le peu de

tems qu'il lui reſtoit à l'entretenir. Dail-
leurs ce que j'aurois à vous dire, ajoûta-
t-elle, feroit trop d'impreſſion ſur vous,
es Seigneurs de votre ſuite s'en aper-
ceveroient; deſcendons dans le jardin,
comme ſi notre deſſein étoit d'y joindre
Argénis. Je vous conduirai par des dé-
tours & dans des endroits, où je ne
crois pas que nous puiſſions la rencon-
trer. Radirobane plus curieux encore,
préſenta la main à Seleniſſe, ils ſe rendi-
rent dans les jardins. Etant arrivés dans
un endroit écarté & peu frequenté d'Ar-
génis : je me trompe, dit Seleniſſe aſſez
haut pour être entenduë des perſonnes
qui accompagnoient le Roi, ou la Prin-
ceſſe ſe rendra bien-tôt ici, elle s'y ar-
rête ordinairement au retour de la pro-
menade. Radirobane donna ordre qu'on
s'y atendît, & détourna avec Seleniſſe
dans une allée couverte.

Seleniſſe étoit interdite, elle avoit de
la peine à s'énoncer, ſon cœur ſembloit
ſe refuſer à ce que ſa bouche vouloit di-
re, les paroles lui manquoient; elle he-
ſitoit : ſoit qu'en effet elle fût retenuë par
les remords qui l'agitoient, ſur le point
de commetre une pareille perfidie, ou
qu'elle crût faire mieux ſentir à Radiro-
bane, par ce trouble aparent, l'importan-

ce du ſervice qu'elle alloit lui rendre
S'étant même aperçûë qu'il en avoit été
ſurpris ; puis-je, dit elle, ne pas trem-
bler dans une occaſion où je vais pour la
premiere fois parler contre la volonté
d'Argénis : mais je l'aime, vous étes ſeu
capable de la guérir, il faut vous décou
vrir ſon mal. Menagez-moi cependant,
& qu'un ſecret, que je ne vous revele
que pour ſon bien & pour le vôtre, ne
tourne point un jour à mon deſavantage
& à ma honte. Puis aïant été quelque
tems ſans parler, elle reprit ainſi la pa-
role. Que les Dieux, grand Roi, vous
ſoient plus favorables qu'ils ne l'ont été
à Meleandre ! Qu'ils vous accordent un
Prince qui puiſſe, en naiſſant, metre la
Sardaigne à l'abri des maux auſquels la
Sicile s'eſt trouvée expoſée ! Licogene
n'a eû la hardieſſe d'exciter cette cruelle
tempête que vous avez ſi heureuſemen
apaiſée, que parce que Meleandre n'a
voit qu'une fille. Ne ſoïez point étonn
ſi je reprends la choſe de ſi loin. Il faut
pour vous inſtruire à fond, remonter
ces premieres circonſtances. Vous ſçau
rez que Licogene entêté de ſa naiſſance
devenu fier & inſolent par la haute fa
veur où il ſe voïoit auprès du Roi, s'é
toit propoſé le mariage d'Argénis. Me

leandre qui regardoit au-deſſous de lui l'aliance d'un ſujet, ne voulut point écouter une propoſition où il trouvoit tant d'inégalité. Licogene piqué de ce refus, apuïé d'ailleurs du credit de ſa maiſon & de ſes amis, reſolut d'enlever la Princeſſe. Meleandre en fut informé, mais le malheureux état où ſe trouvoit alors la Sicile, ou plûtôt le peu de réſolution du Roi, qu'un âge avancé rendoit plus timide, lui fit prendre le parti de metre ſa fille en ſûreté, ſans ſonger à faire périr le raviſſeur. Il y a à vingt milles de Siracuſe une fortereſſe, bâtie ſur une montagne (c'étoit où reſidoient anciennement les Rois de Sicile) d'un côté elle eſt défenduë par le fleuve Alabe, dont le cours eſt fort rapide, de l'autre par un roc eſcarpé inceſſamment batu des flots de la mer. La hauteur de ſes murs & de ſes tours ſembloit la rendre inacceſſible. Le Roi y fit conduire Argénis, lui donnant environ vingt Dames pour compagnie. Il ſe ſervit pour cela du pretexte de la religion, diſant que les Dieux l'avoient ſouvent menacé en ſonge d'un grand malheur, s'il ne prenoit la précaution d'éloigner Argénis de la Cour: que les aſtres & les oracles lui prédiſoient la même choſe; mais ce

prétexte étoit mal ſoutenu, on voïoit aiſément d'où provenoit cette ſuperſtition affectée.

J'avois élevé la Princeſſe, le Roi me confia ce précieux dépôt. Il fit publier que celui qui auroit la hardieſſe de mettre le pied dans le château, ſeroit ſur le champ puni comme ſacrilege, & que ſi quelqu'une de celles qui y étoient renfermée avec la Princeſſe, en ſortoit ſans mon ordre, elle ſeroit expoſée à la merci des flots dans un eſquif, ſans vivres & ſans gouvernail. J'eus ſeule la liberté, comme aïant la confiance du Roi, de ſortir aux Ides de chaque mois, pour ordonner des ſacrifices que j'avois coutume d'offrir dans le temple. Il y avoit autour du chateau environ trois mille ſoldats, qui ſe relevoient pour la garde.

Que cette ſolitude dans les commancemens avoit de charmes ! Fatiguées du tumulte des villes, nous joüiſſions de mille plaiſirs tranquilles & innocens. Argénis étoit jeune, la ſimplicité de ſon âge lui faiſoit trouver des agrémens toûjours nouveaux dans les jeux qu'inventoient à l'envi ſes jeunes compagnes, [ce qui m'engageoit ſouvent à faire reflexion ſur le bonheur d'un eſprit libre] quelquefois auſſi je ne pouvois retenir

mes

plaintes contre la rigueur du deſtin, qui renfermoit l'heritiere de Sicile dans un ſi petit eſpace. J'éviterai, de crainte de vous ennuïer, le détail de bien des choſes inutiles. Non, non, reprit le Roi, continuez, je vous prie, ce recit, je ſerai ravi d'aprendre les deſſeins de Meleandre & toutes les circonſtances de la vie d'Argénis. Seleniſſe reprit ainſi le diſcours. Nos heures étoient marquées par des occupations differentes, nous cherchions à diſſiper l'ennui de la Princeſſe, qui ſe fût peut-être aperçûë de ſa captivité. Elle ne paſſoit point le tems à s'ajuſter. Un de ſes premiers plaiſirs étoit celui de la promenade, elle alloit ſouvent dans un bois qui étoit dans l'enceinte du château : elle s'y exerçoit à tirer un arc leger, & excitoit par ſon exemple, les jeunes Dames, ou à lancer une fléche plus loin, ou à toucher un but propoſé. Cette petite victoire étoit auſſi-tôt ſuivie d'un aplaudiſſement general ; il y avoit un prix pour celle qui arriveroit la premiere à un terme marqué. Quelquefois reünies toutes enſemble, elles prenoient le plaiſir de la converſation J'étois charméede voir la Princeſſe ſe livrer à des amuſemens, qui la garantiſſoient de toute inquiétude. Tantôt elle liſoit

l'hiſtoire de ſa maiſon, & je remarquois qu'elle y prenoit plaiſir; tantôt elle ſe délaſſoit à lire toute ſorte de fables. Le reſte du jour ſe paſſoit à faire differens ouvrages. C'eſt ainſi qu'Argénis paſſa ſes premieres années au ſortir de l'enfance, & nul chagrin n'avoit encore troublé la tranquillité de ſon ame.

HISTOIRE DE THEOCRINE.

Il arriva qu'un jour je ſortis du château, pour me rendre à Siracuſe dans le temple de Junon [ce jour me ſera toûjours préſent, il me ſemble même que je ſuis encore à l'autel, & que j'y préſente l'encens] j'étois atentive aux ceremonies du ſacrifice ; & touchée des malheurs qui ſembloient menacer la Princeſſe, je priois les Dieux de les écarter d'une tête qui m'étoit ſi chere, quand je vis entrer dans le temple une jeune perſonne parfaitement belle, dont le port & la démarche marquoient une naiſſance au-deſſus du commun : ſa triſteſſe profonde témoignoit quelque diſgrace. Ce qui me ſurprit davantage, fut de ne la voir accompagnée que d'un homme qui la ſuivoit la tête couverte, à peine pouvoit-on le voir. J'entendis autour de moi un

ruit confus de perſonnes qui s'infor-
noient qui étoit cette jeune étrangere,
& d'où elle venoit, car on ne la con-
noiſſoit pas, & ſes habits n'avoient au-
un raport avec les nôtres. Elle s'avan-
a avec tant de grace & de majeſté; &
n même tems avec un air ſi abatu, que
interrompis mes prieres, pour la conſi-
erer. Je remarquai qu'elle ne prit point
e ſaint miroir, & qu'elle ne fit aucune
ffrande à la Déeſſe. S'étant placée au-
rès de moi, elle voulut ſe proſterner à
es genoux, malgré les efforts que je
s pour l'en empêcher. Ah! Madame,
e dit-elle, que ce jour vous préſente
ne occaſion favorable d'exercer votre
enerosité; ſi vous avez quelques ſen-
mens de compaſſion, ſi vous voulez
niter les Dieux que vous invoquez
vec tant de pieté, ſouffrez que je vous
écouvre en ſecret la cauſe d'un cha-
rin dont vous vous étes peut-être déja
perçûë. Je cherchai d'abord à conſoler
ette aimable affligée, & voïant que le
and nombre de perſonnes qui s'é-
ient aprochées, ne faiſoit qu'augmen-
r ſon embarras, je ſortis du Temple
lûtôt qu'à mon ordinaire, & la con-
iſis dans la maiſon de ma ſœur, où
avois coutume de me rendre. Etant en

liberté, je lui demandai quel étoit son païs, & ce qui l'amenoit en Sicile ? Car elle parloit Grec, de maniere cependant qu'on jugeoit qu'elle étoit étrangere, & j'aurois cru qu'elle eût été originaire de Campanie, & qu'elle n'avoit connoissance de notre langue qu'à cause du voisinage ; mais sa beauté me faisoit connoître qu'il falloit qu'elle fût d'un autre païs. Enfin, continua-t'elle, pour vous donner des preuves certaines de ce que j'ai à vous dire sur ma naissance, & que le secours que je demande ne doit point être à charge à la personne qui voudra bien me l'accorder, voici les débris de ma fortune, ce qui seul suffiroit contre tous mes besoins dans quelque païs que j'allasse, si les Dieux irrités continuoient d'accabler ma patrie des mêmes malheurs qui m'obligent d'en sortir. En disant ces paroles, elle tira une boëte remplie de pierreries, & comme elle levoit sa robe, j'aperçus un habit tissu de ce qu'il y a de plus précieux. Ces richesses ne pouvoient convenir à une personne ordinaire, je la regardai plusieurs fois, & distinguai dans sa personne tant de marques d'une naissance illustre, que je demeurai interdite. Je la priai avec instance de me dire

qui elle étoit. Je ſuis dit-elle, une perſonne malheureuſe, dont toute la conſolation doit être de vivre inconnuë : & afin que la démarche que j'oſe faire auprès de vous, ne vous ſoit point ſuſpecte, permetez que je vous préſente les lettres d'une Dame, qui quoique d'un rang diſtingué, ne vous ſera peut-être point connuë, mais qui par la juſtice qu'elle rend à vos vertus, & par la confiance qu'elle a en vos bontés, mérite quelques égards. C'eſt ma mere. Auſſitôt elle me préſenta ces lettres que voici. Hier je les tirai d'une caſſette où je renferme ce que j'ai de plus ſecret, à deſſein de vous en faire part. Ecoutez ce qu'elles contiennent.

ALCE'E A SELENISSE : SALUT.

» Peut-être ſerez-vous étonnée
» que n'aïant pas le bonheur d'être con-
» nuë de vous, j'aïe celui de vous con-
» noître ; mais c'eſt un des privileges de
» la vertu de rendre illuſtres les per-
» ſonnes en qui elle ſe trouve. Le Roi
» de Sicile n'eût pas jeté les yeux ſur
» vous, pour élever ſa fille, s'il en eût
» trouvé une plus digne de cet emploi.
» Le bruit de votre réputation s'eſt re-

» pandu juſques parmi les nations qu
» vous apellez barbares. A mon égard
» le défaut du païs, peut-être mêm
» ceux de la perſonne ont empêché qu
» vous n'aïez entendu parler de mo
» Aïez pourtant compaſſion du triſt
» état, où mes malheurs m'ont réduite
» Je ſuis étrangere, mais je ſuis malheu
» reuſe; je ſuis du même ſexe que vous
» & ſi cette derniere raiſon peut quel
» que choſe, je ſuis Grecque d'origine
» Recevez ce gage le plus cher que j
» puiſſe vous donner d'une confianc
» entiere, recevez ma fille unique qu
» eſt, j'oſe le dire, d'une illuſtre &
» ancienne maiſon, elle pourra vous inſ
» truire de vive voix beaucoup mieux
» que je ne ferois par écrit, des mal
» heurs qui nous accablent, & de la
» neceſſité qui m'a engagée à prendre le
» parti de vous l'adreſſer. Je me trou-
» verai trop heureuſe au milieu de mon
» infortune, ſi après lui avoir fait l'hon-
» neur de la recevoir, vous voulez bien
» encore ſoûtenir un âge ſi tendre, de
» vos conſeils.

Après la lecture de cette lettre, je demandai à l'étrangere ce que ſa mere l'avoit chargée de me dire? Je ſuis dit-elle, de la partie des Gaules où le Rhô-

ne commence à ſe ſéparer d'un grand lac. Mon nom eſt Theocrine, mon pere a toûjours été conſideré dans ſon païs, & y paſſoit pour un Seigneur des plus puiſſans. Il s'apelloit Treutacommilcondore. J'étois déja grande, quand il mourut, & mon frere n'étoit qu'au berceau. Mon pere, ſur le point de rendre les derniers ſoupirs, s'adreſſa à un frere qu'il avoit, nommé Icciobate, & le conjura par les Dieux ſuperieurs, qu'il alloit quiter, par les Dieux manes qu'il alloit bien-tôt joindre, par les liens de la nature, & par la memoire d'un pere commun, de prendre ſoin de nous; de ne point abandonner l'enfance de mon frere; de me ſoutenir dans un âge encore tendre, & de donner à ma mere cette derniere conſolation dans le triſte état où il la laiſſoit. Icciobate s'y engagea, non ſans verſer beaucoup de larmes, où la feinte avoit plus de part qu'une veritable douleur. Mon pere mourut peu de tems après. Il ſembloit que nous fuſſions encore trop heureux, après la perte que nous venions de faire, de retrouver dans un oncle un ſecond pere, qui, en aparence, veilloit avec atention ſur nos interêts, & affectoit par toute ſorte de moïens de nous conſoler

dans notre malheur commun : mais le veritable motif des peines qu'il ſe donnoit n'étoit que pour un bien que ma mort & celle de mon frere pouvoient lui aſſûrer. Il ſe propoſa (crime juſqu'alors inconnu dans la Gaule) de nous faire périr l'un & l'autre par le poiſon. Je ſçus m'en garantir, lorſqu'il eût mieux valu que tout l'effet en fût retombé ſur moi. Je devois, mon cher frere, en être ſeule la victime. Que les Dieux ne vous ont-ils conſervé, pour pouvoir un jour punir l'auteur d'une ſi noire entrepriſe, & faire revivre le nom de notre pere par une heureuſe poſterité! Ce fut ſur la fin d'un repas que s'executa cet horrible projet, le dernier ſervice aïant été empoiſonné. Mon oncle preſſa mon frere d'en manger, mon frere jeune enfant ne put ſe retenir. Pour moi je me ſentis ſaiſie d'une ſecrete horreur, ſoit qu'un genie favorable voulût me préſerver du danger, ou que je crus devoir me défier des ſoins trop empreſſés de mon oncle, qui excitoit mon frere à manger des mêmes choſes dont on a coutume de détourner les enfans. Sur le ſoir mon frere ſe trouvant très mal, je dis à ma mere, mais avec timidité, ce que je penſois d'une indiſpoſition ſi ſubite ; elle avoit

eû les mêmes ſoupçons, & les violentes convulſions, dont mon frere fut tourmenté dans ce moment, acheverent de l'y confirmer. Elle ne douta plus de ſon malheur, elle aroſa de ſes larmes le corps de cette malheureuſe victime, qui ne pouvoit plus reſiſter aux douleurs trop aiguës du poiſon, juſqu'à ce qu'enfin il mourut entre les bras des medecins. Icciobate eut la cruelle conſtance d'en être le témoin, il le vit mourir, affecta même un air de triſteſſe. Craignant cependant que les marques du poiſon ne paruſſent ſur ſon corps, il vouloit qu'on l'enlevât promtement, de crainte, diſoit-il, qu'un ſi triſte ſpectacle n'aigrît encore la douleur de ma mere. Elle ne s'y opoſa point, quoi qu'elle ne pénetrât que trop les motifs du perfide: mais elle vouloit lui laiſſer croire qu'elle ne pouvoit le ſoupçonner, aprehendant que ſi la cauſe de la mort de ſon fils devenoit une fois publique, mon oncle n'aïant plus rien à menager, n'achevât d'executer ſur moi ce qui manquoit encore à ſon crime. Le corps étoit déja expoſé, & les femmes qui avoient été mandées, atendoient le ſignal pour commencer leurs lamentations, quand ma mere me conduiſit dans l'interieur de ſon apartement

où les cheveux épars, & les yeux baignés de larmes, elle m'adreſſa ces triſtes paroles. Que je ſuis à plaindre, ma fille, vous voïez l'état où le ſort me reduit, j'ignore ſur qui je dois pleurer aujourd'hui, ou ſur un fils que les flâmes vont bien-tôt conſumer, & qui, enlevé dans un âge trop tendre, n'a jamais connu le traître qui le prive du jour que je lui avois donné, ou ſur une fille malheureuſe que le même barbare, par une ſuite de ſa cruauté, va ſans doute aracher d'entre mes bras. Triſte victime d'une fureur impitoïable, votre frere eſt mort, la même deſtinée vous atend ! Quel parti prendre ? Il n'eſt plus de ſecours pour redonner le jour à celui qui l'a perdu, mais n'eſt-il point quelque artifice pour conſerver ce qui me reſte ; prenons enſemble, ma fille, de juſtes meſures, pour nous metre à l'abri des derniers malheurs qui nous menacent de ſi près.

Nous mélions en ſecret nos ſoupirs & nos larmes, quand Praxetas fils naturel d'un autre oncle qui étoit mort, il y avoit déja du tems, arriva chez ma mere ; il nous étoit ſincerement ataché. Helas ! dit-il, troublé par la crainte, pourquoi s'abandonner aux larmes dans un tems,

où il ne faut ſonger qu'à parer les derniers coups qu'on eſt prêt de porter ? Aidez-nous de vos conſeils, mon cher neveu, reprit ma mere, l'état où nous ſommes ne nous permet pas d'en prendre de nous mêmes. Si vous me laiſſez, dit-il, la liberté de vous découvrir ce que je penſe, ce n'eſt que par la fuite, Theocrine, que vous pouvez échaper à la mort. Peut-être n'avez-vous pas encore deux jours à vivre, je ne crois pas même qu'il y ait de ſûreté pour vous chez les peuples voiſins. Icciobate a trop de malice, il tentera toute ſorte de voïes pour achever ſon crime. N'heſitez point à faire ce que je vais vous propoſer. Si-tôt qu'on metra le feu au bucher de votre frere (vous ſçavez que tout eſt diſpoſé pour cette nuit) feignez d'entrer ſur le champ en fureur, courez, prenez la fuite, ce que les tenebres de la nuit pourront faciliter. Vous débaraſſant de la foule, vous vous rendrez derriere ma maiſon, je vous y atendrai ſans lumiere, ce ſera un aſile ſûr, juſqu'à ce que nous aïons vû enſemble ce qu'il eſt plus à propos de faire ; & vous, Alcée, feignez d'avoir perdu votre fille, la perte trop réelle de votre fils, & les riſques où ſera expoſée Theocrine vous

fourniront assez de larmes. Ma mere me commanda de suivre les conseils de Praxetas ; ce parti me parut le plus sûr : aïant donc paru une ou deux fois auprès du bucher, je me glissai, sans qu'on s'en aperçût, parmi les pleureuses, & à la faveur des tenebres, je me rendis derriere la maison de Praxetas. Il me conduisit dans le lieu le plus secret de cette maison, tandis que ma mere, à ce qu'on m'a dit depuis, pour mieux tromper notre ennemi commun, affectoit de me faire chercher par tout, excepté dans l'endroit où elle sçavoit que j'étois. Elle fit plus, elle alla trouver Icciobate, & le pria d'envoïer du monde pour découvrir où j'étois, disant, que si je ne paroissois avant qu'il fût peu, il y avoit à craindre que la mort de mon frere ne m'eût portée aux dernieres extrêmités. Il depêcha sur le champ quelques personnes, son propre interêt l'y engageoit.

Après m'avoir fait chercher inutilement pendant quelques jours, ma mere fit dresser un bucher pour celebrer mes funerailles, comme si la mort m'eût effectivement enlevée. Elle deliberoit cependant avec Praxetas sur les moïens de me soustraire aux fureurs de l'assassin, se flatant de trouver dans la suite,

parmi les jeunes Seigneurs nos voiſins, quelqu'un, qui, en m'épouſant, ſeroit en état d'aſſûrer mes droits. Elle crut que je ne pouvois trouver de ſûreté, que dans un païs avec lequel nous n'avions jamais eû de commerce, & qu'il faloit ſecretement m'y envoïer : que par là nous rendrions inutiles toutes les précautions d'Icciobate. On choiſit la Sicile pour le lieu de ma retraite, & ma mere n'y connoiſſant perſonne à qui elle pût me confier plus ſûrement qu'à vous, c'eſt votre generoſité qu'elle implore pour moi, c'eſt à vous à qui elle veut avoir cette obligation ; elle vous ſuplie, par ma voix, d'accepter une fille unique, qui s'offre à vous, & même pour tous les ſervices que vous voudrez en exiger : mais il faloit tromper la vigilance d'un homme trop atentif ſur ce qui me regardoit ; & pour ne lui laiſſer aucun ſoupçon, ma mere le pria de faire conſulter les Dieux pour ſçavoir ce que j'étois devenuë, lui faiſant entendre que pour en avoir des nouvelles certaines, il falloit s'adreſſer à l'oracle du Dieu qui préſide à Delphes : que de tout tems elle avoit eu pour ce Dieu une devotion particuliere, ſuivant en cela l'exemple de ſes ancêtres (car vous ſçaurez, Madame,

que nous ſommes deſcendus d'une colonie de la Phocide, qui s'établit autrefois dans la Gaule) que ſi Icciobate le trouvoit bon, elle chargeroit Praxetas de ce ſoin. Icciobate à qui Praxetas n'étoit point ſuſpect, & qui, incertain de ma mort, vouloit s'en aſſûrer par le moïen des Dieux, conſentit à la propoſition de ma mere. Il donna même quelques préſens pour être offerts au temple de Delphes, & tâcha par pluſieurs promeſſes d'engager Praxetas à l'informer le premier de la réponſe de l'oracle. Mais Praxetas toûjours fidéle, prêt à partir pour Delphes, me fit metre en forme de ballot dans une petite barque deſſus le fleuve, cette barque nous porta juſqu'au bord de la mer. Ce fut là où trouvant un vaiſſeau d'Epidamne qui alloit ſortir de l'embouchure du Rhône, pour retourner en ſon païs, & voïant que tous ceux qui y étoient embarqués, & les matelots mêmes, étoient étrangers, il défit le paquet dans la premiere hôtellerie, me fit paroître sous le nom de ſa ſœur, & me mit ſur ce vaiſſeau. Les matelots s'engagerent de me remetre en Sicile, ils ont ſatisfait à la parole qu'ils avoient donnée; je ſuis enfin venuë me préſenter à vous, Madame, &

ns m'occuper davantage de la perte de
a liberté, j'avoüe que je me croirai
ncore redevable à Icciobate, ſi vous
e faites la grace de me recevoir à vo-
e ſervice. Celui qui me ſuit deguiſé en
ſclave, eſt ce même Praxetas qui a pris
et habit, pour pouvoir executer notre
eſſein avec plus de ſûreté. Il pourra, ſi
ous le voulez, vous inſtruire plus au
ong des circonſtances de notre voïage,
des motifs qui me l'ont fait entre-
rendre.

Elle accompagnoit ces paroles de tant
e modeſtie, & ſe plaignoit d'une ma-
iere ſi touchante, que je reſſentois déja
ne partie de ſes malheurs. Je ſuis im-
atient, dit Radirobane, de ſçavoir ce
que vous fîtes pour elle. Si j'euſſe eu le
onheur de la rencontrer, non content
e la plaindre & de lui donner un aſile,
'euſſe arraché à Icciobate la proïe dont
l joüit peu-être à preſent, & je l'euſſe
mmolé lui-même à Theocrine. Seleniſ-
e, en ſouriant, parut aplaudir à ce ſen-
iment genereux de Radirobane. J'étois
continua-t-elle, fort embarraſſée. Je me
entois portée à accorder du ſecours à
ne perſonne qui me le demandoit avec
ant d'inſtances, & dont l'air noble, &
es grandes richeſſes qu'elle m'avoit fait

voir ne m'assûroient que trop de la verité de ce qu'elle avançoit : mais les circonstances où je me trouvois, ne m'en laissoient pas la liberté. J'étois engagée auprès d'Argénis, & les défenses étoient trop expresses d'introduire auprès d'elle aucune étrangere. Vous auriez pû, Madame, lui répondis-je, vous adresser à des personnes plus en état de vous rendre service, mais soïez persuadée que vous n'en trouverez jamais qui prenne plus de part aux malheurs dont je viens d'aprendre le détail. Je vais faire un aveu qui me coûte ; non, Madame, il n'est pas en mon pouvoir de vous accorder ce que vous me demandez. Je demeure avec la fille du Roi dans un château qui est fermé pour tout le monde. Je ne connois que ma sœur qui puisse supléer à ce devoir. C'est elle qui aura ce bonheur, comptez sur son amitié, elle aura pour vous toutes les atentions d'une mere. Je m'aperçûs, que troublée par cette réponse, elle baissa les yeux : ah ! reprit-elle dans le moment, que je me croirois en sûreté dans ce château, si par votre moïen je pouvois entrer au service de la Princesse. L'état où je la voïois & le recit qu'elle m'avoit fait de ses malheurs, avoient fait sur moi une trop vi-

ve impreſſion ; je la flatai de quelque eſpérance, & la remis avec Praxetas entre les mains de ma ſœur, pendant que j'allai rendre compte au Roi, qui pour lors étoit à Siracuſe, de ce que je venois d'aprendre. Radirobane interrompit une ſeconde fois Seleniſſe. Quels furent, dit-il, les ſentimens de Meleandre ? Ne vint-il pas lui-même conſoler cette jeune étrangere, ou en donna-t-il le ſoin à quelque Seigneur de ſa Cour ? Je ſouffre de voir cette aimable affligée, privée ſi long-tems d'un ſecours dont elle a beſoin ; & je m'aperçois que cet entretien, au lieu de diſſiper mes inquiétudes, donne accaſion à de nouvelles : mais je céde pour quelque tems à mes propres peines, pour ne faire atention qu'aux traverſes de Theocrine. Achevez, mais n'abregez pas ſon hiſtoire. Le détail de ces circonſtances, continua Seleniſſe, eſt neceſſaire, & vous connoîtrez par la ſuite, l'interêt particulier que vous aviez de les aprendre. Meleandre eut pour cette fille infortunée les ſentimens de compaſſion, dont vous paroiſſez vous-même pénetré. Je veux aller la voir, me dit-il ; non, Sire, lui repréſentai-je, cette démarche ne conviendroit ni à l'un, ni à l'autre : ces mar-

ques de bonté lui couteroient trop cher, les Dames & les Seigneurs de la Cour voudroient s'y rendre après vous, ce qui ne pourroit se faire sans éclat, & l'on découvriroit peut-être ce qu'elle a tant d'interêt de tenir caché. Permetez seulement qu'elle se rende dans le château auprès d'Argénis. C'est-là où vous pourrez la voir plus sûrement. J'y consens, dit-il, Seleniſſe, & qu'on lui fasse une reception digne d'elle & de moi. Que les Dieux me délivrent de mes ennemis, le crime de son oncle ne demeurera pas impuni. Enfin, Meleandre, me voilà satisfait, reprit Radirobane, & j'avoüe que vous meritez d'être le pere d'Argénis. Prenez garde, reprit Seleniſſe en souriant, de démentir bien-tôt tout ce que vous avancez en faveur de Theocrine, elle peut avoir besoin de votre secours, & même aujourd'hui. Il est plus aisé de témoigner de la compassion, quand le peril n'est pas présent, & que l'occasion de soutenir les sentimens par des effets se trouve éloignée. Mais permetez-moi d'achever son histoire.

Je n'eus pas plûtôt obtenu la liberté de la présenter à Argénis, que je revins trouver ma sœur, à qui je ne pus cacher ma joïe, & ma reconnoissance de

toutes les bontés de Meleandre pour cette jeune étrangere. Le Roi, dis-je, à Theocrine, veut bien me donner cette seconde marque de confiance, il m'a chargée d'avoir également soin de vous & d'Argénis. Elle me pria avec instance de ne rien faire pour elle qui la distinguât, & de la laisser dans un état, où il lui seroit plus aisé de cacher son nom & sa naissance. J'étois impatiente de la conduire au château, ne doutant point de procurer à Argénis un nouveau plaisir : mais je ne pouvois me dispenser d'assister à un sacrifice qui se faisoit tous les ans pour ma famille ; j'atendis encore ce jour, & nous partîmes le lendemain, pour nous rendre auprès d'Argénis, après avoir laissé partir Praxetas pour Delphes. Il nous avoit témoigné que cette démarche étoit trop essentielle, & qu'Icciobate formeroit quelques soupçons ; s'il manquoit à s'acquiter de la commission dont on l'avoit chargé. Il s'engagea cependant de revenir à Siracuse, après avoir consulté l'oracle, & de se rendre chez ma sœur, pour voir ensemble quelle réponse il devoit faire au cruel Icciobate.

J'avois trouvé tant d'agrement dans l'entretien de Theocrine, que je me vis

à la porte du château, croïant à peine être ſortie de Siracuſe. Je remarquai qu'Argénis dans cette entrevuë témoigna quelque ſurpriſe, elle ne pouvoit ſe laſſer de regarder cette aimable perſonne, elle avoit même un air reveur, en la conſiderant. Une partie des Dames de la Princeſſe ſe trouverent à notre arrivée, je ne voulus pas entrer devant elles dans un grand détail, je dis ſeulement que c'étoit une étrangere, qui ſe propoſant d'aller en Afrique, avoit été jetée par la tempête ſur les côtes de Sicile: mais étant ſeule avec Argénis, je lui confiai ce que je ſçavois de particulier. Eh bien, ma chere compagne, dit la Princeſſe à Theocrine, permetez que déſormais je vous apelle ma ſœur, ſouffrez que je vous aime autant que ce nom l'exige. Je partage volontiers avec vous les droits de ma naiſſance, que ne m'eſt-il permis de declarer qui vous étes, aux perſonnes que j'ai auprès de moi, & de vous rendre les honneurs qui vous ſont dûs. Soïez ici la maîtreſſe, choiſiſſez vous-même le rang qui vous plaira, & comptez toûjours ſur ma diſcretion, & ſur celle de Seleniſſe, nous ſçavons taire ce qu'il eſt à propos de cacher. Ah trop heureuſe Theocrine, reprit dans ce mo-

nent Radirobane plus atentif au recit
le Seleniſſe, que votre ſort eſt digne
l'envie ! à peine Argénis vous voit que
vous en étes aimée, que vous avez la
liberté de l'entretenir, & que vous gou-
ez le commerce le plus doux, ſans
craindre de rival. Vous faites cette re-
lexion, continua Seleniſſe, que diriez-
vous, ſi vous ſçaviez juſqu'à quel point
elles étoient unies ? Au reſte ne croïez
pas qu'une union ſi parfaite fût abſolu-
ment à l'abri de toute jalouſie, moi mê-
me, je l'avoüerai, j'aimois Theocrine,
& je diſputois en ſecret ſon cœur avec
Argénis. Son air doux & modeſte ne ſer-
voit qu'à rendre nos ſentimens plus vifs,
& de toutes celles qui étoient renfer-
mées avec nous dans le château, cha-
cune à l'envi vouloit lui plaire. Son
langage, autre que le Grec naturel, un
peu alteré par les fautes qu'elle laiſſoit
échaper en parlant, en plaiſoit davan-
tage. Elle ne ſe livroit qu'aux exercices
auſquels Argénis ſe portoit elle-même,
mais toûjours avec tant de diſcretion,
que ſouvent elle s'avoüoit vaincuë ; &
pour mieux cacher ſes petites complai-
ſances, elle affectoit dans ces occaſions
un air de dépit, qui augmentoit encore
la joïe ſecrete qu'Argénis reſſentoit de

ſa victoire. Peu accoutumée à manie
la quenoüille & le fuſeau, elle ſem
bloit negliger les ouvrages qui ſervoien
à notre delaſſement ; elle diſoit que dan
ſon païs, les filles du premier rang s'exer
çoient ordinairement à la chaſſe, ell
paroiſſoit cependant, depuis qu'elle de
meuroit avec nous, avoir auſſi aiſémen
changé de naturel que de païs. Elle vou
loit aprendre tout ce qu'elle ne ſçavoi
point, & étoit fort atentive aux leçon
qu'on lui en donnoit : mais ce que j'ad
mirois le plus en elle, étoit une vivacit
d'eſprit qui lui fourniſſoit toûjours quel
ques traits agreables, ou quelque hiſ
toire qu'elle contoit avec une grac
infinie. Elle faiſoit auſſi des vers, mai
plus forts que ceux que l'on chante ſu
le luth. Si elle vouloit écrire en Grec o
en Italien, on ne trouvoit point dans ſ
compoſition les mêmes fautes qui lu
échapoient en parlant.

Nous joüiſſions ſans inquiétudes des plai
ſirs innocens que nous offroit cette dou
ce retraite, quand Licogene interrompi
notre tranquillité par une trahiſon de
plus noires. Plus animé par les précau
tions que le Roi venoit de prendre pou
la ſûreté d'Argénis, il ſe propoſa de s'a
ſûrer de l'un & de l'autre, en les faiſan

lever. L'execution de ce projet pa-
iſſoit impoſſible : mais quel obſtacle
ſurmonte pas un homme conſommé
ns le crime ! Licogene s'adreſſe à deux
ldats, qui ſe chargent volontiers de
ntrepriſe. Il leur montre le château,
ur fait entendre qu'il y a un riche bu-
n caché dans ce lieu : que pour y en-
er, il falloit s'armer de reſolution.
u'auſſi-tôt que le Roi y ſeroit arrivé,
s ſe diſpoſaſſent à monter de nuit ſur
s murs, & que n'y aïant dans le châ-
au ni gardes, ni amis, ni domeſtiques à
raindre, ils pourroient ſans peine ſai-
r un vieillard déſarmé & endormi : qu'-
s ne manquaſſent pas ſur tout de s'aſſû-
er d'Argénis. Il comptoit aprés avoir
pouſé de force la Princeſſe, diſpoſer de
vie du Roi, ſelon ce qu'une revolu-
on ſi ſubite pourroit lui ſuggerer. La
ouveauté du crime ſervit encore à dé-
erminer ces malheureux: mais qui nous
ecevra, dirent-ils ? Sans doute nous ſe-
ons découvers, quand nous voudrons
procher de ce lieu, la garde qui l'en-
ironne étant ſi conſiderable ? Après
voir long-tems examiné, ils crurent
ouvoir s'y préſenter par le côté de la
ner, parce que le Roi qui ſe fioit ſur la
orce naturelle de cet endroit, avoit ne-

gligé de faire placer des ſentinelles a
environs. Ils ſe flatoient de s'y rend
par le moïen d'un eſquif, avec d'auta
moins de riſque, que le bruit des flo
couvriroit celui qu'ils pourroient fai
Ils ſongerent qu'il y avoit de ce côté u
montagne qui formoit des précipices d'
ne telle hauteur, qu'on ne pouvoit y
teindre par le moïen des échelles. E
bien laiſſez-moi la conduite de cette e
trepriſe, dit un des ſoldats, comme c
le ſçût de lui-même, lorſqu'il fut pri
Je m'engage d'entrer dans cette fort
reſſe : mais deux perſonnes ne ſuffiſe
pas, car peut-être faudra-t-il cherch
le Roi dans ce vaſte château ; peut-êt
même le peril préſent lui donnera-t-
aſſez de forces pour ſe défendre. Arg
nis à la vuë du danger pourra ſe ten
cachée, tandis qu'on ira avertir la ſen
tinelle. Il faut au moins huit homm
pour l'execution de ce projet ; ſi vous e
connoiſſez d'aſſez intrepides, vous po
vez nous les adreſſer ; ou ſi vous no
laiſſez les maîtres, nous nous engageo
d'en trouver en état de nous ſeconde
Licogene leur dit qu'il ſe repoſoit ſ
eux du ſoin de cette affaire, qu'il r
metoit ſa fortune & ſa perſonne ent
leurs mains. La proïe, ajoûta-t-il
ton

ombera bien-tôt dans le piege. Je ſçai
ue Meleandre doit venir demain dans
: château, ne perdez point de tems,
rofitez de ces premiers inſtans où le cou-
age vous anime, prenez garde ſur tout
ue ceux que vous choiſirez ne viennent
changer par un trop long retardement,
t que vous ne ſoïez découverts par vo-
re faute. Je ſerai dans ma maiſon ſituée
ur le bord de la mer, & qui n'eſt éloi-
née que de cinq milles au plus du châ-
eau, amenez-y le butin que je vous
emande.

La fortune ſembla favoriſer le deſſein
e ces malheureux : Meleandre ſe rendit
: ſoir même au château, & la nuit plus
bſcure qu'à l'ordinaire par le mauvais
ms qu'il faiſoit, ne laiſſoit plus la li-
erté de voir ni d'entendre. Quand le
oi étoit arrivé aux portes du château,
congédioit ceux qui l'avoient accom-
agné, & chacun ſe retiroit ſous des ten-
s, ou dans les maiſons des environs.
es Dames avoient ſeules l'honneur de
ſervir. Il paroiſſoit ſenſible à ce chan-
ement, il ſe dépoüilloit, en entrant,
e tout le faſte qui ſuit le diadême, &
xemt de ſoins & d'inquiétudes, il gou-
oit avec nous les plaiſirs d'une vie li-
re & tranquille. Ce même ſoir, ſans

aucun préſſentiment du danger qui le me-
naçoit de ſi près, plus gai même qu'à
l'ordinaire, il nous demanda, après que
nous eûmes ſoupé, à quoi nous nou
étions occupées durant la journée, l
tems ne nous aïant pas permis de nou
promener. Nous nous ſommes amuſées
lui répondis-je, à faire des contes, à
raporter des fables. Vous avez dû, m
dit le Roi d'un air enjoüé, y prendr
plus de plaiſir qu'une autre, c'eſt u
droit que vous donne votre âge avancé
mais je veux que chacune me recite l
ſienne à ſon tour; nous aïant temoign
qu'il le vouloit abſolument, les plu
hardies commencerent. Durant ces re
cits le ſommeil s'empara inſenſiblemen
de lui, il étoit encore ſur le même l
où il avoit ſoupé: mais comme étant un
fois reveillé, il avoit de la peine à
rendormir, ſans le déplacer on le cou
vrit, & tout le cercle ſe retira en ſilenc

Les Dames commençoient à s'endo
mir, pour moi je cauſois avec Argén
& Theocrine (nous couchions tout
trois dans une même chambre) quan
nous entendîmes un bruit qui n'éto
point ordinaire; on parloit, on ma
choit avec précipitation: je crus d'abo
que c'étoit les plus jeunes qui s'am

oient entre elles avec plus de liberté, nais un moment après je connus tout le langer. Je crus entendre le pas de plu-ieurs hommes, ce qui me surprit beau-coup. Dans le doute où j'étois, & déja aisie de fraïeur, je gardois un profond ilence, quand tout à coup les portes de 'apartement furent enfoncées. Ne soïez as surpris, si je parois encore émuë, n me rapellant l'idée de cette nuit, eu s'en fallut que je n'expirasse à un pectacle si effraïant. Je vis des hom-nes armés entrer dans la chambre; out ce que nous pûmes faire Argénis & noi, fut de jeter à l'instant un grand ri: mais Theocrine, écoutez, je vous rie, avec atention le recit d'une action ui merite d'être transmise à la poste-ité: Theocrine dis-je, se jeta en bas de on lit, & animée, furieuse même, omme si elle eût été possedée d'une Di-inité tutelaire, elle voulut s'opoſer à a violence de ces assassins. Son courage, ne resistance qui leur paroissoit si peu aturelle les interdit. Elle joignit le remier qui s'étoit présenté, l'arrêta, revint son coup, se jeta sur son épée, & le desarma, ce qu'elle fit en moins de ems que je n'en mets à vous le dire Elle arma aussi-tôt son bras gauche du

bouclier qu'elle avoit araché des mains du vaincu. Je jetois les yeux autour de moi, moins ſurpriſe encore de la grandeur du peril, que d'un ſecours ſi promt. Elle coupa la tête d'un des aſſaſſins, le ſang en rejaillit ſur Argénis & ſur moi; elle frapa l'autre en même tems de ſon bouclier, l'autre du trenchant, & l'autre de la garde de ſon épée. Ces lâches reculerent épouvantés, ſe ralliant en ſuite, ils firent de nouveaux efforts. Le bruit des armes dont retentiſſoit le lieu où l'on ſe batoit, confondu avec les cris que jeterent toutes les Dames qui étoient accouruës, repréſentoient les alarmes d'une ville priſe d'aſſaut.

Tandis que Seleniſſe faiſoit ce recit & que Radirobane plus inquiet atendoit avec impatience l'iſſuë d'un combat ſi inégal, Argénis arriva, & importuna pour la premiere fois au Roi de Sardaigne, elle ne laiſſa pas le tems à Seleniſſe d'achever le détail de cette avanture. Le haſard voulut qu'elle revînt par cette même allée où Radirobane & Seleniſſe ſe promenoient, quoi qu'elle prît ordinairement un autre chemin. Si tôt qu'ils aperçurent la Princeſſe, il

rirent des mesures pour se retrouver
: lendemain de bonne heure dans le
ême endroit sous le pretexte de la pro-
enade. Argénis de son côté sentit quel-
ue peine d'avoir en ce moment rencon-
é Radirobane, elle eût souhaité se
ouver seule avec Seleniſſe pour l'en-
etenir, elle avoit plus de sujet d'être
ontente depuis qu'elle étoit descenduë
ans les jardins, & Radirobane qui s'a-
nça pour lors, en eut un acüeil plus
vorable. La Princesse avoit trop d'in-
rêt de cacher des sentimens qui étoient
rêts d'éclater. Elle eut recours à une
ece de poësie qui lui avoit été pré-
ntée par l'Auteur. Ce Poëte, homme
rt connu, s'étoit proposé de décrire
s beautés de la nouvelle demeure de
Princesse. Elle avoit cette piece à la
ain, & la donna à Seleniſſe, de manie-
qu'elle sembloit inviter en même
ms Radirobane à en faire la lecture.

Asile de la paix formé pour les plaisirs,

iez toûjours aimé de Flore & des Zéphirs,

u'ils y parfument l'air de leurs douces ha-
leines,

que les jours sereins y soient exemts de pei-
nes.

Trop heureuſe retraite, agréables forêts,
Non rien n'eſt ſi flateur que vos charmes ſecrets,
Le Pinde le ſejour des filles de memoire,
Dodone dont les ſons éterniſent la gloire
Le mont Ida ſi cher à la mere des Dieux,
Eurent moins de beautés que n'en offrent ces lieux.
Les Nimphes & les Dieux amis de l'innocence
Joignent à tant d'atraits leur auguſte préſence.
Ici du peuplier le feüillage tremblant
S'uniſſant au tilleul, forme un boſquet charmant.
Là le frêne agité, ſans fatiguer la vûë,
Laiſſe l'orme plus loin ſe perdre dans la nuë.
Le chêne, le ſapin diſpoſés avec choix,
Servent à relever les charmes de ces bois.
Le plane, le cyprès, mille hêtres antiques
S'élevent de concert en ſuperbes portiques.
Les arbres ſi cheris de Pallas, d'Apollon,

A l'abri des fureurs du fougueux Aquilon,
ans ceſſe entretenus par l'onde la plus pure,
e plaiſent en ces lieux, y gardent leur verdure.
éphire dans les airs va porter les odeurs,
u'exhalent à l'envi les plus brillantes fleurs;
a fille de Cerès, ſes compagnes fidéles,
orſque Pluton parut, en cüeilloient de moins belles.
n n'y redoute point de Lions affamés;
e Loup, le Sanglier de fureur animés
e troublent point la paix ni les douceurs parfaites,
u'offrent de toutes parts ces tranquilles retraites.
n y garde avec ſoin de rares animaux,
e Biches & de Cerfs, on y voit des troupeaux
hercher dans la forêt le reduit le plus ſombre,
ouchés près des buiſſons, ſe repoſer à l'ombre,
hacun d'eux, ſi Zephire excite quelque bruit,
ar une crainte vaine, & ſe leve & s'enfuit;

Sans ceſſe des oiſeaux d'un favorable augure
Mêlent leurs voix au bruit du ruiſſeau qui murmure;
Ils ſçavent qu'en ces lieux ils ſont en ſûreté
Qu'on n'y veut point ravir leur douce liberté.
Par de tendres accens, dans la ſaiſon nouvelle
Philomele ſenſible à ſa peine cruelle,
De ſon ſort malheureux fait retentir ces bois,
Et force les Echos à répondre à ſa voix.
Mais quels ſons raviſſans! ce reduit nous enchante,
Quand du jour qui finit la lumiere tremblante,
Raſſemble les oiſeaux de mille endroits divers,
L'air alors retentit des plus charmans concerts,
Que ces chantres aîlés, au lever de l'Aurore;
Animés de nouveau recommencent encore.
La Driade qu'enchante un ſort delicieux
Ne peut ſe détacher de ces aimables lieux.
Eloignez-vous, fuiez, & par votre préſence
Satires, gardez-vous d'y troubler l'innocence.

Mais d'où naiſſent enfin de ſi puiſſans atraits ?

Qui peut produire ici des plaiſirs ſi parfaits ?
D'une Divinité c'eſt ſans doute l'ouvrage ;
Nimphes qui reſidez dans ce ſacré boccage,
Vous venez me l'aprendre, oüi j'en vois la raiſon,
Des plus riches préſens de la belle ſaiſon,
Pour l'illuſtre Argénis, l'honneur de la Sicile,
La nature ſe plaît à parer cet aſile.
Princeſſe, vos regards embeliſſent ces bois
Tout rit, tout ſe ranime au ſon de votre voix.
Le Zephir enchanté, la Driade fidéle
Reprend en vous voïant, une grace nouvelle ;
A leur empreſſement ne vous refuſez pas,
Flore ſeme de fleurs les traces de vos pas :
Ce lieu n'aura pas ſeul ces rares avantages,
Vous recevrez par tout de ſinceres hommages,
Tout y ſera pour vous, les hommes & les Dieux ;
Et ſi, pour ſatisfaire un deſir curieux,
Vous voulez parcourir la brulante Libie,

Ou les climats glacés de l'aride Scithie,
Vous y verrez les ris, les jeux, & les Zéphirs
En foule rassemblés, pour combler vos desirs.

Il étoit déja tard, & Radirobane après avoir conduit Argénis dans son apartement, se rendit auprès de Meleandre. Argénis se voïant seule avec Seleniſſe; il y a long-tems, ma mere, lui dit-elle, que je cherchois l'occasion de vous entretenir en particulier. Je m'imagine que la compagnie de ce Prince, qui ne vous aura sans doute entretenu que de sa passion, vous aura causé bien de l'ennui; il a été long tems avec vous. Seleniſſe, contre l'atente d'Argénis, commença à parler de Radirobane dans des termes plus avantageux. Elle dit que le Roi de Sardaigne avoit beaucoup plus de merite, qu'elle ne lui en avoit crû d'abord; que sa conversation étoit remplie d'agrémens; qu'elle avoit été plusieurs heures avec lui, sans presque s'apercevoir du tems, excepté celui où il avoit voulu parler de son amour. Seleniſſe donnepour la premiere fois des loüanges à une personne, pour qui elle avoit jusqu'alors témoigné de l'opoſition: la Princeſſe surpriſe de ce changement, voulut en aprofondir les motifs. Quel

ſt, lui, dit-elle, le deſſein de Radi-
obane, quand compte-t-il retourner
ans ſes Etats ? Ne vous flatez point
le ce départ, reprit Seleniſſe, ce n'eſt
que par la force qu'on pourra l'y con-
raindre ; le feu qui le devore eſt trop
lumé, il ne peut s'éteindre que dans le
ang. Que Poliarque n'eſt-il ici ? Sa valeur
ourroit nous raſſûrer contre ſes entre-
riſes : mais auſſi quelle ingratitude de
rendre les armes contre celui, dont le
ecours fait aujourd'hui notre tranquil-
ité ! ne pourroit-on pas, ſous quelque
retexte, engager ce Prince à s'éloigner,
& le flater de le rapeller dans des circon-
tances plus favorables ? Ce n'eſt pas
on interêt qui me fait parler, je n'ai
n vûë que votre avantage, & celui de
Meleandre. Eſt-il rien de plus triſte en
ffet que de voir le flambeau de l'Hymen
mbraſer encore une fois cette Sicile
nalheureuſe, que celui de la diſcorde
'a déja que trop alarmée ?

La pénétration naturelle d'Argénis,
u la vivacité de ſon amour lui fit aiſé-
nent preſſentir la perfidie de Seleniſſe ;
nais reſervant à un autre tems à lui en
narquer ſa colere, elle répondit avec
eaucoup de moderation à tout ce que
a gouvernante venoit de lui repréſen-

ter, s'occupant déja des moïens de pre
venir ſa trahiſon. Après quelques mo
mens de ſilence, je ſuis fâchée, dit
elle, qu'un Prince à qui nous avon
tant d'obligations ait conçû des eſpéran
ces, ſur leſquelles je prévois ne pou
voir lui donner aucune ſatisfaction
mais remetons cet entretien. Seleniſſ
ſe retira contente, comme ſi les Dieu
euſſent été favorable à ſes deſſeins. L
Princeſſe ſe voïant ſeule, s'aprocha d'u
ne fenêtre, où, la tête nonchalammen
panchée, elle plaignoit ſa triſte deſtinée
Il falloit ſe défier de celle, pour qu
ſeule elle n'avoit jamais rien eu de ca
ché. A qui, ſe diſoit-elle, aurai-je deſor
mais recours au milieu de mes ennuis
Avec qui pourrai-je partager mes peine
& mes plaiſirs ? Les circonſtances ne lu
permetoient pas de s'abandonner entie
rement à ces triſtes reflexions ; elle ſou
rit, & ſe rapellant cette ſage conduite
des Dieux qui temperent toûjours pa
quelque mêlange les plus grands plai
ſirs comme les plus grandes peines
elle crut devoir paſſer par deſſus ce ſujet
de chagrin, en faveur du bonheur que
la fortune venoit de lui accorder ; que
c'en étoit même une ſuite de n'avoi
point, ſelon ſa coutume, découvert à

eleniſſe, dans le premier moment qu'lle s'étoit vûë ſeule avec elle, ce qui enoit de lui arriver. Elle ſe promenoit ans le bois, Arſidas l'avoit abordée our lui aprendre que Poliarque étoit ans la ville, qu'il ſe tenoit caché dans a maiſon de Nicopompe, & qu'il avoit eſolu de ſe rendre ſur le ſoir au palais, ar la porte de derriere. La Princeſſe, ar le plaiſir que lui cauſoit une nouelle ſi agréable, ſortit des jardins lûtôt qu'à ſon ordinaire, peut-être ans le deſſein d'épancher ſon cœur avec eleniſſe; mais ſur le point de lui faire ette confidence, elle crut la voir dans es interêts de Radirobane, & n'oſa haarder un ſecret de cette importance, révoïant tous les dangers auſquels s'exoſoit Poliarque par ſon arrivée.

Ce qui avoit ainſi precipité le retour e Poliarque en Sicile eſt que Gelanoe ne l'aïant pas trouvé à Clupée, qui, omme ils en étoient convenus, devoit tre le lieu de l'entrevûë, s'étoit rendu Lixe, où la fiévre avoit retenu ſon naîtet; il lui avoit remis les lettres d'Arénis, lui repréſentant l'état où ſe trouoit la Sicile, mais principalement le anger de la Princeſſe, qui ſembloit deoir ſuccomber ſous les armes victorieu-

ſes de Licogene. Il lui avoit rendu un compte exact de tout, excepté de la colere de Meleandre, ce qu'Argénis lui avoit expreſſement défendu ; & lui parlant alors d'Arcombrote : je ne ſçai, dit-il, quelle peut être la cauſe de ſon changement ; il ſemble nous avoir tout à fait oublié. Gelanore atribuoit cette indifference à la conduite trop ordinaire des nouveaux favoris, qui oublient volontiers un ami malheureux : mais une perſonne amoureuſe porte plus loin ſes idées, & Poliarque l'atribua à la paſſion qu'Arcombrote reſſentoit peut-être pour Argénis, il crut que d'ami qu'il étoit auparavant, il étoit devenu ſon rival. Mais ne devrois-je pas être en Sicile, dit-il, à Gelanore ? Un autre ſe ſacrifie pour la conſervation d'Argénis, & Poliarque eſt ici tranquille. Gelanore fut d'abord alarmé de la reſolution de ſon maître ; ce départ lui faiſoit craindre les ſuites du reſſentiment de Meleandre, & les ordres d'Argénis ne lui laiſſoient pas la liberté de lui en rien témoigner ; il ſçut cependant ſi bien menager les choſes, que ſans raporter cette circonſtance il lui fit entendre qu'il n'y auroit point de ſûreté pour lui dans un lieu où il avoit tant d'ennemis : qu'il ſeroit plus

propos de retourner dans ſon païs, d'y ver promtement des troupes, & en et état reparoître dans la Sicile. J'y onſens, dit Poliarque, mais n'eſt-ce as le chemin d'en côtoïer le rivage? passerai-je, ſans ſaluer la Princeſſe? lle me reprocheroit &, avec raiſon, de 'avoir été engagé que par haſard, & algré moi, dans tous les dangers qui ſont préſentés juſqu'à préſent, puiſue je tremble à la vûë de ce dernier. e crois qu'en arrivant en Sicile, je ourrai trouver l'occaſion de l'entretenir. C'eſt trop riſquer, reprit Gelanore, je ne m'engage à vous ſuivre qu'à une ondition, qu'en arrivant, vous ne vous découvrirez qu'au ſeul Arſidas. Vous ourrez prendre avec lui les meſures neeſſaires pour voir la Princeſſe.

Poliarque ſe rendit aux conſeils d'une perſonne dont la fidelité lui étoit onnuë: mais ſes forces ne répondoient oint à ſon courage, & ſon corps afoili par la fiévre l'empêchoit de partir. l fut même ſi fort agité durant tout le our, qu'il eut la nuit ſuivante un redoublement violent. Gelanore ne fut as fâché d'un accident qui ſembloit loigner des perils encore plus certains: ais Poliarque impatient ne pouvoit ſe

ſoumetre à ces remedes lents & qui ne
font leur effet qu'en épuiſant le malade.
Eſt-il ſurprenant, diſoit-il, que le ma
enfin me quite, lorſque je ſerai redui
dans un état de langueur, qui aproche
plus de la mort que de la vie ? Pourquo
ne pas emploïer ce peu de forces qu
me reſtent, à combatre la fiévre ? Je
veux me traiter à ma maniere, du moins
ſçaurai-je dans peu ce que les deſtins ont
ordonné de mon ſort. Une mort promte
eſt pour moi à preferer à une longue ma-
ladie. Gelanore ne pût par ſes prieres n
par ſes larmes le détourner de ſon deſ-
ſein, il lui rapella, mais en vain, l'idée
de ſa chere Argénis, il le pria au nom d
ſa mere & de tous ſes amis, Hianiſb
elle-même ne pût rien gagner ſur lui
& la fiévre l'aïant repris, il ſe ſervi
d'un remede dont ſouvent on lui avoi
vanté les effets. Bien-tôt ſon ſang échau-
fé d'une autre chaleur que de celle qu
provenoit du mal, affermit ſes membre
chancelans, il eut une ſueur conſidera
ble, ce qui lui donna quelque eſpérance
& l'engagea à ſe ſervir encore du mêm
remede. Sa jeuneſſe, le bonheur, & peut
être ce même haſard qui fait ſi ſouven
reüſſir les ordonnances incertaines de
medecins, chaſſerent tout-à-fait la fiévre

La temerité du remede avoit jeté Hia-
bé dans de grandes inquiétudes ; ſon
et imprevû lui cauſa une veritable
e, mais qui ne dura pas. Poliarque,
as être encore bien remis, vouloit
rtir. Hianiſbé lui repréſenta avec tou-
la tendreſſe d'une mere, & les yeux
ignés de larmes, le danger qu'il y
oit à précipiter ſon départ : mais Po-
rque s'y trouvoit engagé par trop de
ſons. La Reine voïant tous ſes efforts
utiles, lui fit au moins prometre de
venir à Lixe, ſi jamais la fortune le
menoit de ce côté.

Poliarque embarqué dans le vaiſſeau
'avoit fait preparer Gelanore, & ſe
ïant déja en pleine mer, preſſoit les
atelots, leur marquant un tems au-
el, s'ils le faiſoient aborder en Sicile,
devoient compter ſur une double re-
mpenſe. L'eſpérance du gain les ani-
, & en peu de tems ils firent voir à
liarque le terme de ſon voïage. Mille
nſées ſe préſenterent auſſi-tôt à ſon
agination, il ne ſçavoit ſi c'étoit ſon
nheur ou ſon malheur qui le condui-
t dans cette Iſle, il y fondoit toutes
eſpérances, il y craignoit ſa perte.
uels dangers n'y avoit-il pas déja cou-
! à quels nouveaux troubles n'alloit-il

pas être livré, ſi la même tempête s'
élevoit ! mais l'idée plus agréable de re
voir la Princeſſe le raſſûroit, & diſſipo
à l'inſtant ſes fraïeurs. Il aborda dans u
port aſſez près d'Epeircté: ce lieu n'éto
habité que par des pêcheurs. Il ſe reti
ra dans une de leurs cabanes, ſous l
pretexte de ſe remetre de la fatigue d
la mer, & envoïa Gelanore trouver A
ſidas de ſa part. Entre pluſieurs choſes
il s'informa de ſon hôte où étoit le Roi
il n'eſt point ſorti d'Epeircté, répond
le pêcheur, depuis la defaite de Licoge
ne, & comme ce lieu paſſe pour la plu
ſuperbe demeure des Rois de Sicile,
a voulu s'y rendre après cette victoire
pour y recevoir les députations de toute
les villes, qui rentroient ſous l'obéï
ſance legitime. Licogene a donc é
vaincu, reprit Poliarque ? Oüi, dit l'hô
te, il a reçû la mort qu'il avoit meritée
ſa tête même a été long-tems expoſée
la vûë de tout le monde. On dit que l
Roi ſe rendra dans peu à Siracuſe, pou
y faire voir au Roi de Sardaigne, ce qu'
y a de plus rare dans la Sicile. Poliarqu
par pluſieurs demandes chercha à de
couvrir les motifs qui avoient déterm
né le Roi de Sardaigne à ſortir de ſe
Etats. Ignorez-vous, reprit le pêcheur

u'il eſt venu au ſecours de Meleandre,
: qu'il a beaucoup contribué par
ı valeur à remetre la tranquilité dans
e Roïaume. Poliarque ſe tût à cette ré-
onſe, il en tiroit déja un mauvais pré-
ge. Il aprenoit avec regret que ce fût
des étrangers que Meleandre eût obli-
ation d'un ſervice ſi eſſentiel, & qu'Ar-
énis dût ſa conſervation au Roi de Sar-
aigne. Il prit Gelanore en particulier,
lons, dit-il, que je ſçache au moins en
uel lieu je ſuis, je veux dire que vous
ous informiez ſi je dois encore me fla-
r de quelque eſpérance, après toutes
s révolutions. Il avoit ces cheveux em-
runtés que lui avoit donné Timoclée,
our faciliter ſon évaſion; il les donna
Gelanore, & lui fit prendre un habit
e païſan: il lui ordonna d'aller ſur le
ir à Epeircté prevenir Arſidas que ſon
mi venoit d'arriver, qu'il étoit deſcen-
ı dans un petit port, où il atendoit,
rès avoir eſſuïé mille traverſes, les
rniers arrêts du deſtin. Gelanore s'é-
nt mis en chemin, rencontra quelques
erſonnes des environs, qui alloient
ıſſi à Epeircté, il voulut les éviter,
aignant de n'être pas aſſés caché ſous
n déguiſement, mais s'étant trouvé
ns un chemin fort étroit, il fut obligé,

malgré lui, de les joindre. Devenu plus hardi par neceſſité, il demanda comme un étranger qui ignoroit tout ce qui s'étoit paſſé dans la Sicile, des nouvelles de la derniere guerre, & de la victoire qu'on diſoit avoir été remportée par Meleandre. Les voïageurs lui en firent le détail avec cette maniere affectée qu'on prend volontiers avec des étrangers. Ils ne ceſſoient de donner des loüanges à Radirobane, & à Arcombrote, diſant que c'étoit à eux ſeuls que la Sicile étoit redevable de la victoire. Ils lui raconterent comment Arcombrote vainqueur de Licogene, lui avoit coupé la tête, & avoit par ce moïen délivré la Sicile de ſon plus cruel ennemi. Ils ajoûterent que Radirobane, pour prix de ſa valeur, & du ſecours qu'il avoit donné ſi à propos, devoit épouſer Argénis. Le bruit s'en étoit repandu, & ils ne diſoient rien à Gelanore qu'ils ne cruſſent eux-mêmes. Gelanore troublé par ces nouvelles, cherchoit à ſe debaraſſer de ce monde importun, pour s'occuper en liberté de ce qu'il venoit d'aprendre. Il ne ſçavoit s'il devoit en avertir ſon maître. Il craignoit qu'un pareil raport ne fit trop d'impreſſion ſur une perſonne qui n'étoit que convaleſcente. Il eſpéroit

'un autre côté que le prévenant de
onne heure ſur un mal peut-être en-
ore éloigné, il ſçauroit le détourner par
a prudence : mais il falloit auparavant
oir Arſidas.

Il apercevoit déja la ville d'Epeircté,
uand il rencontra un valet qui portoit
es filets, & menoit deux chiens en leſſe.
l le reconnut pour être de la ſuite d'Ar-
das. Plût au ciel, dit-il, que cette chaſſe
ne fit rencontrer cet ami de mon maî-
e, mais ne ſera-ce pas pour moi un
ouvel embarras ? Il ne ſera pas ſeul,
je ne dois l'entretenir qu'en ſecret. Il
ongeoit à ce qu'il avoit à faire : mais
quelle eſt ſa ſurpriſe) il aperçoit enco-
d'autres filets & d'autres chiens, &
uelques pas après Arſidas accompagné
e pluſieurs Seigneurs. Gelanore, les
iant tous conſideré, & n'en reconnoiſ-
nt aucun, crut ne pas courir de riſque
joignit avec confiance Arſidas. J'al-
is vous trouver, lui, dit-il, je viens
Rhege, j'ai des complimens à vous
ire, & pluſieurs choſes ſecretes à vous
nfier de la part de votre beau-pere.
rſidas s'étant baiſſé pour l'entendre, je
is Gelanore, ajoûta-t-il d'une voix baſ-
, mais affectez de ne me pas connoî-
e, juſqu'à ce que l'occaſion ſe pré-

ſente de nous trouver ſans témoins. Ar
ſidas ſurpris de cette rencontre inopinée
pria honnêtement les Sardes d'aller toû
jours devant, & de lui laiſſer un momen
pour s'informer des nouvelles de plu
ſieurs de ſes amis. Il eut occaſion, ſous c
pretexte, de parler avec Gelanore, mai
il demeura peu avec lui. Il fut reſol
dans cette courte entrevûë qu'au for
de la chaſſe, Arſidas ſe ſépareroit d
ceux qui l'avoient accompagné, & vien
droit voir Poliarque. Il rejoignit le
Seigneurs Sardes à qui, ſelon l'ordr
qu'il en avoit reçû de Meleandre, il devoi
donner le plaiſir de la chaſſe. Gelanor
continua ſon chemin, comme s'il eû
voulu ſe rendre à Epeirété : mais ſi-tô
qu'il crut ne pouvoir être plus aperçû d
ceux qui étoient avec Arſidas, il revin
par un chemin détourné, & ſe rendi
dans la maiſon où Poliarque l'atendoit

Comme il entroit dans la chambre d
ſon maître, eh bien, Gelanore, dit Po
liarque impatient, quelles nouvelle
m'aportez-vous ? L'arrivée d'Arſidas
répondit-il, j'ai trouvé l'occaſion de l'en
tretenir en ſecret, comme il alloit à l
chaſſe, vous le verrez bientôt. Gelanor
gardoit ſur le reſte un profond ſilence
laiſſant à Arſidas le ſoin d'informer ſo

naître des nouvelles qu'il avoit aprises. Mais son inquiétude paroissant malgré lui sur son visage, & par quelques soupirs qui lui échaperent, Poliarque le pressa de lui raporter fidélement ce qu'il savoit. Gelanore ne pouvant plus s'en défendre, dit ce qu'on publioit du mariage d'Argénis avec Radirobane. Cette nouvelle frapa Poliarque par l'endroit le plus sensible. Il ne marqua dans ce moment ni colere ni surprise, le combat se passa au-dedans, & produisit un effet trop violent pour pouvoir l'exprimer. Sans aucune marque de tristesse, mais interdit, & accablé sous le poids d'une fortune toûjours contraire, il prit déja la resolution de s'exposer à la mort, en faisant périr les auteurs de son desespoir. Quand Arsidas, qui feignit de s'être égaré à la chasse, entra dans la maison indiquée par Gelanore. Etant montés ensemble dans la chambre de Poliarque, Arsidas le trouva sans chaleur & sans mouvement, les yeux même presque éteints. Dans quel état vous vois-je reduit, mon cher Poliarque, lui dit-il, d'où vous vient cette langueur mortelle? Quel en peut-être le sujet, quand Argénis joüit d'une parfaite santé? Je me porte bien aussi, reprit-il, avec

action, oüi, Arſidas, je me ſens aſſez d
force & de courage, & je voudrois qu
Radirobane & ſa nouvelle épouſe en fu
ſent informés.

Arſidas n'eut pas de peine à compren
dre par cette repartie ſoutenuë d'un to
fort animé, la raiſon du chagrin de Po
liarque. Il lui rendit compte de ce qu'
ſçavoit, & lui fit connoître l'opoſitio
ſecrete qu'avoient Argénis & Meleandr
à cette aliance déja publiée par la re
nommée, & que Radirobane ſouhaito
avec tant d'empreſſement. Poliarque d
ſabuſé ſentit renaître ſes eſpérances,
ſe diſpoſa à écouter avec plus de tra
quillité ce qu'Arſidas voulut lui dire
l'état préſent des affaires de Sicile. C
ami lui repréſenta, que ſans demeur
plus long-tems caché, il devoit ven
trouver le Roi, qui avoit fait les pr
mieres démarches, en lui envoïant T
monide; Qu'il devoit ſonger à répo
dre à cette atention de Meleandre, a
inquiétudes d'Argénis, & à l'affectio
ſincere de tant d'anciens amis: qu'il n'
voit rien à craindre apuïé du credit d
perſonnes les plus diſtinguées: qu'on
toit même ſurpris qu'un homme acco
tumé à porter les armes, & à s'en ſe
vir avec tant d'avantage, aimât mie

tenir caché, que de faire connoître
ii il étoit ; mais Gelanore étoit d'un
is contraire, il conjura ſon maître de
reſſouvenir de la parole qu'il lui avoit
nnée en Afrique, de ne parler à per-
nne qu'il n'eût vû d'abord Arſidas,
enſuite Argénis. Poliarque de ſon cô-
donna à entendre à Arſidas, que pour
nonneur de ſon nom, il n'étoit pas en-
re tems de ſe déclarer : qu'il falloit au-
ravant qu'il allât dans ſon païs y
prendre ce qui convenoit à ſa naiſſance
our paroître enſuite devant Meleandre:
ue le ſeul motif capable de le retenir
ncore en Sicile, étoit le plaiſir de voir
d'entretenir la Princeſſe, ce qu'il ſe
toit d'obtenir par ſon moïen. Au reſte
ous ne regarderez point Nicopompe
mme une perſonne ſuſpecte, reprit
ſidas, c'eſt un ami fidéle qui cherche
utes les occaſions de vous rendre ſer-
ce, & qui élevant inceſſamment votre
érite, paroît plus ſenſible que perſon-
aux loüanges qu'on vous donne. Je
meure chez lui, fiez-vous à ma paro-
, vous ne pouvez trouver une maiſon
s ſûre. Gelanore voïant ſon maître
liner pour ce parti, ne crut pas de-
ir s'y opoſer. Après avoir pris quel-
repos, ils ſe mirent de nuit en che-

min, & arriverent au point du jour à Epeircté. Ils ſe rendirent chez Nicopompe, qui en les voïant, ne pût s'empêcher de verſer des larmes de joïe. Le jour étant un peu plus avancé, Arſidas vint au palais, il y trouva Argénis occupée d'abord avec Meleandre, & enſuite avec Cleobule. Il ne put l'aborder en ſecret, que lorſque, pour éviter la préſence de Radirobane, elle deſcendit dans les jardins.

Arſidas ne lui eut pas plûtôt apris la nouvelle de l'arrivée de Poliarque, que ſans refléchir ſur leurs dangers communs, & oubliant déja tous les maux que lui avoit cauſé ſon abſence, elle reſſentit plus de joïe que ne ſembloit lui permetre un bonheur ſi court, peut être même incertain. Quelque empreſſement qu'elle eût devoir Poliarque, elle ne pouvoit ſe menager ce plaiſir que pour le ſoir, trouvant trop de riſque à le faire venir plûtôt dans le palais. J'irai, dit Argénis, dans la galerie qui donne ſur le jardin, je donnerai ordre à Seleniſſe de s'y trouver avec moi, pour vous ouvrir. Allez Arſidas, mais revenez, je vous prie de bonne heure. Dans ce premier tranſport, elle alloit faire part à Seleniſſe, qu'elle croïoit encore

déle, d'un bonheur si peu atendu, quand
a maniere dont elle lui parla de Radiro-
ane, lui donna un juste pressentiment de
a trahison qu'elle meditoit.

Deux motifs également importans oc-
upoient la Princesse, l'arrivée de Po-
arque & la perfidie de Seleniſſe. Péne-
ée en ce moment de joïe & de colere,
on cœur étoit comme suspendu entre
es deux passions. L'occasion cependant
emandoit qu'elle se déterminât, elle
voit pris des mesures avec Arsidas; &
eleniſſe devenuë suspecte pouvoit sur-
rendre Poliarque. Comme il ne se pré-
ntoit aucun pretexte de l'éloigner,
le envoïa chez Arsidas, lui dire qu'elle
e pourroit voir du reste de la journée
s peintures qu'elle avoit commandé
u'on lui aportât, mais qu'il se rendît
lendemain de bonne heure au palais,
ns y amener le marchand. Arsidas
omprit la raison de ce contre-ordre, il
ut qu'il étoit survenu quelque obsta-
e, & que la Princesse n'osant l'en inſ-
uire ouvertement, avoit imaginé cette
inte.

Il alla avec Nicopompe consoler Po-
arque d'un retardement qui devoit lui
re si sensible. Ces deux amis, pour
ieux charmer sa peine, lui rendoient

compte des ſentimens avantageux, qu'ai
milieu même de ſon malheur, chacu
avoit conſervés pour lui. Ils lui rapel
loient l'idée des vertus & des charme
d'Argénis, ce qui faiſoit ſur lui plu
d'impreſſion que les loüanges dont i
étoit l'objet. Ils lui parloient auſſi de Ra
dirobane, & pour le flater davantage
ils raportoient tout ce qu'ils avoien
remarqué de défauts eſſentiels dans c
Prince : mais cette converſation ſi douc
pour Poliarque, fut interrompuë. O
vint dire à Nicopompe chez qui Duna
be devoit ſouper avec Antenore, & Hie
roleandre, qu'ils étoient arrivés. Nicc
pompe fut fâché d'être obligé de quite
Poliarque, & de ne pouvoir lui laiſſe
la compagnie d'Arſidas, Dunalbe avo
compté qu'il ſeroit de la partie. Polia
que les remercia de leur politeſſe, &
les conjura d'affecter durant le repas u
air libre & content, qui ne laiſſât rien
ſoupçonner à Dunalbe. Nicopompe
avant que de joindre la compagnie, pr
poſa à Poliarque de paſſer dans un ca
binet, à côté de la ſalle où ils devoie
manger, & d'où il pourroit entend
aiſément leur converſation. Elle ne ro
la d'abord que ſur des ſujets indifferen
& qui pouvoient ſans conſequence êt

ntendus de ceux qui ſervoient ; mais à
eine les domeſtiques furent-ils reti-
és, que Nicopompe la fit tomber ſur
oliarque. Son deſſein étoit de lui faire
onnoître les ſentimens de tout le mon-
e à ſon égard, d'autant moins ſuſpects
u'on le croïoit abſent. Dunalbe le
remier lui rendit juſtice, il entra avec
laiſir dans le détail de toutes les vertus,
u'il avoit toûjours admirées dans lui.
ntenore & Hieroleandre prenant à leur
our la parole, élevoient ſon courage,
douceur de ſon caractere, & cette
uneſſe ſi aimable, accompagnée d'une
rudence, dont un âge plus avancé ſe
roit fait honneur. Arſidas qui avoit
énétré les ſentimens de Poliarque au
jet de Radirobane, détourna adroite-
ent le diſcours ſur Licogene. Il tou-
a quelque choſe des ſuites de cette
rniere guerre ſi bien conduite dans
s commencemens par Poliarque. Il
rla des Sardes & de Radirobane, il
ercha même à railler ce Prince ſur
us les travers qu'il s'étoit nouvelle-
ent donnés à la Cour, & ſur cette va-
té ridicule dont ſes favoris étoient tous
jours les témoins : il ajoûta qu'il étoit
uvent échapé à ce Prince des traits
ui ne marquoient que trop, qu'aucuns

des vertus dont il se faisoit honneur, ne lui étoit naturelle.

Dunalbe, Antenore, & Nicopompe sembloient rejeter ce dernier entretien, soit par mépris pour celui qui en faisoit le sujet, ou par le dépit de voir que la Sicile eût l'obligation à un étranger si rempli de présomption : mais Hieroleandre voulut encore leur faire part d'une circonstance qu'il venoit d'aprendre. Que penseriez-vous de ce Prince, reprit-il en souriant, si vous l'eussiez vû ce matin, enflé d'un orgüeil mêlé d'impieté, faire valoir au milieu de sa Cour certains vers composés en son honneur, dont l'auteur ne doit l'invention qu'au trouble d'une fureur poëtique, & à la confiance de plaire à son Heros insensé. Ma memoire n'a pû en retenir que la fin, mais jugez par ce morceau de l'ouvrage entier.

Quand écoutant l'ardeur de ton jeune courage,
Grand Prince, tu conduis dans l'horreur du carnage,
Ces chevaux si fougueux qui ne sentent de frein
Que celui dont veut bien les retenir ta main,

Mars n'ose entrer en lice, il craint trop pour
sa gloire,
Ses coursiers étonnés annoncent ta victoire.
Que si, pour varier de si nobles plaisirs,
Et domter un cheval tu bornes tes desirs,
Jüi celui de Pollux, à cet honneur sensible,
Prêteroit volontiers son dos inaccessible;
Sous cet illustre poids déja plus respecté,
On le verroit reprendre une juste fierté.
L'arc en main, tu fais voir ta grace & ton
adresse,
D'Hercule, d'Apollon la jalouse tristesse
Le témoignent que trop qu'ils te cedent le
prix:
Et même Cupidon de ses traits si cheris
Et ton bras bien plus sûr laisseroit la conduite;
Mais il veut sur toi même en éprouver l'élite.
De ta voix, en parlant, la facile douceur
Se glisse par degrés des oreilles au cœur.
Mercure si vanté, ce Dieu de l'éloquence
Est charmé de t'entendre, & garde le silence.

Tu peux le disputer, pour l'esprit, à Palla.

Quels charmes, quels atraits! Bacchus eu
moins d'apas,

Quand de ses pampres verds la tête couronnée

De l'Inde il vint fixer l'heureuse destinée.

En toi, le Dieu des mers d'un monarque puis
sant

Reconnoît tous les droits, & t'offre son trident

Sans doute nous aurions le parfait avantage

De ces siecles heureux, & de ce premier âge

Si Jupiter vouloit se remetre sur toi

Du soin du monde entier, pour y donner la loi

Et que, sur nos autels, nous n'eussions qu'
te rendre

Des honneurs que toi seul aurois droit de pré
tendre.

Tous les conviés se firent un plaisi
de railler cette licence sacrilege du Poëte
quelques raisons qu'aporta Nicopomp
pour l'excuser. Il prétendoit que c'éto
un des privileges de la poësie, de ne poin
s'assujetir aux regles de la verité: qu'ell

'en plaiſoit que davantage : que les
oëtes ſe livroient d'autant plus vo-
ntiers à leur imagination échaufée,
ue prévenus ſur le peu de foi qu'on
joûte à leurs fables, ils ſe flatoient d'ê-
e regardés ſur le pied d'auteurs, qui
: propoſent plûtôt de badiner agrea-
lement, & ſans malice, que de men-
r avec impudence : que l'uſage ſem-
loit les autoriſer, puiſque chacun pro-
iguoit d'une main liberale l'encens qu'il
réſentoit aux Souverains : que Radi-
bane n'étoit peut-être pas le ſeul ſur
ui des loüanges exceſſives faiſoient
ne forte impreſſion, qu'il y en avoit
'autres (donnant à entendre Melean-
re) qui s'étoient perdus, pour s'être
bandonnés aux lâches flateries des Poë-
s : qu'enfin c'étoit la deſtinée trop or-
inaire des Princes, de laiſſer toûjours
cette glu quelques-unes de leurs plu-
es. J'en conviens, dit Dunalbe, diſ-
utant pour la cauſe publique, mais
'eſt-ce pas ſouvent vous autres Poëtes
ui precipitez les Rois dans l'abîme ?
ombien de fois, par vos loüanges in-
iſcretes, avez-vous comme forcé les
ouverains à aimer juſqu'à leurs imper-
ctions ? Sans conſiderer que vous de-
eniez les premiers auteurs de leur mi-

ſere & de la vôtre : que vous étiez, comme les autres ſujets, ſacrifiés à ces paſſions auſquelles vous donniez le nom de vertus. Un Roi s'accoutume à la flaterie, ſon amour propre augmente, ſes défauts diſparoiſſent ; il n'a plus que d'heureuſes qualités auſquelles tout le monde doit aplaudir. Quel apas pour un Souverain, que des embûches dreſſées avec tant d'art ! qu'il eſt à plaindre, s'il n'a la force de les éviter, & s'il ne s'habituë de bonne heure à diſcerner le vrai d'avec le faux, & à juger de la veritable vertu, plûtôt parce qu'il loüeroit dans les autres, que parce que les autres loüent dans lui ! La pourpre aveugle ſouvent ceux qui en ſont revêtus. Ils ignorent ce que leurs moindres ſujets ſçavent diſtinguer, qu'elles ſont les vertus eſſentielles à un Roi : quelles ſont les veritables maximes de regner : quelle eſt la conduite la plus capable de lui atirer la haine ou l'amour des peuples : étrange malice des hommes ! on recherche avec atention les reſſorts ſecrets qui font agir le Prince, on approfondit ce à quoi ſon inclination le porte ; puis, ſans aucun reſpect pour les Dieux, on aplaudit ouvertement à ce qu'il aime, on affecte de penſer &

parler comme lui, & pour se rendre
cessaire, on aplanit un chemin qui
i paroîtroit trop difficile ; bien tôt
tte fausse complaisance lui fait vain-
e une honte secrete, qui seule pour-
it le retenir. Qu'y a-t-il de surpre-
nt, si des Princes ainsi obsedés par les
teurs, deviennent enfin la victime
leurs inclinations ? Personne n'ose
s contredire, ils ne prêtent l'oreille
u'à des loüanges qui achevent de les
rrompre. Ce n'est pas qu'ils manquent
sujets capables de leur donner de
ons conseils, mais les uns craignent de
rler, quand ils prévoient ne devoir
oint être écoutés ; d'autres prévenus
ue les remedes les plus salutaires ont
ûjours quelque amertume mêlée,
osent entreprendre d'arrêter les de-
rdres dont ils sont les témoins. Quel-
ues-uns distinguent dans un Prince
s vices qui font tort à sa personne,
avec ceux qui peuvent interesser l'E-
t. Se contentant pour lors de parer
s malheurs publics, ils negligent le
ince, & l'abandonnent, pour ce qui
regarde, aux lâches courtisans qui
nvironnent. En est-il un qui prenne
r lui de faire connoître au Prince la
rité ? Si un Roi est avare ; si une pas-

sion desordonnée pour la chasse l'entraîne, & le détourne du soin des affaires publiques ; s'il corrompt une Cour entiere, par les exemples qu'il y donne d'une débauche outrée ; s'il n'admet dans sa confidence que des personnes dont le choix seul lui atire la haine & le mépris de ses sujets, on donne à ces vices les noms de vertus ; tous ces défauts cessent de l'être, quand ils se rencontrent dans un Roi ; c'est une sage prévoïance de l'avenir ; c'est un endurcissement à la fatigue, un caractere opposé à la molesse ; c'est galanterie ; c'est liberalité ; c'est franchise. Ses défauts prennent insensiblement racine, & croissent de jour en jour, par ces fausses loüanges qu'un flateur ne rougit point de lui prodiguer. J'ai été souvent témoin de l'impudence avec laquelle des Poëtes débitoient leurs grossieres hiperboles, & de la tranquillité du Prince qui les écoutoit ; j'étois en verité surpris du peu de sensibilité qu'il témoignoit dans une occasion où l'on paroissoit se mocquer si ouvertement de lui. Si les Princes, par une faveur speciale des Dieux, n'étoient pas doüés d'un naturel superieur à celui des autres hommes, comment pourroient-ils échape-

des pieges si delicats, & qui leur sont ndus dès le berceau. Les Souverains e sont pas seuls exposés à ce danger, lusieurs d'entre nous, quoique d'une ondition privée, s'y trouvent malheureusement engagés, nous sommes es Rois à l'égard de ceux qui ont beoin de nous, comme ceux de qui nous tendons une grace, le sont à notre gard. Pour lors la flaterie a lieu, & une ertaine vanité, si naturelle à tout le onde, acheve de vaincre celui qui se oit frapé des mêmes traits dont on atae les Princes. Pour ce qui est de Radirobane qui a donné occasion à ces derieres reflexions, les trop grands méagemens qu'on a eus pour lui, les plaudissemens même qu'on a donnés ses fautes, ne lui laissent plus la liberté e les connoître. Condamneroit-il ce ue tant de personnes ont paru aprouer? Sicile que vous êtes à plaindre, si a Princesse est forcée de donner la main ce Roi presomptueux!

Cette conversation fit tant d'impreson sur Poliarque qu'il eut de la peine se contraindre, il auroit voulu dans ce oment donner à Dunalbe des preuves e sa reconnoissance, sur ce qu'il veoit de presager contre Radirobane;

il ſe propoſoit de l'obliger en tout c
qu'il pourroit, & de meriter la confianc
d'une perſonne ſi déſintereſſée, & ſi ca
pable de l'aïder de ſes conſeils. Il ſon
geoit à faire valoir auprès d'Argén
tous ceux qui venoient de ſe declare
pour lui d'une maniere ſi avantageuſe
& à ſe ſervir même à l'avenir de leu
lumieres. Les conviés étant partis, N
copompe & Arſidas vinrent retrouve
Poliarque, ils demeurerent peu avec lu
perſuadés qu'il avoit beſoin de repos
mais tout ce qu'il venoit d'entendre l'oc
cupoit trop, pour lui laiſſer la liberté d
ſe livrer au ſommeil.

Fin du troiſiéme Livre.

SOMMAIRE

DU

QUATRIE'ME LIVRE.

Argénis qui s'aperçoit que Seleniſſe la trahit, craint de l'avoir pour témoin de ſon entrevûë avec Poliarque, & s'en prête plus aiſément aux artifices de la perfide. Entrevûë de Poliarque & d'Argénis, leurs plaintes reciproques, leurs deſſeins, leur reſolution. Départ de Poliarque. Suite de l'hiſtoire de Theocrine. Radirobane, après l'entretien de Seleniſſe, ſe rend dans l'appartement de la Princeſſe, qui le reçoit avec beaucoup d'indifference. Seleniſſe veut en faire des reproches à Argénis. Meleandre previent ſa fille ſur l'aliance qu'il veut contracter avec le Roi de Sardaigne; réponſe de la Princeſſe. Seleniſſe perſuade à Radirobane d'enlever Argénis. Iburrane dans un ſecret entretien avec le Roi lui propoſe les moïens d'abreger le cours & les formalités de juſtice. Deſcription de la fête ordonnée par le Roi de Sardaigne pour le jour de la naiſſance d'Argénis. La trahiſon découverte, le Prince remonte ſur ſes vaiſſeaux, d'où il écrit à Meleandre une lettre

pleine d'invectives. Meleandre communique cette lettre à Argénis. Seleniſe qui ſe voit trahie par Radirobane, ſe donne la mort. Entretien entre le Roi, Eurimede, & Dunalbe, où l'on examine s'il eſt plus avantageux d'avoir toûjours, même en tems de paix, une armée ſur pied, & prête à marcher aux premiers ordres. Meleandre ſe propoſe de donner Argénis en mariage à Arcombrote. La Princeſſe demande deux mois pour ſe déterminer; elle écrit à Poliarque, & charge de ſa lettre Arſidas. Ce Seigneur ſe rend à Antium, preſente ſes vœux dans le temple de la Fortune. Il a un entretien avec le Prêtre de ce temple au ſujet de la Divinité qu'on y adore.

L'AR-

L'ARGÉNIS DE BARCLAY.

LIVRE QUATRIE'ME.

QUE les mortels se joüent aisément les uns des autres ! Argénis & Seleniſſe paſſent la nuit à méditer les moïens de tromper, elles ſongent comment elles tromperont, dès que le jour paroîtra, ſe jouer l'une à l'autre. Seleniſſe devoit retenir Radirobane, & Argénis vouloit voir Poliarque à l'inſçû de Seleniſſe. Enfin Seleniſſe porta la parole, croïant ſa perfidie mieux cachée, & une ombre de liberté, elle prévint la Princeſſe, lui dit que Radirobane l'a-

voit conjurée de ſe trouver le lendema
dans le même endroit, où elle l'avo
déja entretenu ; qu'il lui avoit même fa
entendre qu'il avoit des choſes de co
ſequence à lui communiquer, & qu
ſe flatoit de pouvoir, par ſon entrem
ſe, entretenir la Princeſſe. J'y conſen
dit Argénis, mais laiſſez-moi quelqu
momens pour prendre mon parti ſur
reception, & ſur la réponſe que je do
lui faire. Trouvez-vous de bonne heu
dans le jardin, entretenez-le le pl
long-tems que vous pourrez, juſqu
ce qu'aïant fait mes reflexions, je n
rende moi même où vous ſerez. C'
ce qu'il y a de plus convenable, r
prit Seleniſſe, s'aplaudiſſant ſecreteme
d'une ruſe qu'Argénis elle même ſe
bloit favoriſer. Elle ne ſoupçonnoit ri
du motif qui rendoit la Princeſſe ſi f
cile, elle n'eut garde de s'imaginer qu
elle la laiſſât avec Radirobane po
être elle-même plus en ſûreté avec P
liarque. Il étoit très-matin, mais pl
ſieurs perſonnes pour éviter le gra
chaud, profitoient de ces premieres he
res. Radirobane inquiet au ſujet d'A
génis, & même de Theocrine, s'ét
rendu, ſous ce même pretexte, de tr
bonne heure dans les jardins. Seleni

ai craignoit de manquer au rendez-
ous, ſe leva plûtôt qu'à ſon ordinaire.
e m'en vais, dit-elle, trouver le Roi
Sardaigne : ſi ce qu'il m'a dit de ſa
ſſion eſt ſincere, il y a déja long-tems
'il ſe promene dans le bois. Pour moi
ont l'âge eſt plus avancé, ajoûta-t-elle
ſouriant, je ſuis moins ſuſceptible
s impreſſions de l'amour, & moins
ve pour les maux qu'il fait ſouffrir
ns un âge plus tendre. Argénis lui
: de ne point quiter Radirobane, qu'-
e ne ſe fût renduë elle-même dans le
din : ce lieu, dit-elle, eſt plus com-
ode pour l'entretenir. L'arrangement
plaiſit à Seleniſſe qui crut qu'Argé-
ne demandoit ce tems, que pour
mbatre de premiers ſentimens qu'il
loit vaincre avant que de répondre à
mour de Radirobane.

A peine fut-elle ſortie, qu'Argé-
fit avertir Arſidas de venir ſur le
amp, & d'amener l'hôte qu'il avoit
ez lui. Poliarque comme un mar-
and, & deguiſé ſous des cheveux em-
untés, portoit avec lui quelques ta-
aux, il trembloit dans le chemin,
ce même courage dont-il avoit tou-
rs donné des preuves dans les plus
nds dangers, & au milieu des enne-

mis les plus redoutables, ſembloit l'a
bandonner, ſur le point de paroître de
vant Argénis. La Princeſſe de ſon côt
n'étoit pas moins émûë dans l'atent
de Poliarque, il ſembloit même qu'ell
n'eût plus la force de parler. Il y avoi
dans le palais une galerie ſecrete, ou
elle avoit coutume de ſe retirer, quan
elle vouloit être en liberté. Poliarqu
y entra avec Arſidas, s'aprocha d'Ar
génis qu'il regardoit comme ſon uniqu
Divinité, & ſe baiſſa pour lui baiſer l
main, faveur qu'elle ne put lui refuſe
Ce premier moment fit tant d'impreſ
ſion ſur l'un & ſur l'autre, qu'un témoi
eût aiſément jugé de leurs veritable
ſentimens. Poliarque quita auſſi-tôt ſo
déguiſement; & Arſidas, pour laiſſe
la liberté à deux perſonnes que le ſor
réüniſſoit aprés tant de traverſes, rend
ſes devoirs à la Princeſſe, & ſe retira pa
diſcretion à l'autre extrêmité de la gale
rie. Ce fut dans cette occaſion où les mou
vemens differens dont ces deux aman
furent agités, leur ôterent l'uſage de l
parole, juſqu'à ce qu'enfin Argénis ſou
lagée par le cours qu'elle avoit donn
à ſes larmes, lui dit en jetant un pro
fond ſoupir, eſt-ce donc vous, mon che
Poliarque, que j'ai le bonheur de vo

ujourd'hui ? Ne ſeroit-ce point un ſon-
e qui vous repréſenteroit à mon ima-
ination ? Non, Madame, reprit Po-
arque, ce n'eſt point un ſonge, c'eſt
oliarque lui-même, c'eſt l'amant le
lus tendre & le plus fidéle qui joüit
n ce moment du bonheur le plus par-
uit, & qui reconnoît par le plaiſir qu'il
de vous voir, tout ce qu'il a perdu à
n être ſeparé : mais oſerois-je me fla-
r du même retour ? Toûjours fidéle à
oliarque éloigné de la Sicile, vous fe-
z-vous un plaiſir de lui rendre com-
te des ſentimens que vous avez con-
rvés pour lui, malgré ſon abſence ?
'avez-vous regreté ? Son éloignement
ous a-t-il cauſé quelque inquiétude ?
Helas ! répondit Argénis, que ce que
ous avez reſſenti doit vous répondre
1 chagrin auquel j'ai été moi même
vrée ! j'étois, mon cher Poliarque,
autant plus à plaindre, que je vous ſça-
ois ſans ceſſe expoſé à de nouveaux
ngers que je ne pouvois partager,
que j'étois réduite à vivre avec des
erſonnes qui deſiroient & eſperoient
on changement. Quelle cruelle in-
ſtice ! Mais encore une fois raſſurez
ne amante qui craint de s'abuſer. Eſt-
bien vous que je vois ? Eſt-ce à vous

même que j'ai le plaisir de parler ? Etes-vous donc enfin de retour en Sicile ? Votre santé me paroît alterée, aurois-je part à cet abatement qui ne paroît que trop sur votre visage ? Encore si ce jour étoit la fin de nos malheurs, mais c'est trop-tôt se flater... un amour aussi tendre sera-t-il toujours traversé, & serons-nous dans une continuelle aprehension ?

Poliarque raconta en peu de mots une partie de ses avantures, comme, après son naufrage, il avoit vaincu des corsaires qui vouloient le faire périr, comme il étoit tombé malade dans la Mauritanie. Argénis l'informa pareillement de ce qui s'étoit passé de plus essentiel depuis son départ; comme aussi des prétentions de Radirobane, ajoutant qu'elle craignoit que Meleandre par reconnoissance des services qu'il en avoit reçûs, ne voulut en faire son gendre.; mais, dit-elle, j'ai assez de courage, & si vous ne détournez ce malheur, je sçaurai le prévenir par ma mort. Jugez de ma situation, je me vois tous les jours exposée à ce fatal moment qui doit nous separer pour jamais. N'en doutez point, Poliarque, je meurs si je ne suis à vous, & cette aliance que les Sardes demandent

vec tant d'inſtances, ſi l'on veut m'y
rcer, ſera le terme de ma vie. Mon plus
rand malheur a été de me voir reduite
m'occuper ſeule de ces funeſtes pen-
es, ne pouvant les confier à perſon-
e. Je crains Radirobane qui me deman-
e, pour ainſi dire, les armes à la main.
e redoute mon pere, qui ne pourra me
fuſer à ce Prince; & Seleniſſe elle-
ême, oüi la perfide Seleniſſe me ſacri-
e à mes ennemis. Je ne vous ai jamais
i ſans elle, reprit Poliarque, & je la
nerchois des yeux. J'eſpere, dit Ar-
énis, me venger un jour de ſa perfidie.
e croiriez-vous, Poliarque, elle me
rle ſans ceſſe du Roi de Sardaigne, &
ûjours en ſa faveur. Je ne ſçai à quoi
ribuer ce changement; ſuis-je ſeule a-
c elle, je n'entends que le nom de
adirobane. Elle a eû même la hardieſſe
exiger de moi que je paruſſe avoir dans
ſuite plus de complaiſance pour lui,
eſt à dire, que par un mouvement tout
ntraire, je m'éloignaſſe inſenſible-
ent de vous. Il eſt bon même que vous
achiez qu'afin de lui cacher votre arri-
ée, je lui ai permis d'aller trouver ce
rince; ils ſont actuellement dans le jar-
n où ils décident de mon ſort, & j'oſe
re du vôtre, puiſque le mien y eſt ata-

ché. Cette démarche, croïez-moi, ne ſera pas impunie, la fortune ſe laſſera de nous perſecuter; c'eſt pour lors que je ferai reſſentir à cette perfide les effets de ma juſte colere. Poliarque ne pouvant excuſer une action ſi noire, & dont il n'eût jamais ſoupçonné Seleniſſe, ſurpris en même tems de voir que Radirobane eût par un moïen ſi étrange, ménagé tant d'accès dans le palais, promit de s'en venger, ſi Argénis craignoit de le faire par elle-même.

Ils examinerent enſuite quel étoit dans ces circonſtances, le parti le plus ſûr pour Poliarque: mais tous avoient des inconveniens. Devoit-il paroître devant Meleandre, & lui découvrir ſon nom & ſa naiſſance? Devoit-il parler des ſervices qu'il lui avoit rendus? Oſeroit-il demander Argénis en mariage? Argénis elle-même feroit-elle un aveu fondé ſur la verité, qu'elle avoit donné ſa foi à Poliarque? Ce parti paroiſſoit le plus convenable dans une conjoncture qui ne demandoit point de retardement: mais Argénis qui craignoit que Meleandre n'eût encore quelque reſſentiment contre Poliarque, & qui vouloit lui cacher cette circonſtance, ſe contentoit de lui repreſenter que les forces de Radirobane étoient

oient raſſemblées ; qu'en ſe déclarant
Roi ſi ſubitement, les deux partis n'é-
oient pas égaux ; qu'éloigné de ſes E-
ats il n'avoit ni armes, ni ſecours pour
outenir ce titre ; que Radirobane avoit
ur pied une armée conſiderable ; qu'elle
raignoit les embûches & les trahiſons
ue l'amour, joint au deſir de poſſe-
er une ſeconde couronne, pourroit ſug-
erer à cet ambitieux. Poliarque recon-
oiſſoit, non ſans peine, la verité de
out ce que diſoit Argénis : il ajouta qu'il
voit encore à redouter la faveur d'Ar-
ombrote auprès du Roi. Peut-être, dit-
, cet étranger éleve-t-il ſes eſpérances
uſqu'à vouloir devenir un jour votre
poux. Argénis frémit à cette parole, &
rapellant le procédé & les diſcours
'Arcombrote, elle ne put s'empêcher
e former les mêmes ſoupçons. Ils re-
arderent ce premier deſſein de ſe pré-
nter devant Meleandre comme dan-
ereux & trop précipité. Un autre les
ata davantage, ils ſe propoſoient, la
ortune leur étant contraire dans la Si-
le, de ſe rendre tous deux dans le païs
Poliarque. Ils eſperoient que Me-
andre rechercheroit pour lors ſon ami-
é ; que ſi Radirobane fruſtré de ſes
pérances vouloit entreprendre quel-

que choſe, ils ſeroient au moins en éta
de s'opoſer à ſes violences, & qu'en
fin ils y ſeroient à couvert des trahiſon
de Seleniſſe & d'Arcombrote. Argéni
inclinoit pour ce parti, elle chercho
même à ſurmonter la repugnance natu
relle en pareilles occaſions à une per
ſonne de ſon ſexe. Elle déliberoit ſe
cretement ſur les raiſons qu'elle pou
voit avoir ou de ſuivre Poliarque, o
de demeurer en Sicile; elle conſidero
ce départ comme une action hardie
mais autoriſée par la foi qu'elle lui avo
donnée: d'un autre côté l'idée de la re
putation, qui non ſeulement ne doit re
cevoir aucune ateinte, mais qui doit me
me toûjours être accompagnée de
pudeur, ſembloit la retenir. Dans cet
cruelle incertitude le cœur l'emporto
ſur la raiſon, elle ſe déterminoit à ſu
vre Poliarque, afin du moins de ne poi
paroître lui refuſer ce qu'il pouvoit ſo
haiter: mais Poliarque voïoit les co
ſequences d'une démarche ſi temerair
il avoit auſſi remarqué la violence q
ſe faiſoit Argénis pour s'y prêter. No
meritons mieux, dit-il, Madame, la
ſons de pareils moïens à ceux dont
paſſion n'a rien de legitime; qu'ils pr
fitent des tenebres, pour mieux cach

eurs entrepriſes, ces exemples n'en ſont
as un pour nous. Ne pourrion s-nous
as être ſurpris ? Comment ſe défendre
le la colere d'un Roi & d'un pere qui ſe
roiroit offenſé ? Que devien drions-
ous, ſi l'on nous ſéparoit pour jamais ?
n vain ſerions-nous fondez ſur la juſti-
e de notre cauſe, ſi nous n'étions pas
n état de la ſoutenir : mais ſi vous me
permetez, & que vous croïez que
terme de trois mois ne ſoit pas trop
ng pour des perſonnes déja accoutu-
ées aux malheurs les plus ſenſibles, je
ars pour mon païs & reviens dans ce
ms avec des forces ſuffiſantes. Je pa-
îtrai dans la Sicile, comme il con-
ient à l'époux d'Argénis ; ſi nos enne-
is ſe liguent contre nous, les forces
ue j'amenerai doivent vous répondre
ı ſuccès ; j'aurai aſſez de courage pour
aincre, aïant à combatre pour notre
onheur commun : prometez-moi ſeu-
ment de vous conſerver durant ce
ms, & ſoïez ſûre qu'il n'y a que la
ort capable de m'arrêter. Si je meurs
ans cet intervale, au moins aurez-vous
consolation de n'avoir point été pré-
nte à ce triſte ſpectacle. Il lui écha-
a pluſieurs ſoupirs, en achevant ces
ots ; Argénis ne put retenir ſes lar-

mes, & ſongeant au tems qu'elle en ſe
roit ſeparée, l'amour lui fit ſentir c
même embarras que la pudeur lui avo
cauſé peu de tems auparavant : mais el
étoit ſi fort accoutumée aux peines
aux chagrins, qu'elle parut conſent
à celui qu'une abſence de trois mo
ſembloit lui préparer, pourvû que P
liarque fût exact à tenir ſa parole
quand il devroit revenir ſeul, & ſa
aucun ſecours, reſoluë de le ſuivre po
lors, quelque riſque qu'elle dût couri

Cette reſolution priſe, ils ſe donn
rent pluſieurs conſeils, & s'encour
gerent à ſuporter patiemment cette a
ſence. Poliarque demanda à la Princeſ
ce qu'elle ſe propoſoit de répondre
Radirobane & à ſon pere. Argénis q
ne vouloit laiſſer à ce tendre amant a
cun ſujet d'inquiétude durant cette
paration, lui fit entendre par des par
les entre-coupées de ſoupirs, & les ye
baignés de larmes, elle lui jura mêm
qu'il la trouveroit morte à ſon retou
s'il paſſoit le tems marqué. Oüi, P
liarque, dit-elle, je ne m'en cache pl
entre pluſieurs qualités que j'ai toûjo
eſtimées dans vous, cette fidélité à l
preuve, & cette diſcretion reſpectue
ſe, que l'on trouve, dit-on, ſi rareme

armi les hommes, ont fait ſur moi la
lus vive impreſſion. Il y a déja long-
ems que ne conſultant que mon cœur,
negligeant l'autorité d'un pere, ſans
ependant la mépriſer, je vous ai don-
é ma foi, je reïtere aujourd'hui le don
e ce que j'ai de plus précieux : accep-
z les biens que je vous préſente,
s ſont le gage de la paſſion la plus
ndre & la plus ſincere. Je me donne
vous autant que l'honneur peut me
permetre, & je jure par les deſti-
ées de l'un & de l'autre, qu'il n'y aura
ucune violence capable de me faire
ompre ce ſerment. Argénis ne ſera ja-
ais qu'à Poliarque. Si les Dieux pour
ous plus favorables nous laiſſent un
our la liberté de nous unir par un lien
lemnel, nous ſçaurons leur témoigner
otre reconnoiſſance, d'un bonheur que
ous ne tiendrons que d'eux ; mais ſi
oûjours contraires ils s'opoſent à nos
eſſeins, comptez que je n'en ſerai pas
oins à vous, & que même, en deſ-
ndant dans le tombeau, j'aurai la con-
lation de vous être demeurée toûjours
déle ; elle rougit en diſant ces dernieres
aroles. Poliarque ſenſible à un amour
tendre ne pouvoit aſſez remercier la
rinceſſe, & lui jura un parfait retour
e ſa part.

Ils craignoient que Seleniſſe ne ſe ſéparât trop-tôt de Radirobane. Après quelques reflexions ſur ſa perfidie, Poliarque crut devoir avertir Argénis de ne point trop précipiter l'éloignement d'une perſonne à qui elle avoit confié ce qu'elle avoit de plus ſecret : que ſi cependant ſon crime trop averé la contraignoit à prendre ce parti, il la prioit de ſe reſſouvenir de Timoclée, Dame d'un parfait merite, & digne de remplir la place de Seleniſſe. Timoclée dont la maiſon avoit ſervi d'aſile à Poliarque, étoit déja très-bien dans l'eſprit de la Princeſſe, qui ſe reprocha dans le moment de n'avoir pas aſſez reconnu les obligations qu'elle lui avoit, ne lui aïant encore fait que quelques préſens de peu de conſequence ; car Seleniſſe, par jalouſie, avoit toûjours eû l'atention de l'éloigner du palais, & avoit empêché Argénis, autant qu'il avoit été en ſon pouvoir, non de l'aimer, mais de lui donner des preuves de ſon amitié. Poliarque prévint la Princeſſe ſur l'affection de Dunalbe, & ſur la bonne volonté d'Antenore & de Hieroleandre. Argénis fut ravie d'avoir dans ſes interêts des perſonnes d'un merite ſi diſtingué, elle pouvoit avoir beſoin de

eurs conseils, & se proposant déja de ecompenser leur zele & leur atache- nent, ils songerent que Dunalbe occu- oit une place qui le metoit au-dessus es graces ordinaires; mais que les Rois nt toûjours assez d'occasions pour re- onnoître les services des personnes ême les plus élevées. A l'égard de lieroleandre, dit Argénis, ce sera pour ui un degré sûr pour parvenir aux pre- ieres charges, que de le faire d'a- ord Secretaire de mon pere: mais com- ent recompenser Antenore? J'envoi- ai souvent des présens au temple pour s Dieux, & pour leur ministre; & si ous le trouvez bon, mon cher Poliar- ue, quand nous aurons terminé ce qui ous regarde, nous lui ferons épouser fidéle Timoclée, en leur donnant un ariage considerable.

Les momens devenoient précieux, il lloit se séparer, mais comment se qui- er? Cet adieu coutoit trop à se dire, ils regardoient sans se parler. Poliarque voïant enfin contraint de prendre con- é de la Princesse, & voulant prévenir s suites trop dangereuses d'une douleur u'il sentoit croître à l'aproche d'une si ruelle séparation, se contenta de la sa- uer, & s'en éloigna sans dire une paro-

le. La Princeſſe de ſon côté ne put rete-
nir ſes larmes, & vaincuë par la douleu
ſe retira. Elle plaignoit dans Poliarque
un amant genereux & ſenſible, & plus
occupée encore du chagrin qu'il avoit
témoigné, que de celui qu'elle reſſentoit
elle-même, elle rentra promtement
dans ſon cabinet, tandis que Poliarque
d'un pas chancelant, & les yeux mal aſ-
ſûrés, avoit de la peine à retrouver la
porte de la galerie. Arſidas témoin de
ce trouble demeura lui-même interdit;
& voïant que Poliarque gardoit un pro-
fond ſilence, n'oſa lui adreſſer la paro-
le, mais le conduiſit chez Nicopompe,
qui ſur le ſoir le fit embarquer, comme
il avoit paru le ſouhaiter.

Suite de l'hiſtoire de Theocrine.

Radirobane étoit agité de mouvemens
bien differens, tandis que la perfide Se-
leniſſe continuoit le recit du danger qu'
avoit couru Theocrine. Cette malheu-
reuſe confidente s'étoit renduë dans les
jardins, comme elle en étoit convenuë
la veille. Radirobane ſi-tôt qu'il l'aper-
çût, vint au-devant d'elle, & après l'a-
voir embraſſée; eh bien! Madame, lui,
dit-il, qu'elle fut la ſuite du combat,

u plûtôt de la victoire de Theocrine ?
Cette idée, en m'occupant toute la nuit,
n'a causé plusieurs inquiétudes ; car si
ous vous en ressouvenez, nous la laissâ-
nes hier dans un combat fort inégal: mais
nformez-moi, je vous prie, de ce qui
uit mon premier soin, comment se por-
e la Princesse ? Croïez-vous qu'elle de-
ienne sensible à mon amour ? Les Dieux
épondit Seleniſſe, se déclarent pour
ous, & sans m'atribuer la gloire d'un
hangement que j'ai déja remarqué,
e vous dirai qu'Argénis commence à
apercevoir qu'elle n'a pas eû pour vous
ous les égards qui vous sont dûs. Que
ouvez-vous en exiger davantage ? Je
ai determinée à reconnoître sa faute,
lle m'a même promis de se rendre ici, &
vec beaucoup plus de disposition à vous
oir & à vous entendre : mais permet-
z-moi d'achever, tandis qu'on l'ha-
ille, le recit que j'avois commencé ;
est essentiel pour vous de connoître
'heocrine. Elle combatoit, comme je
ous ai dit, & ce même courage, qui
ui avoit fait arracher les armes d'un
nnemi à demi vaincu, lui fit bien-tôt
emporter une entiere victoire. Elle se
ervoit également du bouclier & de
épée. Vous eussiez dit, à voir ce com-

bat, qu'elle eût été élevée parmi les ar-
mes, & que ces malheureux n'euſſen
jamais manié que la quenoüille & le
fuſeau. Il y en avoit déja deux étendu
ſur la place, les deux autres, comme
vous ſçavez, étoient bleſſés. Theocrine
en frapant l'un fut legerement ateinte
de l'épée de l'autre. Si-tôt qu'elle vi
couler ſon ſang, elle n'en fut que plus
animée, elle jeta des regards plus fiers
& avec un cri menaçant, redoublant
ſes coups (je ne puis, ſans trembler, me
rapeller ces circonſtances) elle abatit
la main de celui qui venoit de la bleſ-
ſer. Ces lâches que leurs bleſſures me-
toient hors de combat, ſongerent à ſe
ſauver, mais Theocrine que rien n'é-
toit capable de retenir, ſans s'embarraſ-
ſer de l'horreur des tenebres, ni des em-
bûches auſquelles elle pouvoit être ex-
poſée les pourſuivit juſques dans les
endroits les plus obſcurs.

Un nouveau cri vint fraper ſes oreil-
les, elle ſe rendit bien-tôt dans l'en-
droit d'où il s'étoit fait entendre. Les
autres complices, qui avoient cherché
l'apartement de Meleandre, aïant aper-
çû de la lumiere dans une chambre, cru-
rent que c'étoit celle du Roi, ils en en-
foncerent les portes, & ſe propoſerent

abord de le lier, pour le préſenter en
t état à Licogene, comme ils en é-
ient convenus. Le Roi qui aperçût
s hommes les armes à la main dans
endroit dont l'entrée leur étoit in-
rdite, troublé d'ailleurs par le ſom-
eil qui n'étoit pas encore diſſipé, ſe
iſit auſſi-tôt de ſon épée, qu'il avoit
ûjours à ſon chevet, & voulut ſe dé-
ndre. Il ſe levoit ſaiſi d'horreur & de
lere; ces aſſaſſins le prennent, & ſans
cun reſpect pour la majeſté du Prin-
, ils le renverſent ſur le même lit,
lui arrachent l'épée qu'il tenoit. Un
entre eux pouſſa même l'inſolence juſ-
'à lui en donner un coup de la garde
r le viſage, feignant que ce fût par
ſard. Meleandre avoit déja les mains
es, & ces traîtres, après avoir pris
précaution de lui couvrir le viſage,
conduiſoient comme un criminel. Ils
plaignoient de ce que leurs camara-
s ne paroiſſoient point, lorſque Theo-
ine animée par ſa premiere victoire
par la perte de ſon ſang, arriva dans
endroit où étoit le Roi. Le voïant ga-
té comme un captif: deteſtables par-
cides, s'écria-t-elle tranſportée de fu-
ur, éprouvez cette épée encore teinte
ı ſang de vos complices, vous n'êtes

pas dignes de périr par ma main, aus
n'aurez-vous pas tous ce même sort
il en sera reservé quelqu'un, pour subi
honteusement le suplice dû à son crime
Les effets répondoient à ses menaces
elle frapoit de tous côtés. Dans ce tu
multe ce qui couvroit la tête du Roi
tombe, il aperçoit celle qui prend
défense, il voit Theocrine qui ne céda
en forces ni en courage à aucun de ce
perfides, les ataque tous ensemble,
qui, par le coup qu'elle porte à un d'eux
fait bien voir que les Dieux mêmes
déclarent contre un pareil atentat. Vou
l'eussiez vûë, non sans une extrême su
prise, au mileu de toutes ces épées nuës
parer de son bouclier les coups qu'o
cherchoit à lui porter. Son adresse éga
loit son courage, mais ne pouvant souffri
que Meleandre fût plus long-tems reten
par les liens dont il étoit ataché; ah, dit
elle, grand Roi, faut-il vous voir ain
à la merci de ces lâches! Défaisant auss
tôt le nœud qui n'étoit pas encore bie
serré, elle se mit au-devant de lui, afi
qu'il fût moins exposé, & qu'il eût
tems de prendre des armes.

Radirobane ne put garder plus long
tems un silence qu'il avoit déja voul
rompre plusieurs fois. O prodige inoüi

t-il, les ſiecles paſſés n'ont rien vû de
mblable. D'où peut venir dans une
le un courage qui feroit honneur aux
ommes les plus braves ? Se peut-il que
s deſtins ſe déclarent ſi ouvertement
our Meleandre, & qu'il doive ſa déli-
rance à un courage qui paroît au-deſ-
s de toutes les forces humaines. Mais
que vous me racontez, Seleniſſe, eſt-il
ien vrai ? Au reſte n'atribuez ce doute
u'á l'extrême ſurpriſe où me jetent des
its preſqu'incroïables. Sire, dit-elle,
uiſſiez-vous m'être auſſi favorable,
uiſſé-je rendre Argénis auſſi ſenſible à
otre amour, que ce que je viens de vous
re eſt certain ! Cette hiſtoire eſt veri-
ble, comme il eſt ſûr que je ſuis à pré-
nt devant vous, que j'ai l'honneur de
ous parler, & que vous aimez Argénis.
ontinuez, dit Radirobane, le recit des
rodiges de cette nuit memorable. Me-
andre, reprit Seleniſſe, étant debaraſ-
de ſes liens, ſe mit en état de défendre
vie & celle de Theocrine. Ils com-
atirent l'un & l'autre avec tant de cou-
ge, que de trois qui reſtoient, un tom-
a mort des coups qu'il reçut, l'autre
rit la fuite ; Theocrine ſe ſaiſit du der-
ier à qui elle lia les mains derriere le
os, de maniere qu'il ne pouvoit plus

nuire, elle le laiſſa en garde à Melean dre ; retenez, dit-elle, celui-ci, ne ſor tez point encore, votre Majeſté ſeroi trop expoſée. Il ne faut pas que celui qu a pris la fuite nous échape. J'examine rai par tout s'il n'y a plus rien à craindre & peu de tems après elle rentra plu tranquille dans la chambre d'Argénis où les Dames, dans leur premiere fraïeur, s'étoient raſſemblées.

L'admiration de Radirobane s'aug. mentant de plus en plus ; ah ! Seigneur lui dit Seleniſſe, armez-vous de conſtan ce ; je vous préviens, ce que vous allez entendre feroit ſur vous trop d'impreſ- ſion. Theocrine échaufée du combat, tout autre déja, & avec un viſage & des yeux bien-differens de ceux ſous leſquels nous l'avions d'abord connuë, préſenta la main à Argénis, & me pria de les ſui- vre. Quand nous fûmes à une diſtan- ce qui ne laiſſoit plus aux autres Dames la liberté de nous entendre. Je rends gra- ces aux Dieux, dit-elle, de m'avoir donné occaſion de découvrir ce que reſ- ſent mon cœur, dans un lieu où j'avois tant d'interêt de le diſſimuler ; ce ſont eux ſans doute qui m'ont inſpiré l'inno- cent artifice, qui d'abord ne favoriſoit que mes ſentimens, & qui heureuſe-

ent devient utile pour la conſervation
ce que vous avez de plus cher. Les
oïens dont je me ſuis ſervi, Madame, ont
é également avantageux & à vous &
Roi; ils vous ont délivrés l'un & l'au-
e d'un danger auquel vous euſſiez in-
illiblement ſuccombés. Le ſuccès du
mbat mérite que vous pardonniez à la
erſonne qui l'a ſoutenu; elle a été trop
eureuſe pour ne pas devenir innocen-
. Mais pourquoi cacher plus long-
ms qui je ſuis, ce combat ne révele-
l pas mon ſecret ? Tout autre qu'un
mme pouvoit-il en ſortir vainqueur ?
vous ai trompée, je l'avoüe, mais
eſt pour vous avoir trop aimée; vous
auriez jamais conſenti à l'execution
un projet auſſi temeraire que celui que
vois formé. Je me ſuis ſervi d'un dé-
iſement, le ſeul qui pût me faciliter
ntrée de ce château, mais ma faute
t excuſable, puiſqu'y aïant demeuré ſi
ng-tems avec tant d'amour, je me ſuis
bien conformé à la maniere d'agir des
ames qui étoient auprès de vous, que
ille indiſcretion n'a pû me trahir, ni
nner à connoître qui j'étois. Je viens
fin de faire voir par ce que j'ai pû ſur
s hommes, ce qu'il m'eut été aiſé d'en-
eprendre parmi des filles, ſi le devoir

ne m'eût retenu. Je ne prétends poin
cependant me faire auprès de vous un
merite de ce courage dont les effets on
été ſi heureux, ni d'un reſpect dont je
ne me ſuis jamais écarté : mais que l'un
& l'autre ſervent du moins à excuſe
une démarche auſſi hardie. J'oſe vou
repréſenter qu'étant d'un nom & d'un
rang à pouvoir porter mes prétention
à l'aliance des Rois, j'ai traverſé la mer
pour être moi même le témoin de tou
ce que la Renommée publioit à vo-
tre avantage. Pour mieux reüſſir dan
mon entrepriſe, & avoir le bonheur de
vous voir, & de vous entendre, j'ai pri
l'habit que vous me voïez. Il ſembl
même que cette audace m'ait été inſpiré
par les Divinités tutelaires de la Sicile
Cette cruauté de mon oncle, ces traverſe
de ma mere, pretexte pardonnable
puiſqu'il m'a été ſuggeré par l'amou
le plus tendre, n'étoient que des voile
ſpecieux pour autoriſer le deſſein qu
j'avois de parvenir juſques dans vot
Cour. Mon ſecret vient d'éclater au
dépens de toute m'a felicité : je pars
mais beaucoup plus à plaindre, qu
quand j'arrivai en ces lieux. Le bru
de votre reputation avoit déja fait ſu
moi une vive impreſſion, mais ce qu
j'

ii vû par moi-même eſt infiniment
i-deſſus de ce que j'en avois apris.
Radirobane demeura interdit. Quel
oup, dit-il, cruelle Seleniſſe, venez
ous de me porter ? Quel eſt donc cet
chille déguiſé ? Quelle eſt cette The-
s qui a conduit avec tant d'adreſſe
ne fraude qui va me couter ſi cher ?
'eſt fait de moi. Eſt-ce donc là celui
our qui Argénis ſe declare aujourd'hui ?
e ne le dis qu'en tremblant, reprit Se-
niſſe, c'eſt lui-même. Au reſte ne
roïez pas que ce ſecret ſoit encore ve-
u à la connoiſſance de perſonne, Me-
andre même l'ignore ; mais perme-
z moi d'achever. Il fit entendre qu'il
e pouvoit demeurer plus long-tems
ans le château : que les preuves d'un
ourage naturellement au-deſſus du ſexe
ont il avoit emprunté le déguiſement,
eviendroient ſuſpectes au Roi : que
ans peu il reviendroit à Siracuſe : qu'il
paroîtroit en habit de cavalier, & qu'il
e verroit toutes les fois que je ſorti-
ois du château : qu'il ſe nommoit Poliar-
ue : qu'il remetoit dès ce moment ſa
eſtinée entre les mains de la Princeſſe.
ugez, par l'effet que produit ſur vous le
cit d'une hiſtoire ſi ſurprenante, de ce-
i qu'elle a dû faire ſur Argénis & ſur

moi ; nous qui fûmes les témoins d
tout ce que vous ne faites qu'entendr
Il s'aprocha enſuite d'Argénis, & lui pa
la à l'oreille, je crois que ce qu'il lui d
pouvoit regarder ſon païs & ſa naiſſanc
Il lui demanda le ſecret ſur ce qu'il v
noit de lui confier, ſur quoi je puis di
que la Princeſſe a été ſi exacte, que c'
la ſeule choſe dont elle m'a fait miſt
re. J'avois les clefs du château, il l
prit, & nous dit de nous rendre aupr
de Meleandre, que pour lui il allo
avertir la garde. La nuit étoit ſi obſcu
qu'on ne pouvoit ſe conduire ſans l
miere, il prit un flambeau, & aïant ou
vert les portes, il cria à la ſentinelle
de ſe rendre promtement auprès d
Roi, qui, par la violence de pluſieu
aſſaſſins, étoit en peril de la vie. Aïa
encore averti d'autres ſoldats d'une ga
de plus avancée, il profita de l'obſc
rité pour s'éloigner du château. Cha
cun s'y rendit promtement, & cherch
à donner au Roi des preuves de ſa fid
lité. Pluſieurs à demi-nûs ſongeoie
plûtôt à prendre leurs armes que leu
habits. Ils avoient environné l'enceint
du château, & la premiere cour éto
déja remplie de ſoldats, mais aïant che
ché en vain de tous les côtés, ils crure

ue c'étoit une fauſſe alarme, ou qu'on
ouloit peut-être leur faire abandonner
ur poſte. Pluſieurs des officiers qui
ommandoient la garde, entre au-
es Eurimede, ſe rendirent avec quel-
ues ſoldats des plus braves à l'aparte-
ent du Roi où j'étois avec Argénis.
es cris que nous jetions, l'effroi dont
Roi paroiſſoit encore ſaiſi, mais ſur
ut deux corps étendus ſur la place qui
ignoient dans leur ſang, firent con-
oître que le danger n'étoit que trop réel.
s aprocherent du Roi qu'ils voïoient
ureuſement échapé au danger, & après
i avoir baiſé la main, ils firent tous
ſemble tant de queſtions differentes,
'ils ne purent tirer aucun éclairciſſe-
ent; les uns s'informoient quels étoient
s auteurs de cet atentat, & comment ils
oient pû entrer dans un endroit qui
roiſſoit inacceſſible; d'autres vou-
ient ſçavoir comment dans un châ-
au qui ne renfermoit que des fem-
es, & où il n'y avoit point d'armes,
Roi avoit pû trouver un ſecours ſi
omt; pluſieurs avec des flambeaux
erchoient dans tous les endroits, où
s aſſaſſins auroient pû ſe cacher. Ils
terrogeoient auſſi, mais ſans ordre
lui qu'on avoit lié. Ils le maltraitoient,

ils vouloient le percer de mille coups ; quand Meleandre qui vit la conſequence de ne point précipiter le ſuplice de ce malheureux, chargea Eurimede du ſoin d'empêcher qu'on ne le tuât.

De-là il paſſa dans la chambre d'Argénis accompagné de quelques gardes ; nous lui avions déja rendu compte des marques de courage que Theocrine y avoit données. Le ſpectacle des deux autres corps demeurés étendus ſurprit tout le monde, quelques courtiſans, plus libres avec le Roi, lui demanderent quel étoit le mortel aſſez brave, & en même tems aſſez heureux, pour avoir vaincu dans un combat ſi inégal, & l'avoir délivré d'un danger ſi préſent. Quand ils ſçurent que ce ſecours partoit des mains d'une fille, ſaiſis d'étonnement, ils ne pouvoient parler, & cherchoient des yeux une perſonne ſi extraordinaire. Le Roi voulut qu'on la lui amenât, & ſur ce que nous repréſentâmes qu'il y avoit deux voleurs qui avoient pris la fuite, & que le Roi pouvoit ſe remetre, qu'il en étoit échapé un de ſa chambre, il donna ordre qu'on les cherchât par tout ; mais ſoit qu'ils ſe fuſſent ſauvés par une des portes dans le tems que la garde y entroit, ou qu'ils fuſ-

ent descendus par les murs, on rapor-
a qu'on n'avoit pû trouver aucun des
ssassins, ni même Theocrine. Il envoïa
ncore une fois chercher celle à qui il
voit obligation de la vie, & le château
ne retentissoit que du nom de Theocri-
ne. Nous sçavions Argénis & moi que
c'étoit en vain qu'on apelloit celle qui, à
a faveur des tenebres, s'étoit secrete-
ment éloignée. Ce fut dans cette occa-
ion que je m'aperçus qu'Argénis ai-
noit, elle sçavoit si bien dissimuler,
que quoiqu'informée de tout, j'y étois
presque trompée.

Le reste de la nuit se passa dans un
grand tumulte, & dès le point du jour,
on dépêcha des couriers à Cleobule &
aux personnes les plus atachées au Roi,
pour leur faire part du peril auquel il ve-
noit d'échaper. Ils se rendirent au châ-
teau. Après qu'on eut emmené le pri-
sonnier pour l'apliquer à la question, le
Roi adressa ainsi la parole à ceux qui res-
terent dans l'apartement. Quoique le
crime de ces malheureux ataque égale-
ment & les Dieux & leur Prince, & que
par leur atentat ils meritent les derniers
supplices, les sentimens de reconnoissan-
ce l'emportent sur ceux de la vengean-
ce. Ne puis-je me flater de voir celle

dont le courage m'a ſauvé d'entre les mains de mes ennemis. En quelque lieu que ſoit Theocrine je ſerai toûjours inquiet, & ne me croirai heureux que quand je la ſçaurai en ſûreté. Grands Dieux, ſoïez lui favorables, & que cette même valeur qu'elle a emploïée avec tant d'avantage à mon occaſion, ne lui devienne point funeſte à elle-même. Ne ſe ſeroit-elle point précipitée dans des embûches qu'on m'auroit dreſſées ? Impatient, il la redemandoit encore, quand ceux qu'on avoit envoïés la chercher, raporterent qu'ils ne l'avoient point trouvée dans le château ni aux environs ; que s'il lui étoit arrivé quelque malheur, ils l'auroient découvert par quelques indices.

Le Roi dans ce moment parut occupé de quelque penſée extraordinaire, & demeura ſans parler : puis ſe tournant vers une image de Jupiter, qui n'étoit pas éloignée : Grand Dieu, dit-il, ſi mes conjectures ſont vraïes, daignez m'y confirmer par une ſecrete inſpiration : je reconnois enfin que ce ne peut être qu'une Divinité tutelaire qui m'a ſauvé du peril. O Theocrine, s'il m'eſt encore permis de vous apeller de ce nom, non vous n'étes point une mortelle,

ous êtes la divine Pallas, vous préſi-
ez aux armes, & ne devez votre naiſ-
ance qu'au maître du tonnerre. Je
ous adore, Déeſſe puiſſante, ne per-
ietez pas que les Siciliens ignorent
lus long-tems les obligations que je
ous ai. C'eſt vous qui m'avez préſervé
u danger; je vous ai toûjours été ata-
hé, & ſoit par l'ordre de Jupiter, ou
ar cette pitié qui vous eſt naturelle,
ous m'avez prêté vôtre ſecours contre
es ennemis dont j'allois devenir la vic-
me. Vous euſſiez été trop heureuſe,
a chere Argénis, de connoître celle
ui a bien voulu demeurer avec vous:
ais il ne vous étoit pas permis de ſça-
oir que c'étoit Pallas, qui ſous le dé-
uiſement d'une mortelle, vous parloit,
ous aſſiſtoit, & étoit toûjours à vos
ôtez. Tout ſemble apuïer ce préjugé.
ette même Divinité qui ſe tenoit ca-
ée à nos yeux, les deſſille aujourd'hui.
uel éclat! quelle majeſté! repreſen-
z-vous les traits de ſon auguſte viſage,
s ne conviennent qu'à celui d'une
éeſſe, qu'il eût été aiſé de reconnoî-
e ſous ces dehors empruntés, ſi elle
eût voulu, par une ſuite de ſon pou-
oir, nous ôter cette connoiſſance. Pal-
s ſeule pouvoit terminer un combat ſi

inégal, reconnoiſſons la main qui nous a delivrés, raportons-en l'honneur aux Dieux. La même Divinité qui ſous le voile d'une ſimple mortelle, s'étoit cachée à nous, ſe découvre en ce moment par ſon abſence même, nous pouvons la reconnoître. Peut-être eſt-elle remontée dans les cieux, peut-être eſt-elle encore parmi nous, pour voir ſi nous ſommes pénetrés de la juſte reconnoiſſance qu'exige un pareil bien-fait.

Tandis que Meleandre ſe prêtoit à ces idées flateuſes, il s'éleva un bruit confus parmi ceux qui étoient préſens. Vous ſçavez que le genie ordinaire des hommes les porte volontiers à atribuer à une cauſe ſurnaturelle les faits ſurprenans qui arrivent, & que la ſuperſtition, dans ces ſortes d'occaſions prend aiſément la place du raiſonnement. D'ailleurs quelle plus grande gloire pour la Sicile, que d'être ſous la protection des Dieux d'une maniere ſi viſible ! Le diſcours du Roi fut d'abord ſuivi des aplaudiſſemens de tous les Soldats qui ſe trouverent préſens. Les uns par une pente naturelle à croire plus aiſément ce qui aproche du prodige, d'autres par complaiſance pour le Roi, quelques-uns par le ſeul plaiſir de ſoutenir une imagination à laquelle il

s voïoient tant de perſonnes ſe livrer, emercierent la Déeſſe, l'apellant des oms qui pouvoient lui convenir par ra- ort aux arts qu'elle avoit inventés, ou ux lieux differens où elle étoit adorée. ugez du plaiſir qu'Argénis & moi de- ions reſſentir des divers ſentimens que acun avoit d'une action dont nous vions été les témoins. Nous nous oc- pions agréablement de la nouvelle reur qui commençoit à s'introduire: ais ce qui nous ſurprit l'une & l'au- e, fut de voir la facilité avec laquelle Roi venoit de metre notre liberateur rang des Dieux. La ſuperſtition n'en meura pas là. Un ſoldat par flaterie aremment, peut-être auſſi par folie, utint plaiſamment cette idée. Je ne avois, dit-il, d'où provenoit une lu- iere vive & très pure qui brilloit au ilieu des tenebres, & qu'en quitant on poſte j'ai aperçûë au haut du châ- u; frapé d'étonnement je croïois que feu y avoit pris, que c'étoit même pour teindre qu'on nous apelloit. Cette niere a paru auſſi-tôt ſe diviſer en ions, & s'élever doucement juſqu'au l: j'étois encore dans toute la ſurpri- de ce prodige, quand on nous a dit le nger où ſe trouvoit votre majeſté. Je

me rapelle maintenant ce que j'ai vû, avec tous les ſentimens de reſpect que l'on doit aux Dieux. Peut-être ſeroit-ce Pallas elle-même, qui après vous avoir delivré de vos ennemis, eſt remontée dans les cieux. A peine le ſoldat eut-il achevé, que pluſieurs auſſi-tôt, par une même extravagance, jurerent avoir vû ce que l'autre n'avoit qu'inventé ou rêvé. Cette fable ſi bien apuïée n'eut pas de peine à paſſer pour une verité, & il n'y eut perſonne qui par des raiſons recherchées, par un reſpect marqué, ou enfin par un conſentement tacite, ne contribuât à faire de Theocrine une nouvelle Divinité; & lors qu'on vouloit faire compliment à Argénis d'avoir eu parmi ſes Dames une Déeſſe cachée ſous le déguiſement d'une mortelle, la Princeſſe y répondoit par un air modeſte & cachoit ſous un ſerieux affecté l'envie de rire qu'excitoit une pareille ſimplicité. Enfin le Roi s'étant acquité envers Pallas de ce qu'il crut lui devoir, ſortit pour examiner avec ſon conſeil quelle vengeance il tireroit de l'aſſaſſin détenu dans les priſons; ce qui nous laiſa la liberté à Argénis & à moi de nous entretenir de Poliarque. Argénis me fit entendre que la diſcretion de ce jeun

omme qui ne s'étoit jamais écarté des egles du devoir, étoit plûtôt l'effet l'une vertu accomplie, que d'un natuel qui cherche à ſe contraindre : que a modeſtie avoit paru juſques dans les noindres occaſions, & qu'on ſeroit embaraſſé de dire s'il avoit eû plus de reenuë parmi les Dames que de valeur armi les hommes. Elle ſe fit auſſi un laiſir de faire valoir une action que leandre lui-même trouvoit digne de allas. Elle me repréſenta, ſans paroîe cependant trop atachée à cette doupenſée, juſqu'où alloit l'amour de oliarque, puiſque pour la voir, il avoit é aſſez hardi pour cacher ſon ſexe, & expoſer aux derniers ſuplices, s'il eût é découvert. Je vous avoüerai que je rtifiois les premiers ſentimens de la inceſſe, en lui remetant devant les ux tout ce j'avois moi-même trouvé aimable dans ce jeune homme ; je le oïois au-deſſus du reſte des mortels : n'avois point encore eû le bonheur de us voir.

Cleobule avoit tiré du priſonnier un eu de la trahiſon, & de la maniere nt elle avoit été conduite. On avoit liqué à la queſtion ce malheureux, qui pouvant en ſuporter les tourmens,

avoüa tout : que Licogene étoit l'auteur de l'entrepriſe : que ſes camarades & lui étoient entrés dans le château par le côté de la mer : que s'étant aprochés des murs par le moïen d'un eſquif, ils y étoient montés avec une échelle de corde. Les perſonnes experimentées ſont convenuës que le Roi avoit fait dans cette occaſion une faute eſſentielle, puiſqu'au lieu d'envoïer ſur le champ des gens ſûrs, qui, la force à la main, ſe ſaiſiſſent de Licogene, il ſe contenta de lui mander de ſe rendre à la Cour, ſoit qu'il craignît qu'on ne pût aiſément s'aſſûrer d'un rebelle qui avoit déja pris les armes, ou qu'il eſperât que ce factieux qui avoit toûjours affronté le danger, mépriſeroit par fierté celui qu'il y avoit à ſe préſenter : mais Licogene accompagné de pluſieurs amis qu'il avoit raſſemblés la veille, ſans leur communiquer ſon deſſein, s'étoit éloigné ſous le pretexte de la chaſſe, & s'étoit retiré dans une fortereſſe ſcituée dans le territoire de Leonce. Ce fut de-là qu'il fit réponſe au Roi, que les ennemis qu'il avoit à la Cour, ne lui laiſſoient pas la liberté de venir s'y juſtifier ; qu'il oſoit ſe flater qu'on ne le condamneroit pas ſans l'entendre, qu'il ne falloit pas ajoû

ter foi avec tant de précipitation à ce qu'avoient avancé contre lui de malheureux assassins subornés sans doute pour le perdre. Il sçut depuis profiter du tems pour augmenter son parti, & le Roi fit par necessité, ce qu'il avoit fait d'abord par un excès de clemence. Il fallut dissimuler, & lui faire même réponse comme à un innocent faussement accusé. Ce fut l'avis de Cleobule, qui prétendoit que, puisque le Roi n'étoit pas dans la resolution de tirer sur le champ vengeance de Licogene, il feignît du moins, non pas de lui pardonner, mais de le croire innocent. Il fut aussi arrêté dans le conseil, qu'après avoir fait mourir dans les prisons le complice qui avoit découvert tout le projet, on feroit courir le bruit qu'il y étoit mort naturellement. Licogene qui avoit incessamment son crime devant les yeux, en craignoit la punition; le Roi redouroit les armes de ce rebelle, ils commencerent à se defier l'un de l'autre, toute reconciliation leur étoit suspecte. Ce fut là la source de ces haines reciproques, presque aussi dangereuses que la guerre dont elles devinrent ensuite la cause.

Meleandre jugeant qu'Argénis n'étoit

point en ſûreté dans un endroit, où, malgré les précautions qu'il avoit priſes, des hommes armés avoient ſçû pénétrer, prit le parti de la ramener à Siracuſe, moins animé cependant de haine contre Licogene que de reconnoiſſance pour Pallas. Nous avions coutume de celebrer tous les ans la naiſſance de la Déeſſe. Ce tems venu, le Roi ſe rendit au temple, où, après avoir fait aſſembler le peuple, il dit en peu de mots qu'ils ne doutoit point qu'on ne ſçût les obligations particulieres qu'il avoit à Pallas; que la moindre preuve qu'il pouvoit lui donner de ſa reconnoiſſance étoit d'en parler ſouvent. Il toucha quelque choſe des mauvais deſſeins qu'on avoit eus contre lui & contre Argénis: mais il ne dit rien de l'auteur de la trahiſon, & ſe contenta de repréſenter que Pallas, ſous une forme humaine, & ſous le nom de Theocrine, l'avoit préſervé du peril; qu'armée de toute ſa puiſſance, elle avoit de ſa main détourné les coups qu'on étoit prêt de lui porter, & que les aſſaſſins ne pouvant reſiſter au bras qui les pourſuivoit, étoient demeurés ſur la place. Quel gage plus précieux, dit-il, puis-je donc offrir à la Déeſſe, en reconnoiſſance

'un ſi grand ſervice, que celui qu'elle
'eſt elle-même conſervé? Je lui conſa-
re Argénis, à qui je confere en pré-
ence des Dieux, & devant cette aſſem-
lée generale, le titre de grande Prê-
reſſe, elle en fera deſormais les fonc-
ions, les ſacrifices ne ſeront offerts que
ar ſes mains.

A peine le Roi ſe fut-il expliqué,
u'Argénis, ſelon l'ordre qu'elle en avoit
eçû, s'aprocha accompagnée des Au-
ures. Le Roi tenoit une robe blanche
ù étoit relevé en broderie tout ce qui
ouvoit convenir à Pallas, & exciter
e peuple au culte de la Déeſſe. Il en
evêtit ſa fille qui étoit à genoux devant
ui. Si le titre de Prêtreſſe de Pallas,
ui dit-il, exige que vous ſoïez libre,
e me déſiſte entierement du pouvoir
u'en qualité de pere, j'ai ſur vous:
'himen ſeul pourra vous dégager du
ervice de la Déeſſe; nos ſujets auront
plaiſir de vous voir préſider aux ſa-
rifices qui ſe feront en certains tems
ans ſon temple. Le peuple, par une
uite de ſa ſuperſtition, aplaudit au choix
ue Meleandre venoit de faire, & ac-
ompagna de larmes cauſées par la joïe,
s vœux qu'il ne ceſſoit de former pour
rgénis. Il ſuivit le Roi & la Princeſſe

jusqu'au palais, & chacun passa une par-
tie de la nuit en festins & autres rejoüis-
sances pour confirmer par des fêtes pu-
bliques cette nouvelle ceremonie.

Radirobane pénetré de jalousie, inter-
rompit en cet endroit Seleniſſe ; juſque-
à quand, dit-il, Argénis ſouffrit-elle que
ſon pere fût trompé ? Ne fit-elle point
quelque difficulté quand Meleandre lui
préſenta les ornemens ſacrés ? Ne cher-
cha-t-elle point à le déſabuſer ſur une
pieté ſi ridicule ? Et parut-elle ſouffrir
volontiers qu'on la voüât à Poliarque
ſous le nom de Pallas? J'étois fâchée, re-
prit Seleniſſe, de voir que la choſe allât
ſi loin ; mais que faire dans ces circonſ-
tances ? Argénis m'avoit confié ſes ſen-
timens pour Poliarque, devois-je tirer
Meleandre d'un erreur qui le flatoit ?
Ce Prince regardoit comme un trop
grand honneur d'avoir été ſecouru par
une Déeſſe. D'ailleurs il avoit deſtiné
Argénis à la dignité de Prêtreſſe, moins
encore par un motif de pieté, que par
une vûë de politique. Il vouloit ac-
coutumer les Siciliens à voir, & à admi-
rer celle qui devoit bien-tôt lui ſucce-
der, & il croïoit plus aiſé de conſerver
l'heritiere de ſa couronne au milieu du
peuple, que dans un lieu retiré, où elle

voit couru de ſi grands perils; outre que les fonctions atachées à ſon titre n'avoient rien que de noble & de relevé. Dans cette auguſte ceremonie, elle paroiſſoit avec une longue robe brodée d'or; elle avoit la tête ſi bien parée, que ces ornemens étrangers joints à une beauté & des agremens naturels, la faiſoient regarder plûtôt comme une Divinité, que comme une ſimple mortelle. Elle ne faiſoit que fraper legerement la victime qu'on lui amenoit, avant que d'être immolée; elle offroit enſuite l'encens à la Déeſſe; cette ceremonie finie, elle venoit s'aſſeoir ſur un ſiege doré, & tenoit à la main un rameau qu'elle préſentoit à baiſer au peuple qui venoit de toutes parts.

Ce fut dans ce tems que Poliarque, comme il l'avoit promis, parut à la Cour en habit de cavalier, accompagné ſeulement de celui qu'il avoit feint être ſon oncle. Lui aïant fait changer de nom & de condition, il l'apelloit Gelanore, & le regardoit comme ſon affranchi. Il s'adreſſa d'abord à Eurimede, & par un naturel heureux, par ſes manieres engageantes, il gagna bien-tôt l'affection des premiers Seigneurs de la Cour. Peu de tems après aïant été préſenté au Roi

par Eurimede, il dit qu'il étoit étranger, qu'il venoit d'un païs éloigné, & que si sa majesté vouloit lui permetre de demeurer quelque tems à la cour de Sicile, pour s'y former à la vertu, il regarderoit cette grace comme le plus grand bonheur qui pût lui arriver. Le Roi qui n'avoit presque point vû Theocrine, ne put s'en rapeller l'idée sous l'habit de Poliarque. Les discours, la voix, la phisionomie, tout étoit different, il lui adressa la parole comme à une personne inconnuë, & ne pouvoit s'empêcher d'admirer en lui parlant cet air gracieux qui prévenoit tout le monde en sa faveur, & qui sembloit déja lui fraïer un chemin à la plus haute fortune.

Le jour marqué pour ces fêtes publiques étoit arrivé, Argénis se disposoit à aller au temple, quand nous aprîmes l'arrivée de Poliarque à la Cour. Nous fumes saisies l'une & l'autre, Argénis d'un mouvement de joïe qu'elle n'étoit plus maîtresse de cacher, & moi de la crainte de lui voir faire quelque chose de contraire aux leçons que je lui avois données: mais la discretion de l'amant, & la vertu de la Princesse, me rassûrerent. Excusez si je donne à Poliarque des loüanges en votre présence, Argénis cesse-

oit d'être digne de vous, ſi elle s'é-
oit livrée à un amour moins digne d'el-
; & vous ne m'aurez obligation, que
orſque je vous préfererai à un homme
ui l'emportoit ſur tout autre. Argénis
enſible à cette nouvelle, oublia une
artie de ſes fonctions, & ſans atention
our l'habit qu'elle portoit, elle ne
oïoit point cette multitude qui lui ren-
oit tous les honneurs dûs à ſon rang
à ſa dignité. Elle ne jetoit pas même
vûë ſur les Dames & ſur les Vierges
oumiſes à ſes ordres. Uniquement oc-
upée de Poliarque, elle ne pouvoit
arler, ni entendre ce qu'on lui diſoit;
ſqu'à ce que m'étant aperçûë de ſa ſi-
ation violente, je la priai de ſe re-
etre. Elle rougit, peu accoutumée à
e pareilles remontrances. Nous allâ-
es au temple, & l'on préparoit déja
es victimes, quand je la vis encore dans
même état; n'atribuant ce nouvel
mbarras qu'au charme ſecret qui ſe ren-
ontre entre deux amans, je jetai les
eux de tous cotés, je ne me trompai
oint dans mes conjectures. Aſſez pro-
he de l'autel, j'aperçûs Poliarque, mais
n'étoit plus cette Theocrine que nous
vions vûë auparavant, il me paroiſſoit
lus grand, il avoit un air plus mâle;

je pardonnois ſecretement à Meleand
d'y avoir été trompé, j'avois moi-mêm
de la peine à le reconnoître. Il n'avo
plus ces airs efféminés qui convenoie
à l'habit dont il avoit emprunté le dé
guiſement. Il avoit le regard aſſûré, u
viſage moins compoſé, & une cont
nance plus libre, mais toûjours modeſt
Ses cheveux arrangés ſans affectatio
accompagnoient ſon viſage, & laiſſoie
apercevoir une beauté, qui pour êtr
plus negligée, n'en faiſoit pas moin
d'impreſſion. Je me rapellois dans ce
momens l'idée de Theocrine, ſeroit-c
bien elle que je vois, me diſois-je à mo
même ? Oüi ſans doute, grands Dieux
ſe peut-il qu'avec tant de graces, & u
courage ſi fort au-deſſus de notre ſexe
il ait pû s'abaiſſer aux exercices d'un
fille ? Tout ce que je penſois pour lui
excuſoit aiſément Argénis dans mon eſ
prit. Voulant cependant la rapeller
ſon devoir (elle ne paroiſſoit plus oc
cupée du ſacrifice) je m'aprochai d'elle
ſous le pretexte de l'avertir que ſa ro
be traînoit trop. Souvenez-vous, Ma
dame, lui dis-je à l'oreille, que Poliar
que lui-même ne trouvera pas bon que
vous vous oubliez à ce point. A ce mot
on eût dit qu'elle fût ſortie d'un aſſou

ſſement profond. Elle commença les
ieres, & rendit volontiers à Poliar-
e les honneurs qu'elle ſembloit ne
ndre qu'à la Déeſſe. Poliarque cepen-
nt (tant il eſt vrai que notre bonheur
pend plûtôt de nos propres idées que
celles des autres; que nous ſert qu'on
nſe de nous favorablement, ſi nous
gnorons) Poliarque, dis-je, livré à
ute ſon inquiétude, cherchoit de ſon
té à adreſſer ſes vœux à celle qui lui
froit volontiers les ſiens, ſans qu'il
t s'en douter. Il avoit les yeux conti-
uellement atachés ſur Argénis & ſur
oi.

Le Sacrifice étant fini, nous retour-
mes au palais. Vous pouvez juger de
ntretien que j'eus avec la Princeſſe,
bliarque en faiſoit tout le ſujet. Ah!
a chere Seleniſſe, me dit-elle, nous
mmes mon pere & moi redevables de
vie à Poliarque, je le ſçai, & cette
iſon m'autoriſe à lui témoigner les
êmes ſentimens que mon pere a pour
illas. Je dois rendre juſtice à ſon meri-
, quand d'autres qui ne ſont pas ſi
en inſtruits, en ſont diſpenſés. S'il
'étoit permis du moins de lui parler,
de plaiſanter avec lui d'une vaine ſu-
rſtition qui ne doit ſon origine qu'à

ſa valeur. Je vais, lui dis-je, ménager les choſes, de maniere qu'avant qu'il ſoit peu, vous aurez ce plaiſir. Je lui prometois cette entrevûë d'autant plus volontiers, que je craignois qu'elle ne me cachât un mal auquel il n'y avoit preſque plus de remede, & que ſi je n'avois cette complaiſance, elle n'eût recours à des voïes moins permiſes. A peine eus-je quité la Princeſſe, que je rencontrai Poliarque, il ſe promenoit dans la ſalle avec mon fils, & cherchoit l'occaſion de me parler, ſans que cet entretien pût faire naître le moindre ſoupçon. Je m'aprochai ſous le pretexte de vouloir parler à mon fils, je le ſaluai, & lui dis en ſecret qu'il revînt ſur le ſoir dans le même endroit, où, je vous aſſûre, il entretint Argénis avec la même diſcretion, & autant de retenuë, que s'il eût encore parlé ſous le nom & ſous l'habit de Theocrine. Il revint pluſieurs fois depuis, j'étois toûjours préſente, & je puis avancer qu'il ne s'eſt rien paſſé dans toutes ces entrevûës qui n'ait été dans les bornes de la plus exacte vertu; ſi non qu'un jour il eut la temerité de lui tenir ce diſcours. Ma naiſſance eſt illuſtre, Madame, je ſuis du ſang des Rois, & je ne demeu-

rai dans l'état d'homme privé, qu'au-
nt que l'amour que j'ai pour vous
e l'ordonnera. Je ſerois trop heureux,
vous vouliez m'accepter pour époux;
i'il me ſoit permis de vous jurer un
nour éternel. Qu'entends-je, reprit
adirobane, quelle propoſition pour
jeune audacieux! Que je le voïe plû-
t deſcendre dans les Enfers. Je ne crus
s, continua Seleniſſe, que la Princeſſe
t rien à répondre à une pareille dé-
aration, j'allois prendre moi-même
parole, mais elle me prévint par
tte réponſe qu'elle lui fit. Ah! Poliar-
ue, j'ateſte les Dieux, qui, comme
le crois, vous ſont tous favorables,
ue ſi vous aviez été mon frere, je
euſſe jamais pris d'époux, j'aurois trop
uffert d'être unie avec une perſonne
e les loix m'euſſent obligé d'aimer
us que vous. Votre vertu, & ce cou-
ge qui nous a delivrés mon Pere &
oi de la captivité dans laquelle nous
ons prêts de tomber, ſont pour moi
gages les plus précieux de la foi que
us me donnez aujourd'hui. Je prends
nc ces mêmes Dieux, & vous auſſi
leniſſe, pour témoins d'une foi mu-
elle, & je promets de n'avoir jamais
utre époux que Poliarque. Ne vou-

lant point cependant me ſouſtraire à l'obéiſſance que je dois à mon Pere, je n'épouſerai perſonne, ſi c'eſt ſa volonté ; mais ſoïez ſûr, mon cher Poliarque, que je ne ſerai jamais atachée qu'à vous. Radirobane pâlit à ce diſcours, il falloit, dit-il, que ce jeune homme eût beaucoup d'empire ſur l'eſprit de la Princeſſe, & qu'il eût emploïé des charmes bien ſûrs. Il ajoûta encore pluſieurs choſes, qu'une jalouſie nouvellement excitée ſembloit lui ſuggerer contre ſon rival. J'avoüerai, reprit Seleniſſe, que je fus dans ce moment également ſurpriſe & confuſe ; cependant, pour ne point m'expoſer à quelque reſſentiment de leur part, ſans doute, leur dis-je, que ce ſont les Dieux qui vous inſpirent ces nobles ſentimens ; mais ne trouvez-vous pas, comme moi cet engagement trop précipité, & même un peu hardi. Car enfin, Poliarque, permetez-moi de vous dire ce que je penſe ; quel motif peut vous porter à faire ſecretement & à l'inſçû de Meleandre une démarche où il ſe trouve ſi fort intereſſé ? Si (comme je n'en doute point, puiſque vous l'avancez) vous ſortez d'une maiſon illuſtre, aïant rendu au Roi des ſervices eſſentiels, & étant aimé d'Argénis, pour-

ourquoi cacher avec tant de précaution
ne aliance que Meleandre recherche-
oit peut-être ? Puiſque vous avez bien
oulu m'excuſer, Madame, répondit-il,
rſque par une indiſcretion que la jeu-
eſſe rendoit en effet excuſable, j'aban-
onnai mon païs, & que ſans ſuite je
e rendis à cette Cour, pour y admirer
ne Princeſſe, dont la reputation étoit
rvenuë juſqu'à moi, je trouverai aiſé-
ent à me juſtifier ſur la démarche que
ſe faire aujourd'hui. Je ne ſuis ici con-
u de perſonne, je m'y vois ſeul, com-
ent pourrois-je me flater de perſuader
u Roi qui je ſuis ? Aimable Argénis,
oûta-t-il, en ſe tournant vers elle,
vous ai trop d'obligation, vous m'a-
z arraché à une mort, que je n'euſſe
éviter, ſi vous euſſiez paruë moins
nſible à mon amour. Pour vous, Ma-
me, me dit-il, ne vous alarmez point
ces promeſſes riciproques, j'oſe vous
ûrer qu'époux j'aurai toûjours cette
ême diſcretion que j'avois étant amant.
n'eſt point un mariage fait en ſecret
i me touche, l'aveu de la Princeſſe,
ur m'aſſûrer de ſes ſentimens, eſt
ut ce que je deſirois. J'atendrai main-
nant avec plus de tranquilité ce jour
ureux qui doit faire le bonheur de ma

vie, & je chercherai à me ménager dan
la ſuite le conſentement du Roi, pou
épouſer ſolemnellement la Princeſſe.

Je puis aſſûrer votre majeſté qu'aucu
ne de ſes actions n'a démenti ſes paro
les, il a toûjours eû avec Argénis, aprè
la foi qu'ils ſe donnerent mutuellement
la même retenuë qu'il avoit euë aupa
ravant. Il avoit pris un équipage magni
fique, ce qui prouvoit ſes richeſſes;
avoit un grand nombre de chevaux qu'
ſe faiſoit un plaiſir de dreſſer. Ses ma
nieres, ſon naturel prévenant, & ſi
tout ſa valeur dont il donnoit des preu
ves dans toutes les occaſions, le faiſoien
conſiderer de tout le monde, & il éto
auprès du Roi dans le dégré de faveur
où nous voïons aujourd'hui Arcon
brote. Gelanore ſçavoit ſeul ſon ſecret
les autres domeſtiques qu'il avoit pr
dans la Sicile, ne pouvoient en rendr
aucun compte. Il venoit ſouvent che
la Princeſſe, ſous le prétexte du de
voir, ce qui ne rendoit ſuſpecte aucun
de ſes viſites, il étoit même ſouven
chez elle, ſans que perſonne pût s'e
douter; comme c'étoit moi qui l'in
troduiſois dans ſon apartement, j'
tois ſeule témoin de ſon aſſiduité.
nous voir tous trois raſſemblés, on e

it que c'eût été le frere, la sœur, & la
ere qui n'avoient point de plus grand
laisir que de se voir réunis. Je me le
emets encore assistant aux sacrifices que
on faisoit en aparence à Pallas, mais
ui en effet lui étoient adressés ; la ce-
emonie étoit pour la Déesse, le cœur
toit pour Poliarque : Argénis se tour-
oit, comme sans dessein, du côté de
e tendre amant, qui devenoit le seul
bjet de ses vœux & de ses prieres. Vous
issiez vû Poliarque dans cette occasion,
ir des sentimens de la Princesse, af-
ecter un air de majesté & de conten-
ment qui marquoient combien ces
œux lui étoient agréables ; ce qui nous
onnoit souvent sujet de rire, quand
ous nous retrouvions ensemble, & je
ntois que je n'étois pas la maîtresse
e blâmer, comme je l'aurois voulu,
mal qu'il pouvoit y avoir dans cette
gere prophanation. Radirobane ne put
our lors retenir sa colere, mais si Pal-
s, dit-il, étoit juste, ne devoit-elle
as punir sur le champ ce mortel in-
blent qui osoit s'atribuer des honneurs
ui n'étoient dûs qu'à elle, & le traiter
vec plus de rigueur qu'elle ne fit au-
efois Arachné ?

Ils en étoient ſur ces reflexions quan on vint dire à Seleniſſe de la part de l Princeſſe, de remonter dans l'aparte ment, & qu'elle pouvoit y conduir Radirobane; cela ſuffit, répondit-elle nous nous y rendrons dans l'inſtant. L perſonne qu'Argénis avoit envoïée étan partie, Seigneur, dit elle, à Radiroba ne, Argénis vous atend, je ne ſçai c qui l'aura detournée du premier deſſei qu'elle avoit, de deſcendre dans le jardins. Allons la trouver, & perme tez que durant le chemin, je vous ache ve un recit auquel vous prenez tan d'interêt. Elle lui raconta en peu de mot que dans ces circonſtances ſi heureuſe pour Poliarque, la guerre s'aluma dans la Sicile par la faction de Licogene, don les forces augmentoient tous les jours & qui eut enfin la hardieſſe de ſe decla rer ouvertement contre Meleandre que Poliarque par ſa valeur, & la ſa geſſe de ſes conſeils s'étoit atiré la hai ne des factieux : que dans le premier combat qui s'étoit donné, il avoit rem porté la victoire : qu'aïant eû le mal heur de tuer dans une rencontre les de putés envoïez par Licogene, pour trai ter de la paix, il avoit été obligé de

quiter la Sicile ; mais qu'Argénis l'aten-
loit de jour en jour. Vous voïez par ce
ecit, dit-elle, que ce n'eſt point Ar-
ombrote que vous avez à craindre.
Poliarque eſt l'unique rival qui vous a
ait juſqu'à préſent rencontrer tant de
difficultés auprés de la Princeſſe ; mais
croïez-vous, Madame, reprit Radiro-
bane, que ſi j'obtenois la Princeſſe je
ouſſe compter ſur ſon amour, tant que
Poliarque vivra ; quelle ſituation plus
riſte que la mienne, ſi elle venoit à
hanger, ſi elle reprenoit pour lui cette
remiere tendreſſe qu'elle lui a jurée ?
Je ſupoſe même que Poliarque n'en dût
lus être aimé, aurois-je moins de ſujet
l'alarmes ? Elle a eû pour lui une veri-
able paſſion, je ne le vois que trop, ſi
Argénis commence à m'aimer, comme
ous me le dites, qui peut me répon-
re qu'un jour, elle ne forme un nou-
el engagement ? Il n'y auroit que les
neſures que je prendrois qui pourroient
aſſûrer mon repos & ma tranquillité.
Non, non, ne craignez rien, reprit Sele-
iſſe, ſi-tôt que vous aurez épouſé la
Princeſſe rien ne ſera capable de la dé-
ourner de la foi qu'elle vous aura don-
ée ; je crois qu'il ſeroit à propos de
âter ce mariage, & ſi Poliarque eſt

bien-tôt de retour (raportez-vous-en à moi, il ne pourra me ſoupçonner, après tout ce que j'ai fait pour lui) je ſerai la premiere avertie de ſon arrivée, il me ſera facile de ſurprendre par quelque embûche une perſonne qui ne s'y atend point, qui viendra ſeule, & ſans armes.

Radirobane frémit à ces dernieres paroles. Il parut cependant aprouver le deſſein de Seleniſſe, & ſe rendit dans l'apartement d'Argénis. Elle ſe promenoit dans la galerie où elle venoit d'entretenir Poliarque, elle avoit encore l'air abatu, & n'étoit point remiſe du chagrin que lui avoit cauſé cette ſéparation ; elle vint au-devant de Radirobane, & lui propoſa de s'aſſeoir. Radirobane devenu plus hardi par les eſpérances dont l'avoit flaté Seleniſſe, formoit les vœux les plus tendres, & cherchoit à exprimer ſon amour par les termes les plus paſſionnés. Argénis plus reſervée, ne répondit rien, ce ſilence fut d'autant plus ſenſible à Radirobane, qu'il avoit eſperé trouver dans la Princeſſe une partie des ſentimens qu'il avoit lui-même témoignés. Seleniſſe ne put s'empêcher d'en marquer ſa ſurpriſe, elle pâlit, s'aperçevant que Radi-

obane avoit dans ce moment jeté des
eux menaçans sur elle ; elle craignoit
éja qu'un amour abusé ne se tournât
n fureur, & n'éclatât en injures.

A peine fut-il sorti, que Seleniſſe
oulut faire des reproches à Argénis.
ui a pu, lui dit-elle, causer un chan-
ement si subit ? Pourquoi répondre au-
urd'hui si peu à des espérances qu'hier
ous fîtes naître ? La Sicile elle-même
y est-elle pas interessée ? Et ne pré-
oïez-vous pas les consequences d'une
jure faite à un Roi tel que Radiro-
ane ? Cessez, répartit la Princesse qui
fit violence pour retenir sa colere,
nous présager de nouveaux malheurs.
es Dieux se déclarent trop ouverte-
ent pour la Sicile, ils nous accordent
nfin leur protection, & les rebelles
ssipés doivent nous en être les garands.
eleniſſe sentit la force de ces paroles
quivoques, & demeura interdite. Elle
ommença pour lors à se représenter
oute l'horreur de son crime ; agitée de
remords continuels, elle songeoit à les
ouffer par d'autres crimes plus énor-
es encore. Tremblante pour elle-mê-
e, elle se proposoit d'exciter les trans-
orts de Radirobane, & s'occupoit déja
es moïens de livrer Argénis : mais

pour ne donner aucun ſoupçon à la Prin
ceſſe, elle feignit de ſe détacher peu
peu du Roi de Sardaigne ; quelquefoi
même de reſſentir du chagrin de l'ab
ſence de Poliarque. Argénis n'y fû
point trompée, elle atribua ces der
niers ſentimens aux ſuites d'une trahi
ſon prémeditée, qui engageoit Seleniſſ
à déguiſer ſous l'apparence d'amitié l
perfidie de ſon cœur.

Radirobane dont les mauvaiſes incli
nations s'étoient, pour ainſi dire, forti
fiées à force de les diſſimuler, ne fu
plus le maître de ſe contraindre, & pré
venu que Meleandre ne pouvoit aſſe
reconnoître les ſervices qu'il lui avoi
rendus, il crut n'avoir plus de meſure
à garder, il ſe comportoit comme un
perſonne à qui il en avoit aſſez coute
pour la double conquête de la Sicil
& d'Argénis ; ſans aucun ménagemen
il preſſoit Meleandre ſur le mariage d
la Princeſſe ; ſon ambition démeſurée l
rendoit à charge aux Siciliens & inſu
portable aux premiers Seigneurs de l
Cour. Ce ne fut pas ſans inquiétude qu
Meleandre s'aperçut du procedé de Ra
dirobane, il craignoit que la haine ne
prît enfin la place de l'amour qu'il avoit
pour la Princeſſe, & qu'un refus ne don
nât

ât occaſion à une nouvelle guerre, ſur
out dans un tems où la Sicile étoit épui-
ée d'hommes & de forces, & où acca-
lé lui-même ſous le poids des années
étoit hors d'état de réſiſter. Il fit
enir Argénis & lui demanda en quoi
adirobane pouvoit lui déplaire. Une
erſonne d'une condition privée, lui
it-il, a droit de ſuivre ſon inclination,
de ſe choiſir un époux: mais ce bon-
eur n'a pas lieu pour les Princes. Nous
ommes le plus ſouvent les victimes
e la politique, & moins à nous qu'à
Etat, nous devons plûtôt en conſulter
s interêts que notre penchant. Le parti
plus puiſſant, dans quelque perſonne
u'il ſe rencontre, eſt celui qui convient
mieux, & les aliances à rechercher
nt celles qui ſont le plus en état d'a-
rmir la couronne. Si j'avois eû pluſieurs
nfans, j'aurois tenu cette conduite; je
ai la maxime trop ordinaire des Sou-
erains, il donnent leurs filles ou leurs
eurs à des Princes qu'ils veulent ou
ſarmer, ou tromper ſous l'aparence
amitié. Bien-tôt après, ſans égard
our leur propre ſang, ſans conſideration
our les perſonnes avec qui ils ſe ſont
iés, ils font ou la guerre ou la paix
lon l'avantage qu'ils croïent en reti-

rer ; mais je n'ai que vous, Argénis, la voix du ſang & les interêts d'un Roïaume parlent en votre faveur ; je reünis pour vous les ſentimens de pere & de Roi, conſultez-vous, ou raportez-vous-en du moins à un pere qui a de l'expérience. Ils eſt vrai, répondit Argénis, qu'une fille qui ſe propoſe un engagement, doit rendre compte de ſes raiſons, mais quand elle reſſent quelque opoſition pour une perſonne propoſée, ſoit qu'elle en ait ſujet, ou que la pudeur la ſurmonte, elle n'eſt point obligée au même aveu. Je vous avoüerai cependant que je n'aurois pas cet éloignement pour Radirobane, ſi je ne m'étois aperçûë qu'il y a dans ce jeune Roi plus de préſomption que d'amour. Il prétend fondé ſur le ſervice qu'il nous a rendu avoir ſur moi un droit que je ne puis lui conteſter. Cet orgueïl m'eſt inſupportable ; vous-même rapellez-vous, je vous prie, tous les défauts qui vous choquent dans ce Prince, ils me reduiſent à rejeter une aliance qui ſeroit peut-être funeſte à votre ſang & à toute la Sicile. Le Roi aimoit la Princeſſe, il ne voulut pas la preſſer davantage.

Radirobane quoiqu'animé contre Seleniſſe de voir ſes promeſſes ſans effet

herchoit cependant l'occaſion de lui arler. Il connoiſſoit le genie artificieux e cette femme, ſon entremiſe lui étoit eceſſaire, & ce qu'elle avoit déja fait ontre Argénis, lui donnoit l'eſpérance 'être dans la ſuite ſecondé de ſes ſoins. n'avoit confié ſon ſecret qu'à Virtiga- e; il lui avoit découvert les ſujets qu'il voit de ſe défier de Seleniſſe, & de ſe laindre non ſeulement d'Argénis, mais ncore de Meleandre : il portoit même on reſſentiment juſqu'à des menaces. Je rains, dit-il, mon cher Virtigane, que l'on me voit ſouvent parler à Sele- iſſe, je ne faſſe naître quelques ſoup- ons, les entrevûës que vous aurez avec lle tireront moins à conſequence. Lorſ- ue j'irai voir Argénis, vous pourrez oindre cette confidente qui eſt déja dans os interêts, & lui remetre ce billet où me plains d'avoir été ſeduit dans l'eſ- érance qu'elle m'avoit donnée, & de oir la Princeſſe dans la reſolution de e tromper. Je lui mande qu'elle vous onfie tout ce qu'elle me diroit à oi-même; que je n'ai rien de caché our vous; que je me ſers de vos con- ils dans toutes les occaſions, & prin- palement dans celle-ci : Virtigane ac- pta cette commiſſion avec plaiſir, &

dans la premiere occaſion qu'eut Radirobane de voir Argénis, il l'accompagna, & remit ſecretement, comme ils en étoient convenus, le billet entre les mains de Seleniſſe qui ſe retira pour le lire. Elle le rejoignit auſſi-tôt ; elle prévoïoit ſa perte, ſi ce mariage venoit à manquer. Prenant ſur le champ ſon parti ; faites entendre à Radirobane, lui dit-elle, qu'il peut compter ſur ce que je lui ai promis ; que les circonſtances préſentes demandent un amant de réſolution. Il eſt Roi, il a les armes à la main, ſa flote eſt prête ; qu'il enleve Argénis. Les Dieux mêmes n'ont-ils pas emploïé quelquefois de pareilles violences ? L'amour ſert toûjours d'excuſe, & le ſacré nom d'époux juſtifie dans la ſuite les entrepriſes les plus hardies. On ne peut m'accuſer de cruauté envers la Princeſſe, j'entre dans ſes deſſeins, elle veut être contrainte pour n'être pas parjure, elle a juré à Poliarque de ne jamais en épouſer un autre de plein gré : ce n'eſt que par bienſéance, & par reſpect pour les Dieux témoins de ſon ſerment, qu'elle affecte une conſtance qui lui coute. Elle me fait ſans ceſſe des reproches ; pourquoi, me dit-elle, me parler ſi ſouvent de l'amour de Radirobane ? Ou s'il m'aime autant que

vous le dites, pourquoi se tient-il oisif ? D'ailleurs vous sçaurez, Virtigane, qu'il a un ordre secret de Meleandre à sa fille, de paroître moins sensible à la passion de votre Prince, afin que le mécontentement d'un pareil refus, retombe sur elle plûtôt que sur lui, qui ne peut consentir à cette aliance. Ne vous y trompez pas, avant qu'il soit peu Radirobane ne sera peut-être plus maître d'executer ce qu'il peut terminer à présent. Meleandre fait venir sous main des soldats, & ses forces ne seront pas plûtôt augmentées, que devenu plus hardi, il rejetera ouvertement une aliance contre laquelle il n'ose encore se déclarer.

Virtigane surpris de ce qu'il venoit d'entendre, va promtement en faire le raport à son maître, que l'entrevûë qu'il venoit d'avoir avec la Princesse avoit encore animé. Sans témoigner la moindre surprise du conseil que lui donnoit Seleniſſe, il répondit, eh bien Virtigane, faisons donc en sorte de mettre à couvert l'honneur d'Argénis devenuë infidéle à Poliarque ; qu'elle puisse avoir la liberté de m'aimer. J'en jure par le grand Jupiter, j'executerai ponctuellement tout ce que me dira Seleniſſe, quoiqu'il

m'en puiſſe arriver. Meleandre me croi
il inſenſible ? Non, non le Roi de Sa
daigne ne ſouffrira pas impunément de
mépris : mais pour ne pas laiſſer à cel
qui ſeconde aujourd'hui mes intentio
le tems de changer, & de découvrir peu
être un deſſein, dont elle-même a trou
vé l'invention, cachons lui avec ſoi
les meſures que nous devons prendr
pour l'executer ; ſi elle nous eſt fidéle
elle ſe verra ſans peine enlevée ave
Argénis. Virtigane n'oſa s'opoſer à cett
entrepriſe, quoiqu'il en prévît tout l
riſque, & la honte qui alloit rejaillir ſu
un Prince qui violoit ouvertement le
droits de l'hoſpitalité. Enfin par la tra
hiſon de Seleniſſe, on ſe diſpoſe à enle
ver la Princeſſe, & pour plus grande in
jure, comme ſi elle y donnoit elle-mê
me ſon conſentement. Ce projet ne pou
voit réuſſir qu'en ménageant Melean
dre, & en évitant de lui donner l
moindre défiance. Radirobane, par u
nouvel effort ſur lui-même, recommen
çoit ſes aſſiduités auprès du Roi, il ve
noit ſouvent le voir, affectant de n'ê
tre accompagné d'aucun de ſes gardes
S'il mangeoit avec lui, il avoit l'atentio
d'y paroître ſans armes, il renvoïa mê
me ſon armée en Sardaigne, n'aïant re

tenu qu'un petit nombre de domeſtiques & de Seigneurs qui compoſoient ſa cour, ce qui faiſoit environ ſix cens hommes, quelques ſoldats, & les forçats neceſſaires pour ramer ſur cinq de ſes meilleures galeres qu'il avoit fait reſter.

Croïant ces forces ſuffiſantes pour l'enlevement projeté, il ne s'occupa plus que du ſtratagême qu'il emploiroit ; entre pluſieurs, celui-ci lui parut le plus ſûr. En arrivant à Epeircté ſon premier vaiſſeau étoit échoüé par l'obſtination du pilote, il fut entierement briſé du côté de la proüe, mais on l'avoit empêché de couler à fond par le moïen de quantité d'avirons, de perches, & de cordages atachés à des barques qu'on avoit tirées à force le long du rivage. Etant à bord, on l'arrêta avec des ancres, & on chercha à l'affermir avec de groſſes pieces de bois qu'on mit deſſous. On travailloit à le radouber, Radirobane avoit même donné ordre qu'on ne ſe contentât pas d'en reparer le dommage, mais qu'on profitât de cette occaſion pour le rendre encore plusparfait. Les Corinthiens, qui, les premiers ſçûrent conſtruire des vaiſſeaux, avoient apris à leurs deſcen-

dans l'art de la navigation, ce qui rendit en peu de tems ceux de Corcyre & de Siracuſe très-puiſſans ſur mer. Meleandre avoit un fort beau vaiſſeau conſtruit avec tout l'art poſſible ; ce fut ſur ce modéle que Radirobane fit refaire le ſien, & comme on y travailloit ſans ceſſe, Radirobane & Meleandre alloient voir ſouvent ce nouvel ouvrage. Pour réuſſir dans ſon deſſein il diſpoſa ainſi toutes choſes. Le vaiſſeau étant achevé, il le dédia à Argénis, en aïant fait metre la repréſentation ſur la prouë & autour de la poupe, accompagnée de quantité d'autres ornemens. Ce qui ſembloit encore favoriſer ſon entrepriſe, étoit le jour de la naiſſance d'Argénis, qui n'étoit pas éloigné. Radirobane propoſa à Meleandre & à la Princeſſe de venir ce même jour ſur le rivage où il comptoit faire dreſſer une tente, & leur donner un repas magnifique qui les conduiroit juſqu'au ſoir. On devoit enſuite au ſon des trompettes & de pluſieurs inſtrumens, lancer en mer le vaiſſeau, & ſur la fin du jour tirer des feux d'artifices, qui, ſans s'éteindre, même dans l'eau [ſpectacle nouveau pour le païs] devoient éclairer tout le rivage. C'étoit durant cette fête que Radirobane ſe propoſoit d'enlever Argé-

is & Meleandre,& de les conduire dans
n vaisseau preparé pour cela ; ce qui pa-
oissoit d'autant plus facile, que les Si-
liens ne soupçonnant rien de ce pro-
t, seroient la plû-part sans armes, &
e pourroient en empêcher l'execution.
our les surprendre encore avec plus
'adresse, il voulut que la veille il y eut
n bal, il avoit choisi pour y danser mas-
ués onze jeunes Seigneurs de sa Cour.
e sujet de ce divertissement étoit la fa-
le des trois Dieux, enfans de Saturne,
ui aïant depossedé leur pere, tirerent
u sort l'heritage de l'univers : quand
es cieux reconnurent Jupiter pour sou-
erain, la mer obéit à Neptune, & Plu-
on plus triste & plus farouche eut en par-
ge le sombre empire des morts.

Meleandre sensible aux préparatifs de
adirobane, voulut aussi celebrer cette
ournée par quelque grace extraordinai-
e, & pour faire plus d'honneur à Argé-
is, il s'étoit proposé d'accorder dans
ette occasion aux députés de Siracuse
e qu'ils avoient demandé quelques jours
uparavant. Les principaux articles é-
oient que les officiers prépossés pour
ecevoir les impôts, ne pussent rien exi-
er de ceux qui, cultivant la terre, avoient
té declarés pauvres par le magistrat :

qu'il fût défendu à toute perſonne du peuple, & aux artiſans de demeurer, comme les riches, dans l'inaction, & d'abandonner leur métier pour porter une épée qui leur convenoit ſi peu, n'étant pour la pluſpart ſoldats que dans un tems de paix : que pour ceux qui ne ſeroient point en état de vivre de leur bien, ils euſſent à choiſir, ou de s'emploïer d'eux mêmes, ou d'être emploïés par les inſpecteurs aux ouvrages publics, de crainte qu'enſevelis dans la moleſſe durant la tranquillité de l'Etat, ils ne ſe livraſſent aux déſordres qu'entraîne l'oiſiveté, & ne ſe portaſſent à des ſéditions, qui ſouvent ne prennent leur ſource que dans l'extrême neceſſité, où ils ſe voïent reduits par leur faute. Il y avoit un autre article concernant les deniers que le Roi faiſoit lever dans les campagnes pour les charges de l'Etat. Les députés de Siracuſe avoient repréſenté que les receveurs ſubalternes uſoient ſouvent de violence, qu'ils envoïoient ſaiſir les meubles, & traitoient les ſujets du Prince comme leurs eſclaves. Ils ſuplioient ſa majeſté d'ordonner que les habitans du lieu fuſſent ſeuls chargés de cette commiſſion ; qu'ils deputeroient quelques-uns d'entre eux

our lever les deniers avec plus de dou-
eur & de ménagement ; que chaque
ommunauté remît ces deniers entre les
ains de celui qui étoit à leur tête, &
ui les feroit enſuite tenir à la perſonne
répoſée par le Roi dans chaque pro-
ince, pour être enfin remis dans le
éſor public. Qu'il valoit mieux qu'un
articulier qui refuſoit ou differoit de
aïer, y fût contraint par les Juges or-
inaires, que par la cruauté des rece-
eurs qui faiſoient quelquefois païer
ien cher un retardement dont la ne-
eſſité plûtôt que la mauvaiſe volonté
toit la cauſe, & qui, en intimidant les
alheureux, tiroient ſouvent pour eux
êmes une partie de ce qui auroit ſer-
i à païer le Roi. Meleandre eut égard
ces remontrances, il ordonna à Cleo-
ule de dreſſer une declaration qui de-
argeât le peuple de ces exactions.
n trouva plus de difficulté ſur ce qu'-
voient ajouté les deputés de Siracuſe,
s maux que cauſe ſouvent le grand
ombre de procez multipliés, ou par la
nteur de la juſtice, ou par les ſubtili-
s captieuſes des gens de pratique.

Iburrane conſideré du Roi pour ſon
ropre merite, & ſur la recommanda-
on particuliere d'Argénis, étoit preſ-

que toûjours à la Cour. Ce fut à lu
que s'adreſſerent les députés de Siracu
ſe, ils ſe mirent ſous ſa protection, &
le ſuplierent de faire valoir leurs juſte
demandes, de joindre même ſes priere
pour obtenir du Roi, qui paroiſſoit avoi
déja oublié le paſſé, un ſoulagement
conſiderable pour ſes ſujets. Iburran
avoit l'ame grande & étoit naturelle
ment bien-faiſant; c'étoit même l'obli
ger que de l'emploïer pour quelque cho
ſe de juſte, & une occaſion de rendr
ſervice lui étoit plus ſenſible que le ſer
vice même ne l'étoit à ceux qui le rece
voient. Il avoit ſouvent parlé au Roi e
faveur des habitans de Siracuſe, & lu
avoit repréſenté les inconveniens inſe
parables des procez & de la chicane. Il
crut devoir reprendre dans cette occa
ſion un detail qu'il avoit déja commen
cé, & prit ainſi la parole. La demande
des députés de Siracuſe n'eſt pas un ob
jet de peu de conſequence. Je ne ſçai
grand Roi, ſi cette guerre inteſtine que
que vous avez heureuſement terminée,
leur eût été plus funeſte. C'eſt une ligue
puiſſante qu'ils vous prient de détruire,
peut-être auſſi dangereuſe que celle de
Licogene. Je ne parle point des Juges
ſuperieurs qui tiennent la balance (c'eſt

otre majeſté qui les nomme) mais les fficiers ſubalternes ſe ſont multipliés, e maniere que le nombre des labou-eurs & des marchands plus neceſſaires ans un Etat, eſt beaucoup moins grand.)r comment peuvent ſubſiſter tant de ens avides, ſi ce n'eſt aux dépens du euple, & ſouvent par la ruine entiere e leurs cliens. Ils ſont d'autant plus de ort à l'Etat, que ſi ces fonctions étoient xercées par moins de perſonnes, & qui aſſent plus de droiture, pluſieurs de eux qui ſe laiſſent ainſi corrompre par es ſubtilités pernicieuſes, ſerviroient eut-être d'ornement à ce Roïaume, en adonnant à d'autres exercices plus uti-es. Ils pourroient perfectionner les arts, u en inventer de nouveaux. Cette peſte 'eſt donc pas ſeulement dangereuſe par es maux dont elle eſt la ſource, elle l'eſt ncore par les avantages dont elle nous rive. Votre majeſté me dira peut-être ue c'eſt un mal neceſſaire, & que cette ultitude d'officiers peut à peine ſuffire our tant de plaideurs, dont les juriſdic-ons differentes ſont remplies : mais oſe repréſenter que c'eſt par cette mul-tude même que les procez augmen-ent & s'entretiennent. En effet, érigez ncore d'autres tribunaux, combien de

perſonnes voudront profiter de ces degrés differens ? Suprimez-en quelques-uns, une partie des procez ſera retranchée. Ce nombre infini de plaideurs provient pour l'ordinaire de l'interêt ſordide de ceux à qui ils s'adreſſent, qui craignant de voir diminuer leur gain, s'ils ne prolongent l'affaire, font valoir leur funeſte talent avec ceux mêmes qui ont le meilleur droit. Ils profitent de la connoiſſance qu'ils ont de tous les détours de la chicane, ou pour donner des leçons à des cliens qui ne ſont pas inſtruits dans ce dangereux exercice, ou pour engager ceux qui en ont quelque teinture à s'en ſervir avec avantage. Entre toutes vos provinces il en étoit une ſeule qu'on pouvoit dire exemte de ces maux ; les villes y joüiſſoient d'une tranquillité parfaite, ou s'il ſurvenoit quelque different, on s'en raportoit à des arbitres qui, avec plus de juſtice, & moins de formalités, l'avoient bien-tôt terminé. Cette province peu atentive à ſes interêts reçut dans ſon ſein une perſonne trop habile dans cette profeſſion, premiere ſource de procez, premieres ſemences des diviſions & des inimitiés qui depuis ont eû cours ; tant il eſt vrai que des perſonnes trop inſtruites dans

t art pernicieux, ſongent beaucoup oins à terminer les procez qu'à les en- etenir.

Mais quoique ces gens de pratique ient en ſi grand nombre, & que leurs ngereuſes leçons ne ſervent qu'à trou- er les lieux où ils ſe rencontrent, ce roit au moins une conſolation pour les alheureux qui tombent entre leurs ains, ſi après beaucoup d'inquiétudes de peines, ils pouvoient ſe flater d'en ir enfin le terme ; mais rien ne finit, à conſiderer le mouvement, les ſoins les ſommes qu'il en coute, on aime- it mieux être promtement condamné ue de gagner ſa cauſe à ce prix. Ne fau- coit-il pas reformer ces abus, & preſ- ire un tems pour la déciſion totale une affaire ? Qui ne ſçait que tous ces tours deviennent autant de nouveaux ups pour un malheureux à qui il ſeroit core plus avantageux d'être d'abord rimé ? Il va ſoliciter, pluſieurs années paſſent ſans qu'il ait pû obtenir une dience, les juges n'ont pas le loiſir de donner : l'accordent-ils ? Celui qu'il hargé de le défendre omet le fait prin- al, & s'arrête à un objet de peu de nſequence qui ſe trouvera compris ns la cauſe, ou que volontairement

il séparera du fond de l'affaire. Ce sont, dit-il, des premiers faits qu'il faut expliquer, & sur lesquels on doit prévenir les juges. Un doute en fait naître un autre, & donne occasion à cette lente justice qui consume le pauvre quoiqu'innocent. Un homme sans biens avec le meilleur droit ne peut se défendre longtems contre une personne riche & puissante; les frais le font à la fin succomber, & souvent c'est moins de l'injustice de sa partie qu'il auroit à se plaindre, que de la lenteur des juges. La raison de ces retardemens est sensible, plus une affaire traîne, plus on est censé y avoir emploïé de travail, & plus on se croit en droit d'exiger. A quel prix ne sont pas ces écritures, ces seances frequentes dont il auroit fallu suprimer une partie! tirannie d'autant plus criante, que ceux qui l'exercent lui prêtent les noms d'équité & de regles de justice. A force de voir & de faire des miserables ils se dépoüillent des sentimens d'humanité; & par une funeste habitude ils regardent la triste situation d'un plaideur comme un état ordinaire. Plus sensibles à leurs propres interêts qu'aux plaintes reïterées des malheureux, ils n'écoutent ni sollicitations, ni prieres &

comportent avec des cliens comme
vec des perſonnes qui ſervent à aug-
enter une cour qui ne doit durer qu'au-
ntqu'ils auront l'adreſſe de les amuſer.
Il y a encore d'autres inconveniens,
ais je n'en entretiendrai point votre
ajeſté. Ceux qui ſont venus la ſuplier
: reformer une partie des juſtices ſu-
lternes, doivent être entrés dans ce
étail. On peut prévenir ces maux, en
bligeant ceux qui ont entre eux un di-
rent de ſe préſenter aux juges qui
ouveront plûtôt leur déciſion dans les
iſons ſimples & naïves des parties,
ue dans les détours recherchés de la
nicane. Qu'il ſoit défendu dans toutes
s juriſdictions de proceder autrement.
ue ſi l'affaire demande un plus ample
amen, ou qu'il faille accorder un de-
pour recouvrer des pieces, ceux qui
ont chargés de ces cauſes, reïtereront
ſerment qu'ils ont déja fait de n'en
endre la défenſe qu'autant qu'ils la
connoîtront juſte. Si quelqu'un y con-
vient, & qu'on puiſſe le convaincre
voir fait tort à ſon client, qu'il ſoit pu-
de maniere à faire impreſſion ſur les
tres, que la crainte des Dieux ne ſe-
it pas capable de retenir. Qu'il ne ſoit
ié aucun ſalaire que le procès ne ſoit

jugé. Celui qui l'aura perdu ne ſera tenu de donner que ce qui aura été fixé par les ordonnances, & pour éviter l'embarras au ſujet du païement, dès la premiere inſtance, les parties donneront une caution. Celui qui l'aura gagné pourra gratifier ſon défenſeur de la même ſomme que celle qui doit revenir aux juges. Sur tout qu'il y ait des défenſes expreſſes de faire aucun préſent pendant la durée du procès; que celui qui aura donné, perde ſa cauſe; que celui qui aura reçû, ſoit interdit de ſes fonctions. Qu'il y ait une forte récompenſe pour le dénonciateur, alors on verra dans ceux qui ſe ſont chargés de défendre leurs parties, beaucoup plus d'activité & leur travail, plus utile au public, leur vaudra à eux-mêmes davantage.

Une choſe encore eſſentielle c'eſt de défendre ſous des peines rigoureuſes, & non ſous de ſimples menaces qui demeurent toûjours ſans effet, de défendre, dis-je, aux juges de garder une affaire au delà de ſix mois, ſi ce n'eſt quand il faut faire venir des pieces eſſentielles de provinces éloignées. Qu'on leur accorde pour lors un delai convenable; j'aurai contre moi, je l'avouë, ceux, qui, accoutumés à une lente ju-

ice, ne conviendront jamais qu'un grand nombre de procez puiſſe être -tôt expedié ; mais je leur demande- ois d'où provient cette multitude d'af- ires ainſi accumulées, n'eſt-ce pas ur lenteur qui en fait le nombre ? Je poſe que ce même nombre augmente ncore, qu'arrivera-t-il enfin ? Ou il udra laiſſer la plûpart des affaires in- eciſes, ou, en les mêlant toutes enſem- e, prononcer au haſard, & ſans ſuivre icun ordre de juſtice. Que ſi les juges n expedient autant d'anciennes qu'il n renaît de nouvelles, nous ſommes accord : s'ils opoſent cette raiſon que juſtice demande ſouvent des années ntieres pour aprofondir des affaires une eſpece plus difficile, cette diffi- ulté pretenduë ne vient-elle pas de obſcurité des faits ? Or qui a jeté cette bſcurité ? Qui a broüillé cette affaire ? non le peu de lumiere ou la malice e ceux qui l'ont conduite. Remon- ons aux jugemens des anciens, ils n'y mploïoient pas le tems qu'on veut ici reſcrire. Accuſera-t-on cependant d'in- uſtice ces premiers auteurs des loix & es ordonnances qui ſont aujourd'hui uivies ? Par ſucceſſion des tems, ſous n pretexte de juſtice, on a trouvé pour

les parties obligées à se défendre, ce qui n'a servi qu'à détruire entierement la simplicité des loix, comme les delais, les lettres du Prince de differentes especes; & ce qu'on pouvoit terminer en une seule seance a été prolongé en plusieurs, comme pour suivre avec plus d'exactitude un ordre supposé de justice; & parce que ces moïens n'ont été inventés que pour l'utilité & le profit de ceux qui composent les jurisdictions differentes, on les observe aussi religieusement, que si les plaideurs avoient été établis pour la justice, & non pas la justice pour les plaideurs. Il faut retrancher toutes ces formalités qui excedent un terme raisonnable; une affaire, quelque difficile qu'elle soit, peut être terminée en six mois, quand on voudra y donner tous ses soins, & y aporter toute la diligence necessaire. Le scrupule d'une trop promte justice ne doit point arrêter les juges. Qu'ils ordonnent ce qu'ils croiront plus équitable, souvent après plusieurs années un jugement n'en est pas moins injuste. La verité & la justice dépendent plûtôt de l'examen serieux d'une affaire, que du tems qu'on y emploïe.

Meleandre prenant la main d'Iburra-

ne, d'où vous vient, lui dit-il, en sou-
iant, cette vivacité parlant contre des
ersonnes absentes ? Peut-être me me-
ant au nombre de ces juges, est-ce à
noi que vous proposez de donner des
vis ? En effet, j'entends souvent des
laintes sur la lenteur de la justice. Ibur-
ane s'excusa de la chaleur qu'il avoit
ait paroître sur son zele pour le bien pu-
blic. Le juge, dit-il, ne manquera pas
l'accuser ceux qui ont entrepris la dé-
ense des parties, il fera entendre qu'ils
ont seuls la cause de ces retardemens di-
ects ou indirects. Vaine supposition ! Ils
lemandent qu'on differe, on leur accor-
le, sur qui doit retomber la faute ? Ose-
roient-ils tirer une affaire en longueur,
s'ils ne sçavoient que c'est un usage con-
irmé par le consentement de juges trop
aciles ? Qu'on n'accorde aucun delai,
qu'on borne toute la procedure au terme
précis de six mois, & que ceux qui n'y
auront pas satisfait, soient censés avoir
manqué à leur devoir. Les personnes
reposées pour la défense des cliens plus
ttentives, craindront d'emploïer ces dé-
ours si pernicieux à leurs parties. Si ce-
endant ces remontrances ne faisoient
ucun effet sur l'esprit des juges, s'ils
'élevoient contre moi ; si faisant valoir

leur integrité, leur travail & leur assi-
duité, ils se plaignoient qu'on ne cher-
che qu'à les accabler, en leur fixant un
terme si court, votre majesté peut leur
être plus favorable. Qu'ils remetent à
d'autres personnes capables les affaires
qui seroient de trop pour eux. Il y a quan-
tité de Jurisconsultes très-habiles; qu'ils
leur renvoïent les causes les plus épi-
neuses, que ce soit par d'autres ou par
eux que s'en fasse l'examen, la force de
l'ordonnance n'en sera point alterée, &
les parties intereſſées verront la fin de
leur affaire dans le tems limité. Les ju-
ges reprendront bien-tôt de nouvelles
forces, jaloux de leurs droits, ils ne
permetront pas que d'autres les parta-
gent. Mais que deviendront, me direz-
vous, tant de procez accumulés depuis
si long-tems, une année seule pendant
laquelle il en survient encore de nou-
veaux, peut-elle suffire? Que ces juges
prennent avec eux des personnes éclai-
rées, qui en leur communiquant leurs
lumieres, metent l'affaire en état d'être
jugée; mais que le terme en soit toûjours
le même, & que les juges une fois deba-
rassés de ces anciennes causes, ne diffe-
rent plus des années entieres à punir la
mauvaise foi des plaideurs, & à donner

satisfaction aux personnes qui ont re-
cours à eux.

Le Roi sentoit la justice & la force des raisons d'Iburrane, mais comme les remedes violens dans un tems de langueur sont souvent dangereux, il differa l'execution d'un projet si utile jusqu'au tems où l'on pourroit faire assembler les magistrats, & leur imposer une loi qui ne devoit passer que de leur consentement, & à laquelle les plus integres seroient les premiers à se soumetre. Le Roi vouloit outre cela leur menager auprès du peuple le respect dû à leurs places : ce temperament paroissoit necessaire dans les circonstances présentes, où un édit trop rigoureux eut été regardé plûtôt comme une suite de vengeance, que comme un reglement fait pour le bien de l'Etat. Voulant répondre aux autres demandes du peuple, il ordonna une assemblée pour le jour de la naissance d'Argénis : Cleobule fut chargé de dresser les édits.

Les députés de toutes les villes, & une affluence de personnes de tout rang & de toutes conditions, augmentoit si fort le nombre des habitans d'Epeircté, que Radirobane craignoit déja de ne pas réussir dans son projet. Bien-tôt après

il ſe flatoit que ce qu'il avoit regardé cõ
me un obſtacle, faciliteroit peut-être ſo
entrepriſe, & que cette confuſion gene
rale ne ſerviroit qu'à empêcher le ſecou
qu'on auroit pû donner à la Princeſſe. I
n'épargnoit rien cependant pour rendr
la fête magnifique, & cherchoit par un
generoſité affectée à effacer au moins e
partie dans l'eſprit des Siciliens, la hon
te d'une ſi lâche perfidie. La veille o
avoit preparé la plus grande ſalle du pa
lais, le ſouper où ſe trouverent quan
tité de Seigneurs Sardes & Siciliens,
fut ſervi de bonne heure. Les Garde
pouvoient à peine ſuffire pour écarte
le monde qui y étoit accouru en foule
les cris redoublés de ceux qu'on repouſ
ſoit avec violence, interrompirent mê
me la fête, & le Roi fut obligé de pa
roître, afin d'empêcher par ſa préſenc
le deſordre de cette populace. Arcom
brote qui accompagnoit Meleandre, fu
chargé du ſoin de ne laiſſer entrer qu
ceux qui, ſans cauſer de trouble, pour
roient trouver à ſe placer. Ce jeune hom
me qui n'avoit en vûë que de traverſe
Radirobane, reſolut de faire manque
une fête ordonnée avec tant de ſoins pa
ſon rival, & comme s'il n'eût pas ét
le maître de retenir une ſi grande mul
titud

ttude, il lui laiſſa une liberté entiere. Tous les paſſages furent bien-tôt bouchés, Meleandre même en colere ne pouvoit ſe faire entendre, juſqu'à ce que s'étant retiré par une porte ſecrete, ce peuple revenu à lui même eut honte de ſon inſolence ; Eurimede profita de ce moment, pour lui faire des reproches ſur ſon manque de reſpect, tandis qu'Arcombrote s'aplaudiſſoit en ſecret de voir Radirobane preſque reduit à ordonner qu'on defît toutes les machines qui devoient ſervir pour le divertiſſement.

Eurimede trouva enfin le moïen de rendre la ſalle libre. Meleandre & Argénis vinrent ſe placer dans l'endroit qui leur étoit preparé. Le bal commença par une entrée de quatre Satires, qui, après avoir danſé quelque tems ſans beaucoup d'ordre, s'aprocherent du Roi & de la Princeſſe, & leur préſenterent le ſujet de la piece ; ils en diſtribuerent pluſieurs exemplaires à differentes perſonnes qui ſe trouverent dans la ſalle.

Lorſque Saturne ſeul chargé du ſoin du monde,

Gouvernoit les enfers, les cieux, la terre & l'onde,

La nature soumise à d'équitables loix,
Dans un parfait bonheur a maintenu ses droits:
Aujourd'hui partagée, en proïe à mille alarmes,
En vain à son malheur elle donne des larmes:
De trois freres rivaux la barbare fureur
Trouble son harmonie, & la remplit d'horreur.
Le sang contre le sang devient inexorable,
Ah! rapellez, cruels, ce pere respectable,
Remetez-lui son sceptre, & qu'un juste de-
voir,
En vous réunissant, lui rende son pouvoir.
Mais la fortune vient, & sa vaste puissance,
Entre les combatans remet l'intelligence.
Proclamé Souverain des mortels & des Dieux,
Jupiter est placé dans l'empire des cieux.
Neptune a l'ocean. Dans les Roïaumes sombres
Pluton est destiné pour gouverner les ombres:
Et déja ces rivaux de colere embrasés,
Par ce partage heureux, se trouvent apaisés.
La nature sensible à leur gloire commune,

Pour confirmer leurs droits, ſe joint à la fortune.

On voit les Dieux du ciel, ceux des eaux, des enfers,

S'aprocher aux accords repandus dans les airs;

Aux Dieux qu'on leur propoſe ils donnent leur ſuffrage,

En aprouvent le choix par un ſincere hommage.

Si les Divinités qui dans le firmament

Des globes lumineux reglent le mouvement,

N'augmentent point l'éclat de votre Cour charmante,

La fête de ce jour n'en eſt pas moins brillante,

Princeſſe; Jupiter ſatisfait dans ces lieux

Se dérobe pour vous à la Reine des cieux,

Préferant la Sicile à ſon brillant empire,

Le bonheur de vous voir eſt le ſeul qu'il deſire.

Les trompettes commencerent à joüer. Peu après au bruit du tonnerre, & à la lueur des éclairs, on vit paroître un ciel qui ſembloit ſe mouvoir & s'aprocher; il s'ouvrit par trois endroits, &

au moïen de quelques lumieres placées avec art, on y voïoit de tous côtés briller l'or & l'azur. Il y avoit trois trônes ; dans celui du milieu étoit Jupiter ; Neptune & Pluton occupoient les deux autres. Autour d'eux étoient pluſieurs petits amours qui avoient cet air enjoüé, qui les fait aiſément reconnoître. Ils portoient chacun un carquois & tenoient à la main deux fléches, dont la pointe étoit differente, pour marquer leurs differens effets. Ils ſe lancerent avec Neptune & Pluton ſur un tapis prépaié, & firent, en danſant d'une maniere très legere, le tour de la ſalle, tandis que Jupiter au ſon des inſtrumens s'aprocha de ſes freres : mais dans l'inſtant, comme ſi la diſcorde ſe fut miſe entre eux, ils s'éviterent par des pas, & par des mouvemens contraires. Ce qui aïant été pluſieurs fois reïteré, la fortune parut élevée ſur un globe, qu'elle faiſoit mouvoir avec une juſte cadence. Elle tenoit cachés dans les replis de ſa robe les marques des empires, que ces freres rivaux ſembloient ſe diſputer ; elle leur fit ſigne de s'aprocher, ce qu'ils firent par des pas reglés. Ils tirerent au ſort, Jupiter eut en partage un foudre doré, Neptune un trident, & Pluton effraïé eut le

ſceptre des enfers. Un autre ciel parut auſſi-tôt, & amena devant Jupiter les principaux Dieux, Mars, Apollon & Mercure, pour rendre hommage à leur Souverain. On vit enſuite une mer agitée pouſſer à flots inégaux un rocher couvert de mouſſe & de coquillages, d'où ſortirent Prothée, Triton & Glaucus, qui venoient reconnoître Neptune pour leur maître. La muſique par des ſons qui avoient du raport avec cette entrée, exprimoit auſſi l'agitation de la mer. A peine Neptune eut il reçû leurs hommages, qu'on vit tout à coup paroître un jardin, qui, quoique ſombre, avoit quelque choſe de charmant, il repréſentoit les champs éliſées; de ce lieu ſortirent Minos, Eaque, & Radamanthe, ſaiſis d'abord & comme étonnés d'apercevoir une lumiere, qui ne leur étoit point ordinaire; Pluton ſe trouva conſolé, en voïant l'étenduë de ſon empire. Les Dieux de l'Olimpe étoient vêtus d'habits de couleur de pourpre, ceux de la mer en avoient de bleus, & ceux des enfers qui en portoient d'un rouge foncé, imprimoient une ſecrete terreur; chacun de ces Dieux avoit outre cela les marques qui lui étoient particulieres. Apollon étoit environné de

raïons : ſur l'habit de Mars étoit repréſenté tout ce qui convient à la guerre, il tenoit en ſa main une épée : on reconnoïſſoit Mercure à ſon chapeau aîlé, & à ſon caducée. Triton avoit une trompe à ſon côté ; le viſage double de Prothée exprimoit ſon naturel changeant ; & Glaucus étoit repréſenté avec la grande barbe qu'il portoit, lorſqu'il trouva cette herbe puiſſante, qui le transforma auprès d'Anthedon. Cent villes étoient repréſentées ſur la robe lugubre de Minos; on voïoit ſur l'habit d'Eaque un chêne figuré, & quantité de fourmis, dont les unes paroiſſoient prendre une forme humaine, & les autres n'avoient point encore quité leurs pattes ; Radamanthe portoit ſur le ſien la chimere de Licie animée des plus vives couleurs, & pour montrer combien il étoit opoſé aux vices & aux monſtres, Bellerophon y étoit auſſi repréſenté monté ſur Pegaſe, pour combatre ce monſtre à trois formes differentes.

Chacun danſa avec les habits & les mouvemens qui leur convenoient : les Dieux du ciel d'une maniere plus legere, ceux de la mer avec des pas peſans, & ceux des enfers d'une maniere proportionnée aux rides de leurs viſages,

& à leur contenance ſevere. Tous ces Dieux ſi differens entre eux & d'habits & de figures, danſerent enſemble une même entrée, ils s'éloignoient les uns des autres pour ſe rejoindre auſſi-tôt; ſouvent ils étoient ſur une même ligne, ſe tenant par la main; quelquefois ils danſoient ſeuls, quelquefois deux enſemble, avec tous les mouvemens & la cadence que leur marquoient les inſtrumens. Ces premieres danſes finies, Radirobane ſous la repréſentation de Jupiter, s'aprocha d'Argénis & lui préſenta la main pour danſer, ce qu'elle fit avec toute la grace poſſible. Les Dames les plus diſtinguées aïant auſſi danſé, les douze Divinités finirent le ballet par une danſe generale, & ſe ſeparerent enſuite. Jupiter remonta dans le ciel, Neptune ſe retira ſous les flots, & Pluton à la lumiere des flambeaux deſcendit dans ces lieux tenebreux dont le retour eſt interdit aux ombres. La ſalle fut à l'inſtant aroſée, au grand étonnement des ſpectateurs, d'une pluïe legere d'eaux odoriferantes, que fourniſſoient differens nuages ſuſpendus.

Il n'y avoit perſonne qui ne donnât des aplaudiſſemens à une fête ſi galante: les uns en loüoient l'invention, les

autres la magnificence, & les autres rendoient juſtice à la generoſité de Radirobane, tandis que ce Prince perfide étoit uniquement occupé de ſon deſſein. Après avoir paſſé la nuit dans des inquiétudes continuelles, il ſe rendit au port ſur le point du jour, & viſita le vaiſſeau qu'on devoit metre en mer; pretexte dont il comptoit ſe ſervir pour atirer Meleandre & Argénis. De-là il alla viſiter l'endroit où l'on devoit ſervir le repas, on y avoit dreſſé des tentes ſoutenuës de quantité de pieux & de cordages; pluſieurs nattes étoient étenduës ſur le ſable; de tous côtés ce n'étoient qu'ornemens champêtres de feüillages & de lierre, des couronnes & des chifres formés du nom d'Argénis. On y avoit placé differentes repréſentations d'hommes & d'animaux, & Radirobane avoit fait metre ſur le lit preparé pour Argénis des tabletes environnées de laurier, où étoient écrits ces vers.

Princeſſe, dont l'éclat & les charmes naiſſans
Le peuvent emporter ſur les atraits puiſſans
De Junon, de Pallas, de Venus elle-même,
Illuſtre ſang des Dieux, honneur du diadême,

A d'innocens plaisirs ne vous refusez pas,
Daignez orner ces lieux de vos brillans apas.
Lorsque Diane au ciel a fourni sa cariere,
Dans les bois écartés elle erre sans lumiere,
On sçait qu'elle s'y plaît, que dans sa liberté
Elle y vient profiter de leur obscurité.
Pallas refuse-t-elle, après une victoire,
De descendre en des lieux consacrés à sa gloire?
Elle mêle ses chants avec ceux des mortels,
Et s'empresse, comme eux, d'encenser ses autels.
Nimphe, que tardez-vous, venez en assûrance
Eprouver ce que peut votre aimable présence,
Neptune moins sensible aux charmes de Thetis
Adressera ses vœux à la seule Argénis.

Meleandre, après le sacrifice, fit venir les députés des villes, leur dit qu'il avoit fait atention à leurs demandes & commanda qu'on exposât dans la place publique les édits que Cleobule avoit dressés par son ordre. Il leur promit de remedier dans la suite aux abus que les

procez avoient introduits, ne pouvant donner à ce mal un remede auſſi prompt qu'il le ſouhaitoit. Le peuple tranſporté de joïe par le double motif d'une grace qu'il venoit de recevoir, & d'un jour ſi ſolemnel, ſuivit avec mille acclamations Meleandre & Argénis juſques aux tentes que Radirobane avoit fait dreſſer. Le Roi de Sardaigne, à l'arivée d'Argénis qu'il regardoit déja comme une proïe qui ne pouvoit lui échaper, témoigna ſon contentement, & ne manqua à rien de tout ce qu'une honnêteté concertée pouvoit exiger. Il y avoit encore quatre heures de jour, quand, les tables deſſervies, on ſe diſpoſa à aller voir le vaiſſeau. Le rivage retentiſſoit du bruit des inſtrumens de guerre. Du haut des trois mats pendoient pluſieurs banderoles de ſoie de diférentes couleurs, pour ſervir de joüet aux vents. Le tillac étoit couvert de ſoldats & de matelots, comme ſi c'eût été pour une occaſion de triomphe ou de combat. Il y avoit un ſi grand concours, que le rivage & les chaloupes ne pouvoient contenir qu'une partie du peuple, qui au moindre mouvement que ſembloit annoncer le bruit des trompettes, jetoit mille cris de joïe.

Le dessein étoit de ne pousser en mer
vaisseau que très-tard, & Radirobane
ntretenoit durant ce tems Meleandre
un nouveau feu qui devoit se tirer
r l'eau, quand le jour auroit disparu.
a curiosité avoit atiré sur le rivage un
ombre infini des personnes qui avoient
ntendu parler de cette nouvelle in-
ention. Le Roi de Sardaigne reconduit
Meleandre & Argénis dans leur tente,
leur fit le détail de ce qu'ils devoient
oir; des figures de poissons vomissans
es flames qui ne s'éteindroient point
ns l'eau, quoique ces poissons dûssent
y plonger tout-à-fait; plusieurs cha-
oupes ataquées par ces mêmes poissons,
défenduës par des figures enflamées,
ont les traits ne brûleroient jamais
ieux que dans les eaux. Ce détail étoit
uelquefois interrompu par l'inquié-
de où le jetoit une pareille entrepriſe
r le point de son execution. Quelque-
is même quitant le Roi, il alloit aver-
r Virtigane de veiller à tout, & qu'il
ût à prendre garde que trop de préci-
itation ou de negligence ne fit échoüer
projet. Il y avoit dans la tente où
toient les deux Rois, & d'où ils de-
oient voir l'artifice, cent lumieres qu'on
evoit éteindre en même tems au

premier ſignal, ce qui n'étoit pas difficile par la maniere dont elles étoient ſuſpenduës. On devoit auſſi-tôt ſe ſaiſir d'Argénis & de Meleandre, & les porter dans un eſquif deſtiné pour l'enlevement. On avoit raſſemblé les principaux officiers & une partie des ſoldats Sardes, qui, ſans rien ſçavoir du deſſein de Radirobane, avoient ordre d'executer tout ce que leur commanderoit Virtigane. C'étoit lui qui contre ſon gré avoit été chargé avec deux des principaux Seigneurs du ſoin de conduire toute l'affaire.

Qui croiroit que la Sicile eût pu échaper à un danger ſi préſent ? Mais les Dieux préviennent ſouvent la malice des hommes ; ils arrêtent les deſſeins les mieux concertés, au point même de leur execution, pour imprimer toûjours quelque crainte dans l'eſprit des méchans, & laiſſer quelque eſpérance aux vertueux affligés. Arcombrote par haſard ſe promenoit ſeul ſur le rivage, tandis que tout le monde avoit les yeux atachés ſur le vaiſſeau qui avoit occaſionné cette fête ; il ſçavoit la langue de Sardaigne. Un ſoldat Sarde qui venoit de quiter Virtigane, rencontra un de ſes camarades qui ſe promenoit ſans

mes ſur le rivage. Quoi, dit-il, ſans que & ſans épée ? L'autre répondit qu'il n'avoit pas reçû ordre de les prendre, puis ſe mêlant avec d'autres qu'ils rencontrerent, Arcombrote ne put rien entendre davantage. Surpris qu'en tems de paix, & dans l'occaſion d'une fête publique, on fût ſous les armes, il examina celles que portoient les autres ſoldats. Aux uns il vit la pique & l'épée, des dards aux autres, à quelques-uns des javelots à l'Italienne. Il y en avoit peu (ce n'étoit même que parmi les gardes du Roi) qui euſſent le caſque & le bouclier, trop de perſonnes ſi bien armées euſſent fait naître quelques ſoupçons. Arcombrote déja animé contre Radirobane, entra en quelque defiance, & ce ne fut pas ſans une permiſſion particuliere des Dieux qu'il fit attention à une choſe qui naturellement ne devoit cauſer aucun ſoupçon. Une perſonne qui n'auroit point eu d'interêt à aprofondir toutes ces circonſtances, en voïant des ſoldats armés, n'auroit interprêté que comme une coutume, ce qui étoit réellement une entrepriſe ; mais ſoit par l'amour qu'il reſſentoit pour Argénis, ou par l'envie de ſurprendre en faute Radirobane, il fit pluſieurs

reflexions ſur ce qu'il avoit vû & enten
du. Quoi, dit-il, cet amant mépriſ
voudroit-il uſer de quelque violence
Non content d'enlever Argénis, veut-i
encore atenter ſur la perſonne du Roi
Pourquoi toutes ces inſtances de ſe ren
dre au bord de la mer ? Pourquoi, aprè
les y avoir conduits, les faire atendr
juſques à la nuit ? Dans cette premier
idée, il crut ne pouvoir mieux s'aſſûre
de la verité que par le moïen du frer
de Virtigane, qui depuis long-tem
étoit retenu au lit malade. Il n'y avoi
point d'aparence (ſupoſant quelqu
mauvais deſſein) qu'on l'eût laiſſé dan
la ville à la merci de ſes ennemis. I
ſe rendit promtement à Epeircté, &
après avoir fait un tour dans le quartie
du palais où logeoient les étrangers
il aperçut heureuſement un valet d
chambre de Radirobane nommé Liba
chane. Il alloit tirer la porte de la cham
bre de ſon maître. Arcombrote le joi
gnit, & le pria de lui permetre d'y voi
quelque choſe. Libachane, avec tou
les égards qu'il devoit à une perſonn
de la diſtinction d'Arcombrote, igno
rant d'ailleurs le deſſein de Radirobane
rentra avec lui dans l'apartement. Ar
combrote qui avoit remarqué deux foi

n accompagnant Meleandre chez Ra-
irobane, qu'il y avoit ſur une table
u chevet de ſon lit, un très beau ca-
inet de marqueterie garni d'argent (on
iſoit qu'il y renfermoit ſes pierreries,
c ce qu'il avoit de plus ſecret) jeta
ans affectation les yeux ſur cette ta-
le, où il ne trouva point ce qu'il cher-
hoit, regardant enſuite par toute la
hambre, il n'y vit point le cabinet. Ne
oulant rien laiſſer ſoupçonner à Liba-
hane, il affecta de conſiderer atenti-
ement deux tableaux qui étoient en
ffet fort eſtimés. Dans l'un étoit repré-
enté le pere de Radirobane, & un ai-
le qui ſembloit deſcendre du ciel, &
ui metre une couronne ſur la tête.
'autre repréſentoit Apollon tirant ven-
eance de Marſias qui nouvellement
corché, paroiſſoit fondre en eau, &
ormer un fleuve. Il s'arrêta quelque
ems ſur ces deux morceaux de peinture,
omme s'il ne fût venu que dans le deſ-
ein de les examiner de près On n'a-
oit rien emporté des meubles qui
toient dans l'apartement que ce petit
offre. Cette circonſtance ne fit qu'aug-
nenter ſes ſoupçons, il quita Libacha-
e, & ſe rendit promtement chez Vir-
igane, mais n'aïant trouvé perſonne

qui pût lui ouvrir les portes de l'apartement, il ne douta plus qu'on n'eût transporté son frere. On l'avoit en effet conduit le matin dans une litiere sur le bord de la mer, sous le pretexte d'une ordonnance des medecins. Arcombrote qui craignoit d'être prévenu par la nuit, qu'il regardoit comme le tems de la trahison, sans chercher d'autres preuves, joignit sur le champ deux officiers qui étoient en sentinelle, car comment rassembler les soldats déja dispersés de tous côtés. Il feignit d'être venu par l'ordre de Meleandre. Allez, dit-il, ramassez promtement quelques soldats, & les conduisez sans bruit sur le rivage; qu'ils se rendent à la file auprès de la tente de Radirobane, il suffit qu'ils aïent leur pique & leur épée, d'autres armes seroient inutiles. Je serai plûtôt que vous auprès de Meleandre, & vous ferai sçavoir incessamment ses volontés. Partez & servez le Roi avec toute la fidelité que vous lui devez.

Les soldats de la garde étant partis, Arcombrote se rendit sur le port, & rencontra Eurimede proche de la tente de Radirobane. Que je crains, lui dit-il, avec un air qui marquoit son trouble, que les destins ne nous aïent envoïé un

second

econd Licogene. Il lui raconta en peu
e mots ce qu'il avoit remarqué, &
ui pouvoit lui faire aprehender une
ouvelle conſpiration ; que Radirobane
voit fait enlever ce qu'il y avoit de
lus précieux dans ſa chambre ; que
e frere de Virtigane, quoique très mal,
'étoit plus dans l'apartement ; que les
ardes étoient ſous les armes. Eurime-
e, ſans lui donner le tems d'en dire
avantage, lui répondit qu'il avoit eu
même penſée ; qu'il y avoit long-
ms qu'il avoit ſoupçonné quelque cho-
de la trahiſon ; qu'il avoit été ſurpris
e voir les Sardes ſe promener autour
e la tente du Roi, mais que ces der-
ieres preuves achevoient de le confir-
er. Quel eſt donc ce nouveau Pirithoüs?
uel eſt ce ſecond Theſée qui oſe en-
eprendre aujourd'hui de ravir la Prin-
ſſe ? Mais prenons de juſtes meſures,
in que Meleandre ſouffre du moins
ie nous le delivrions d'un peril qui
eſt que trop certain. Il craint ſi fort
offenſer Radirobane, qu'il s'en atire
mépris. Allez, Arcombrote, l'avertir
premier, & quand vous lui aurez fait
nnoître une partie du danger, je vien-
ai auſſi-tôt confirmer votre idée, par
s preuves que nous en avons. J'aurai

ſoin que les ſoldats qui doivent être ce ſoir de garde, ſe trouvent à portée de donner le ſecours neceſſaire. Il arriva heureuſement qu'Arcombrote entrant dans la tente où étoient les deux Rois, trouva Radirobane occupé à entretenir Argénis. Meleandre étoit ſeul, Arcombrote s'en aprocha, il faut, Sire, lui dit-il, d'une voix aſſez baſſe pour n'être entendu de perſonne, que j'affecte un air moins inquiet que ne l'exige l'occaſion qui m'amene. Les traîtres dont vous êtes environné, pourroient s'apercevoir de l'avis que je vous donne. Cette pompe preparée ici avec tant d'art demande une victime, vous-même l'allez devenir. Radirobane, à ce que je viens d'aprendre, veut vous enlever avec Argénis, il compte profiter du trouble & de l'obſcurité, c'eſt pour cette raiſon qu'on differe juſques à la nuit cette fête prétenduë. Eurimede entra dans ce moment & par le même avis, jeta une ſi grande fraïeur dans l'eſprit de Meleandre, que ne ſçachant quel parti prendre, il les pria de l'aïder de leurs conſeils. Il n'y avoit point à balancer, il falloit ou prévenir par la fuite des embûches qui n'étoient encore que dreſſées, ou ſe declarer ouvertement, & opoſer une vive

défense. Le plus sûr étoit de fuïr ; car comment ramasser en si peu de tems assez de soldats pour se défendre ? D'ailleurs c'étoit trop exposer Meleandre & Argénis. Qui sçavoit comment devoit se conduire la trahison ? Peut-être les Sardes avoient-ils pris leurs mesures de façon qu'un combat inopiné ne les empêcheroit point d'executer leur projet. Je sortirai de ma tente, dit le Roi, sous le pretexte de vouloir prendre l'air, j'inviterai Radirobane à venir avec moi ; Argénis que vous aurez soin, Eurimede, de prévenir, nous suivra. Quand elle sera au milieu de nos soldats, qu'elle feigne une incommodité subite, ce sera une raison pour se retirer, & je l'accompagnerai fort inquiet en aparence. Se tournant aussi-tôt d'un air content vers Radirobane & Argénis, profitons du beau tems, mon cher allié, lui dit-il, le soleil est baissé, & nous laisse la liberté de la promenade, nous reviendrons, quand tout sera prêt. Sans atendre de réponse, il sortit le premier, tout le monde le suivit, il adressa aussitôt la parole à Radirobane, afin de l'éloigner d'Argénis, & laisser à Eurimede la liberté de l'entretenir. Mais Virtigane qui survint empêcha par sa pre-

ſence Eurimede de rien découvrir à la Princeſſe, qui de ſon côté avoit déja formé quelques ſoupçons.

Arcombrote cependant exhortoit tous ceux qu'il ſçavoit être le plus atachés à Meleandre, de ne point abandonner leur Prince; une partie des Soldats qu'Eurimede & lui avoient raſſemblés étoient déja diſperſés dans la campagne, lorſqu'Argénis, qui depuis avoit été informée du danger, panchant un peu la tête, & ſe tournant du côté de Seleniſſe: je ſuis bien-mal, ma mere, lui dit-elle, d'une voix foible, elle feignit en même tems de ne pouvoir ſe ſoutenir. Radirobane alarmé demanda promtement du ſecours, de l'eau, du vin, des eſſences. La Princeſſe ſe trouva dans l'inſtant environnée de monde, & Meleandre déja un peu éloigné revint, affectant beaucoup d'inquiétude. Ne pourrois-je point avoir une litiere, dit Argénis; comme on lui eut demandé quelle douleur elle ſentoit, & où étoit ſon mal, elle ne répondit autre choſe, ſinon qu'avec une grande foibleſſe, elle avoit des étourdiſſemens continuels. Radirobane jugeoit à propos de la faire porter dans la tente voiſine. Meleandre dit qu'elle trouveroit plus de ſecours dans la ville, &

qu'elle y ſeroit plus tranquille. Il demandoit avec impatience une litiere, remerciant Radirobane de la part qu'il prenoit à l'indiſpoſition de la Princeſſe, juſqu'à vouloir s'incommoder pour elle. Le Roi de Sardaigne pour lors moins inquiet de la maladie d'Argénis, que du mauvais ſuccès d'un coup qu'il croïoit abſolument manqué, dit qu'il ne ſouffriroit jamais, que la Princeſſe, foible comme elle étoit, fut expoſée durant mille pas au mouvement d'une litiere, & qu'elle ſeroit beaucoup mieux dans ſa tente pendant ce premier accès, qui peut-être ne devoit pas durer.

On en étoit ſur ces conteſtations qui ſembloient ne partir que d'une ſincere amitié, mais Virtigane avertit ſecretement Radirobane, que le ſuccès de ſon entrepriſe ne dépendoit pas tellement de cette journée, que l'occaſion ne pût s'en retrouver; qu'il laiſſât partir la Princeſſe, qu'il l'accompagnât à Epeirctè, & differât les jeux juſqu'au retabliſſement de ſa ſanté; que Meleandre qui n'avoit aucun ſoupçon, reviendroit volontiers avec elle ſur le rivage. Radirobane s'en flatoit, quand ſon medecin qu'on avoit été promtement chercher, arriva. Il tâta le pouls de la Princeſſe, qui fit d'abord

quelque difficulté de préſenter ſon bras. Il parut étonné, & dit qu'il ne trouvoit aucun ſimptôme de maladie, puis ſe tournant vers Meleandre, il l'aſſûra qu'il n'y avoit rien à craindre ; que ce qu'avoit ſenti la Princeſſe, étoit une legere indiſpoſition qui n'auroit aucune ſuite. Radirobane commença à ouvrir les yeux, il ne douta plus que cette maladie ne fût ſupoſée, & un pretexte pour ſe retirer dans la ville. Croïant ſon deſſein découvert, ou au moins differé, il ne put ſe contraindre, & ſongeant déja à uſer de violence, il regardoit où étoient ſes ſoldats : il porta même la main ſur la garde de ſon épée, quand voïant autour de lui plus de Siciliens que de Sardes, il connut que ce n'étoit plus par la force qu'il pourroit s'aſſûrer du Roi & de la Princeſſe. Dans ce moment arriva le medecin de Meleandre, qui prévenu par Eurimede, parloit bien differemment de l'indiſpoſition d'Argénis. Il repréſenta que cette maladie pouvoit devenir ſerieuſe, que la Princeſſe devoit ſouffrir beaucoup de ce retardement, & qu'il falloit la conduire au plûtôt dans le palais. Le medecin Sarde ſurpris de ſe voir contredit par un homme de la même profeſſion, s'emporta, & après quel-

ques paroles outrageantes, demanda quel imptôme de maladie il trouvoit dans les yeux de la Princeſſe, & quel derangement il y avoit dans ſon pouls. Le Sicilien joüoit ſon perſonnage en homme d'eſprit; c'eût été une ſcéne amuſante que ces conteſtations animées, ſi une conjoncture auſſi funeſte eût permis cette eſpece de plaiſir.

On mit Argénis dans une litiere. Que le ſang épargné ! quel jour heureux pour la Sicile ! ce Roïaume periſſoit, & Poliarque, quoi qu'abſent, demeuroit accablé ſous ſes ruines. Radirobane n'eſt plus maître de lui, il fait un dernier effort pour retenir celle qu'il prevoit déja n'être plus en ſon pouvoir; il met la main ſur la litiere, & fait de nouvelles inſtances pour retenir la Princeſſe. Il s'étoit auſſi élevé quelque trouble entre les Sardes & les Siciliens, & Arcombrote ſe diſpoſoit à éloigner Radirobane de la préſence d'Argénis, quand Meleandre ſe mit au-devant. Aïdé des conſeils des premiers de ſa Cour, il ſeconda les deſtins qui ſe declaroient pour lui, & ne parloit au Roi de Sardaigne que dans des termes obligeans. Radirobane n'avoit pas la liberté d'offenſer un Prince qui le regardoit encore com-

me ſon allié. Ce premier trouble apaiſé en aparence, & Argénis partie, Meleandre monta dans une autre litiere, & environné de gardes & de ſoldats, il rentra dans Epeircté.



Perſonne n'oſoit adreſſer la parole à Radirobane, la fureur de ce Prince éclatoit malgré lui, & ſon eſprit agité ne lui repréſentoit que les idées les plus funeſtes. Il ſe rapelloit le ſuccès malheureux de ſon entrepriſe, il conſideroit tout ce qu'avoient ſemblé lui promettre des commencemens ſi bien menagés, le tems qu'il avoit eû en ſon pouvoir Meleandre & Argénis; quel étoit le Dieu ou le mortel qui eût découvert ſon projet; que maintenant deshonoré, & abandonné à toute l'horreur d'un crima infructueux, il étoit contraint de s'éloigner promtement de la Sicile, moins encore comme un ennemi, que comme un raviſſeur. Troublé par ces reflexions, il ſe promenoit le long du rivage, ſi indifferent pour toute autre choſe, qu'il ne s'apercevoit pas même de la nuit qui aprochoit. Enfin Virtigane plus hardi l'aborda, & pour en être écouté plus favorablement, il feignit d'abord d'entrer dans ſes ſentimens. Il eſt déja nuit, dit-il, & vous étes encore

core ici ! vous êtes environné d'un ſi grand nombre de perſonnes, voulez-vous les avoir pour témoins de l'agitation où vous êtes ? Où avez vous deſſein d'aller ? Meleandre vous propoſe de venir à Epeircté, mais peut-on compter ſur la ſincerité de ſes offres ? Vous aimez vos ſujets, les abandonneriez-vous aux plus vives inquiétudes ? Votre majeſté s'expoſe en demeurant ici plus long-tems. Le parti le plus ſûr eſt de vous éloigner ; quitez, ſans heſiter, une terre qui devient aujourd'hui la ſource de tous vos chagrins. C'eſt pour lors que ſans témoins vous pourrez librement écouter votre colere, & prendre les meſures que vous jugerez les plus convenables. Radirobane, ſans ſe détourner, & comme s'il n'avoit rien entendu de ce qu'avoit dit Virtigane, ſuivoit cependant le chemin de la mer, pour monter dans l'eſquif qui l'attendoit, il ne lui échapa point une ſeule parole, ſoit que l'excès de ſes tranſports ne lui en laiſſât point la liberté, ou qu'il craignît de les faire éclater, avant que de s'être embarqué. A peine fut-il monté ſur ſon vaiſſeau, qu'il ſe retira dans la chambre auprès de la poupe, ſans vouloir y être accompagné que de trois

des principaux Seigneurs de sa Cour. Aïant pour lors écarté ces nuages qui sembloient offusquer son esprit, il aracha de son col une boëte enrichie de pierreries, où étoit le portrait d'Argénis (les autres passions avoient déja fait place à la haine & à la fureur) & se tournant du côté de Virtigane, je trouverai le moïen, lui dit-il, de rendre cette journée plus fatale à Meleandre qu'à moi-même. Il se verra dans la dure necessité d'abandonner Argénis : cette séparation lui coutera plus que la mienne. Je vais faire la fonction d'une furie ; je porterai la rage & le desespoir dans le cœur de ce vieillard ; je n'épargnerai point la reputation de sa fille ; je verrai tous ces troubles d'un œil sec & tranquille ; insultant même au malheur de mes ennemis, je chercherai à metre le comble à leur disgrace par une guerre sanglante. Sur le champ il écrivit cette lettre.

Radirobane à Meleandre.

» J'ignorois, quand je me declarai pour
» vous, que j'obligeois un ingrat indi-
» gne d'avoir des amis. Faut-il que le
» succès de mes armes rende à votre ti-
» rannie des sujets qui ne vouloient que
» s'y soustraire. Si vous ne pouviez su-

» porter la vûë de celui qui avoit affermi vos droits, il falloit du moins me congedier d'une maniere, qui mît à couvert mon honneur & le vôtre. Je vais donc paſſer pour un perfide & pour un raviſſeur, & je devrai ces titres à vos injuſtes ſoupçons; mais non, ces lâches artifices ne pourront effacer les obligations que vous m'avez; vous n'en impoſerez à perſonne: pourra-t-on regarder comme un perfide celui qui a expoſé ſa vie, pour conſerver la vôtre, & pour ſe rendre l'apui de votre couronne? J'ai recherché Argénis, dites-vous, & parce que cette aliance ne vous convenoit pas, je devois l'enlever. Connoiſſez mieux votre Argénis, connoiſſez mieux le ſang de Sardaigne, il eſt pur, & ne ſouffre aucune tache. De quel œil verrois-je entrer dans ma maiſon une fille indigne de la ceinture, du voile & des autres ornemens dont les vierges ſe font honneur, & qui s'eſt livrée à un certain Poliarque? Ce nom vous ſurprend, cette nouvelle vous trouble. Il eſt vrai, Meleandre, trop en garde contre des amis, aprenez ſur qui devoit tomber votre défiance. Cette Theocrine que vous croïez être Pallas, a rempli vo-

» tre maiſon d'infâmie ; pour vous de-
» veloper cette enigme , Poliarque ,
» ſous ce nom, a joüé Meleandre, Ar-
» génis elle-même a donné les mains
» à cette honteuſe intrigue. Poliarque,
» reçû d'abord pour fille dans le palais
» ſous le nom de Theocrine, a paſſé
» enſuite dans le temple pour Pallas.
» Croira-t-on exemte de reproche une
» perſonne, qui épriſe d'amour pour un
» étranger, l'a tenu caché ſous un habit
» de fille, & dans un endroit conſacré
» à ce ſexe, qui a demeuré long-tems
» avec cet amant, en un mot qui a trom-
» pé ſon pere ? J'étois trop bien inſtruit
» pour penſer à une perſonne d'une
» telle conduite. J'avoüerai qu'arrivant
» en Sicile, je me propoſai avec plaiſir
» votre aliance ; & c'eſt un effet de mon
» bonheur que vous y aïez recherché
» des retardemens ; j'apris cette hiſtoire
» odieuſe, je ne ſongeai qu'à la diſſimu-
» ler & à m'amuſer ; mais l'éclat que
» vous faites, m'autoriſe à vous decla-
» rer mes ſentimens à la face de l'uni-
» vers. Gardez donc précieuſement Ar-
« génis, gardez ce Roïaume qui n'eſt à
» vous que par mon ſecours. Ne comp-
» tez plus ſur la Sardaigne ni ſur ſon
» Roi, vous avez le premier rompu une

» alliance jurée au nom des Dieux. Je
» ne vous redemande ni mon ſang, ni
» celui de mes ſujets, nous n'avons pas
» coutume de le vendre, mais vous leur
» étes redevable des frais immenſes
» d'une guerre qui les a épuiſés. Ren-
» dez leur trois cent talents qu'elle
» leur coute, ſi vous n'aimez mieux qu'-
» avec ce même courage qu'ils ont
» emploïé à votre ſervice, ils ne vous
» les demandent les armes à la main.
» N'imputez qu'à vous-même les mal-
» heurs qui vous menacent, & cet
» éclairciſſement de l'infâmie de votre
» maiſon.

Plus inſolent après cette noire invention, & moins occupé de ſon chagrin, que de la joïe qu'il reſſentoit par avance du trouble où cette lettre alloit jeter Meleandre, il fit aſſembler ceux en qui il avoit confiance, pour leur en faire la lecture. Pluſieurs eurent d'abord horreur des termes dans leſquels elle étoit conçûë : mais cette malheureuſe habitude, ordinaire dans les cours, faiſoit aplaudir hautement à ce que l'on condamnoit dans le cœur. L'embarras étoit de trouver quelqu'un qui rendît cette lettre, il y avoit peu de ſûreté pour celui qui oſeroit ſe charger d'une pa-

reille commiſſion. Que peut craindre, reprit d'un ton abſolu Radirobane, un heraut chargé de mes ordres ? Mon nom ſeul ne doit-il pas le raſſûrer ? Si Meleandre veut le punir, que puis-je ſouhaiter davantage que de trouver dans cette victime mépriſable un pretexte, pour venger l'injure que j'aurai nouvellement reçûë. Après avoir long-tems conferé ſur le choix de la perſonne, Virtigane propoſa un homme qu'il avoit deſſein de ſacrifier. Celui-ci s'aplaudiſſant d'un choix qu'il ignoroit ne devoir qu'au malin ſufrage de ſon ennemi, revêtit des habits de heraut, monta dans une barque qui de grand matin le conduiſit ſur le port. On avertit Meleandre qu'il venoit d'arriver un heraut de la part de Radirobane ; le Roi déja alarmé des ſentimens qu'avoit témoigné ce Prince en partant, avoit raſſemblé quelques perſonnes de confiance. Son caractere trop facile ne lui repréſentoit que les ſervices que lui avoit rendus le Roi Sardaigne, il ſe donnoit le tort à lui même pour le juſtifier. Qu'ſçait, leur diſoit-il, ſi Radirobane avoit de mauvais deſſeins, nous l'avons cependant traité comme un traître con

vaincu de la plus insigne perfidie, nous lui devons une espece de satisfaction, & quand il n'y auroit point d'autre motif, celui de l'honneur nous y engage. Pourra-t-on s'imaginer que nous aïons eu de justes raisons pour chasser de ce païs celui que nous y avions reçû dans nos plus pressans besoins, comme un homme envoïé par les Dieux. Cette reflexion fit garder quelque tems le silence à ceux qui étoient présens, & qui ne pouvoient aprouver une inquiétude aussi mal fondée. Eurimede & Arcombrote crurent que ce discours s'adressoit directement à eux, étant les seuls qui l'eussent averti de se défier de Radirobane, & devenus plus hardis, ils ne purent s'empêcher de témoigner une partie de leur ressentiment. Arcombrote que sa jeunesse rendoit plus vif, parla le premier, & dit, je crois, Sire, que Radirobane & moi ne pouvons être tous deux justifiés. Si je suis la cause d'une aliance rompuë, que ne me declarez-vous criminel ? Mais si, par nos soins, nous avons Eurimede & moi prévenu votre enlevement, que votre majesté ne trouble point par une crainte si peu legitime, le bonheur de cette journée;

ne partagez point vos sentimens, il faloit se résoudre ou à vous voir enlever avec la Princesse, ou à chasser Radirobane. Chacun aprouva cette liberté d'Arcombrote, & sur tout Argénis qui voïoit avec plaisir la Sicile se déclarer, contre le Roi de Sardaigne, que ce fut à tort, ou avec raison : Meleandre lui même sembla s'excuser de ses inquiétudes, disant qu'il n'avoit en vûë que la tranquillité du Roïaume: qu'il falloit prévenir Radirobane, & prendre les mesures necessaires pour empêcher que les bruits qu'il pourroit semer, ne fissent impression sur ceux qui n'auroient pas été informés du motif d'un départ si précipité. Je députerai vers lui quelques Seigneurs, ajoûta-t-il, qui en lui faisant connoître combien ce départ m'a été sensible, l'engageront en mon nom, à revenir dans la Sicile, & à quiter le dessein de s'exposer si-tôt sur un élement inconstant ; j'envoïerai sur son passage plusieurs barques chargées de toute sorte de refraîchissemens, je comblerai de biens ses favoris, pourra-t-on, après ces atentions m'accuser d'ingratitude ?

Ce parti paroissoit convenable ; le Roi avoit chargé Timonide de cette commission, lorsque le heraut envoïé de la

part de Radirobane se présenta aux portes du palais. Le Roi commanda qu'on le fît entrer. Le heraut lui remit la lettre dont il étoit chargé. Meleandre s'informa d'abord d'une maniere affable, comment se portoit Radirobane, le heraut répondit que sa majesté l'aprendroit par la lettre qu'il venoit de lui présenter, & s'éloigna pour laisser la liberté de la lire. Meleandre déja frapé d'un funeste pressentiment, ne voulut pas l'avoir pour témoin de l'impression qu'elle pourroit faire sur lui, & se retira avec Argénis & quelques Seigneurs dans la chambre voisine. A peine eut-il ouvert la lettre, que surpris des termes insolens qui y étoient emploïés, il paroissoit s'arrêter à chaque mot. Il tomba enfin sur l'endroit qui concernoit Argénis & Poliarque. Une agitation violente parut sur son visage, il pâlit, les mains lui tremblerent, la colere succeda à ces mouvemens differens; mais sur qui la faire tomber? Argénis, Poliarque, Radirobane se présentoient à son idée, il n'y avoit ni prudence, ni conseil capable de moderer ce premier transport.

Chacun gardoit un silence profond, quand Meleandre dissimulant son trou-

ble autant qu'il fut poſſible, entra dans un cabinet, & dit à Argénis de l'y ſuivre. Il lui donna à lire la lettre de Radirobane, & ſans lui dire une parole, il ſe jeta ſur un lit de repos, d'où penetré de chagrin & de colere, il examinoit atentivement la contenance de la Princeſſe. Elle fut d'abord ſaiſie ſans cependant tomber dans l'embarras d'une perſonne qui ſe ſent coupable : mais le viſage & les yeux animés de courroux, elle cria vengeance. Le ſujet de ſa douleur, étoit de voir les démarches de Poliarque découvertes. Elle craignoit qu'aïant tenu caché l'amour qu'elle avoit pour lui, ce ſilence affecté ne donnât des préjugés contre elle, & ne fît trouver plus de vrai-ſemblance dans le crime qu'on oſoit lui imputer. Repaſſant enſuite dans ſon eſprit comment ce ſecret avoit pu venir à la connoiſſance du Roi de Sardaigne, elle ſe remit les entretiens fréquens de Seleniſſe avec le Prince. Le tems preſſoit, il ne falloit ni deliberer ni ſe taire. Elle ſe jete aux genoux du Roi, & d'une voix entrecoupée de ſanglots : Ah ! dit-elle, mon pere, ne croïez pas que j'entreprenne de me défendre ſur le crime dont on m'accuſe. Je ne veux pas don-

ſher à mon plus cruel ennemi la ſatisfaction de croire qu'une auſſi noire calomnie ait fait ſur moi quelque impreſſion, & que, pour me juſtifier auprès de vous, j'aïe cherché d'autres preuves de ma vertu, que le bonheur d'avoir toûjours ſçû vous plaire. Je ne dois m'accuſer que d'une choſe. Poliarque m'avoit conjuré par le ſervice qu'il nous rendit, en ſauvant vos jours & les miens, de ne jamais vous découvrir l'obligation que nous lui avions. Peut-être ai-je été trop eſclave de la parole que je lui en avois donnée : mais puiſque d'autres, en vous revélant ce ſecret, me laiſſent la liberté de lui rendre à préſent juſtice, je ne vous le célerai point, c'eſt lui qu'on apelloit Theocrine: pouſſé du deſir de me voir, il avoit pris les habits d'une fille ; il ſçavoit ne pouvoir ſe menager d'entrée dans le château que par ce déguiſement, mais ſon reſpect doit excuſer la temerité de ſon entrepriſe. Je crois avoir des droits pour être cruë plûtôt que Radirobane. J'oſe vous aſſûrer que juſqu'au moment où il donna des preuves d'un courage que vous atribuâtes à une Divinité tutelaire, j'ignorois qu'il y eût parmi nous un homme caché ſous nos habits. Ce

ne fut que ſur le point de ſortir du château qu'il nous déclara à Seleniſſe & à moi qui il étoit, mais à cette condition que perſonne ne ſçauroit jamais rien de ſon déguiſement, ni d'où venoit un ſecours, qui nous a préſervé l'un & l'autre d'un ſi grand danger. Il parut alors à la Cour, la faveur dont vous l'honorâtes y devint une preuve ſûre de ſon merite. Si vous vous trouvez offenſé de mon ſilence à cet égard, conſiderez, je vous prie, que la moindre récompenſe que je pouvois accorder à Poliarque, étoit de permetre qu'il fût privé d'un honneur qui lui étoit dû. Si vous ſoupçonnez quelque choſe de plus de ſa vertu & de la mienne, ſur ce qu'étant fille, j'ai tenu cette démarche cachée, j'en apelle à mon ennemie la plus declarée, je veux dire à Seleniſſe qui unique dépoſitaire de ce ſecret, a pû ſeule le découvrir à Radirobane. De quelles fureurs étoit donc agitée la perfide, pour oſer revéler à des étrangers ce qu'elle vous a caché avec tant de ſoin ? Je ne crains point cependant de la citer comme témoin de mon innocence, & ſi par la maniere dont je me ſuis comportée, ma réputation ou votre ſang ont reçû quelque tache, cette main

eſt prête à expier mon crime, & je vous rendrai par ma mort un ſang indigne d'être ſorti de vous.

Argénis tenoit toûjours embraſſés les genoux de Meleandre, elle lui baiſoit les mains qu'elle baignoit de ſes larmes, quelquefois elle levoit les yeux, & lui adreſſoit des regards ſi touchans, que ce Prince atendri oublioit en ce moment ſa colere, & croïoit la Princeſſe innocente. Il ſe rapelloit avec reconnoiſſance le ſouvenir de tout ce qu'il devoit à Poliarque, mais en même-tems il étoit agité du reſſentiment qu'il ne pouvoit s'empêcher de témoigner contre Radirobane; il croïoit voir déja l'effet que cette fauſſe accuſation produiroit ſur le peuple (quoique la reputation d'Argénis parut à l'abri d'une pareille calomnie, il y avoit au moins quelque aparence que Poliarque étoit la ſeule cauſe du départ de Radirobane) Argénis aïant prié ſon pere de faire venir Seleniſſe, il l'envoïa chercher. Aucun des courtiſans ne ſçavoit encore que penſer d'un entretien qui ſe paſſoit avec tant de miſtere. Quelques-uns crurent que, puiſque le Roi n'y avoit apellé que la Princeſſe, il falloit que ce fût un ſecret de la derniere conſequence; chacun en portoit un jugement

different, & étoit dans l'impatience d'en ſçavoir le veritable ſujet. Seleniſſe qui ne ſoupçonnoit rien de ce qui ſe paſſoit, ſe rendit dans le cabinet de Meleandre, où le voïant ſeul avec Argénis, & frapée en même tems de la majeſté du Roi, & d'un preſſentiment fatal des malheurs qu'elle s'étoit atirés par ſa perfidie, elle demeura interdite. Argénis en ce moment jetant ſur elle d'autres regards que ceux qu'elle avoit coutume de lui adreſſer, lui dit d'un ton ferme & animé, ſoit qu'elle en eût obtenu la liberté de ſon pere, ou qu'elle ne fût plus maîtreſſe de retenir ſes tranſports. Il faut enfin parler, Seleniſſe, je vous conjure par Radirobane (je crois que c'eſt ce que vous avez de plus cher, & que vous reſpectez davantage) de dire devant mon pere & votre Roi, ſi entre Poliarque & moi il s'eſt rien paſſé d'indigne de ma vertu & du ſang dont je ſuis ſortie. Que la faute que vous avez faite, en gardant juſqu'à preſent le ſecret à cette occaſion, ne ſoit point capable de vous troubler; j'ai obtenu votre pardon, pourvû que vous diſiez la verité. Seleniſſe frémit à ces paroles, mille idées confuſes ſe préſenterent à ſon eſprit intimidé, mais comme elle étoit remplie d'artifices, elle ſe re-

mit bien-tôt, & cette premiere émotion parut plûtôt l'effet de l'embarras naturel à une perſonne fauſſement accuſée, qu'un indice de ſa mechanceté découverte. A qui dois-je répondre, dit-elle, accuſée de perfidie envers l'un & l'autre ? On ne peut me reprocher, Madame, adreſſant d'abord la parole à Argénis, d'avoir eû avec Radirobane aucun commerce qui me rende ſuſpecte, comme vous n'en avez jamais eû avec Poliarque qui puiſſe faire tort à votre réputation. Quel ſacrilege ! on oſe ataquer votre vertu. Non non, reprit Argénis, il n'eſt plus tems de feindre : Voici une lettre de Radirobane au Roi mon pere, elle va vous convaincre de votre perfidie. Vous lui avez tout découvert touchant Poliarque deguiſé d'abord ſous l'habit de Theocrine, & pris enſuite pour Pallas. J'ai prévenu mon pere là deſſus ; mais Radirobane oſe m'accuſer d'un crime, où mon honneur ſe trouve intereſſé. Je ne ſçai ſi c'eſt vous qui étes l'auteur de cette calomnie, c'eſt pour cela que le Roi a voulu vous entendre. Parlez avec liberté, dites, avant que les tourmens vous arrachent la verité, ſi j'ai ſoüillé en la moindre choſe l'honneur de ma maiſon.

Meleandre s'aplaudiſſoit en ſecret de la fermeté d'Argénis qui n'eut oſé parler avec cette confiance à une perſonne qui pouvoit l'accuſer, ſi ſon innocence ne l'eut raſſûrée. Je ne veux point, dit-il, que cet éclairciſſement ſe faſſe d'une maniere précipitée. Il faut, Seleniſſe que vous me decouvriez tout ce que vous ſçavez de Poliarque, avec plus de fidélité encore que vous n'en avez eû à garder le ſecret qu'il vous avoit confié. La perfide preſſée par les remords de ſa conſcience, ſe jeta auſſi-tôt aux pieds de Meleandre; grand Roi, dit-elle, écoutez l'aveu que je vais faire. La verité ſeule me fait parler. J'oſe avancer que rien n'eſt plus innocent qu'Argénis, ni plus perfide que le Roi de Sardaigne: ſi vous voulez me permetre de m'éloigner un moment, je reviendrai avec pluſieurs lettres, & des preuves convaincantes qui détruiront ces ſoupçons odieux. Vous ne ſerez plus ſurpris que Radirobane ait été informé de tout avant votre majeſté. Je ne demande qu'un inſtant. Le Roi étonné de ce qu'il venoit d'entendre, lui laiſſa la liberté de ſortir; il exigea d'elle auparavant qu'elle eût à dire la verité, & qu'aucun Seigneur de la Cour n'eût con-

noiſſance des lettres qu'elle devoit lui aporter. Argénis ne voulut point la retenir, de crainte que ce retardement ne pût être regardé comme une preuve contre elle-même.

Seleniſſe ne fut pas plûtôt ſortie du cabinet, qu'elle ſe retira dans ſa chambre. Après en avoir fermé la porte; enfin, dit-elle, me voilà maîtreſſe de mon ſort, je puis me condamner moi-même, ſans atendre les ſuplices dont on me menace, & que je merite. Malheureuſe que je ſuis! n'ai-je vécu ſi long-tems que pour ne pas mourir innocente? Par quelle fatale deſtinée me ſuis-je moi même aveuglée? Ne ſçavois-je pas, helas! que la perfidie retombe ordinairement ſur ſon auteur? Je me ſuis donc confiée à un jeune homme leger & inconſtant, & que pluſieurs vices devoient me rendre ſuſpect. J'ai pû ſacrifier à quelques préſens, & à de fauſſes récompenſes, mon honneur & toute l'amitié qu'avoit pour moi ma chere Argénis. Ma vertu qui ſans aucune ateinte, s'étoit ſoutenuë pendant tant d'années, m'a donc abandonnée dans cette occaſion .... mais ces reflexions viennent trop tard, Seleniſſe, les faiſant plûtôt, tu te ſerois épargné un crime.

A préſent tu vois la fortune contraire à tes lâches deſſeins, & tu formes un repentir naturel à tous les criminels qui n'ont pû réüſſir? Radirobane a voulu me perdre par cet odieux raport ; quel ſujet avoit-il de ſe plaindre de moi ? Par où m'étois-je atiré ce cruel retour ? Si non par un excès d'amitié que je lui ai toûjours témoigné, & qui a eu enfin le ſort de ces atachemens précipités ſi dangereux dans leurs ſuites. Oſerai-je deformais lever les yeux ? Pourrai-je dans mes malheurs trouver le moindre ſecours ? Qui m'écoutera avec compaſſion ſi je me plains d'avoir été trahie, moi qui ai donné l'exemple de la plus noire trahiſon ? Privons-nous promtement du jour. Couvrons, s'il ſe peut, la honte de mon crime par une fin digne de ma premiere vertu, qui me retient encore ? Je ne puis me juſtifier, Argénis me haït, peut-être même le Roi excité par ſes plaintes reïterées vengera-t-il, ſous quelque autre prétexte, une pareille perfidie. On ignore, autant que j'en puis juger, que c'eſt par mes conſeils que Radirobane devoit enlever la Princeſſe ; quand on le ſçaura (car pourquoi me flater qu'on me garde ce ſecret) quel tems ou quel Dieu pourroit effa-

cer l'horreur de cet atentat ? Quand la bonté du Roi m'épargneroit, on m'exileroit au moins, où irois-je odieuse à tout l'Univers, ou n'aurois-je pas à redouter une Princesse justement irritée ? Je serois sans sûreté chez les étrangers, sans repos avec moi même, mon crime toûjours présent à mes yeux, me jeteroit dans des alarmes continuelles, & feroit mon plus cruel tourment. Previens, Seleniſſe, par ta mort des peines qui t'atendent ; tu deviens plus criminelle en vivant plus long-tems. Dans cette résolution, d'une main tremblante, elle écrit ces mots.

AU ROY MELEANDRE & à la Princesse Argénis.

» Si pour punir un forfait, il y avoit
» une peine au-dessus de la mort, je
» m'y condamnerois. Recevez donc
» mon sang, il n'est pas si impur, qu'il
» ne puisse satisfaire aux Dieux ; & par
» le suplice que je choisis, ne jugez pas
» tant de la grandeur du crime, que
» de celle du repentir, je m'en raporte
» à vous, ô vous mêmes que j'ai offen-
» sés. Je ne suis point innocente, je
» l'avoüe, je conviens même que pous-

» ſée par ma fatale deſtinée, ou par
» quelque Divinité malfaiſante, j'ai oſé
» decouvrir ce que je ſçavois de Po-
» liarque; je l'ai trahi, mais ſi j'ai rien
» ajoûté, chere Argénis, ſi j'ai pû mê-
» me avancer quelque choſe qui fût
» contre votre honneur, je prie les
» Dieux infernaux de m'être auſſi cruels
» que je vous fus infidéle. Croïez une
» perſonne qui prête à rendre les der-
» niers ſoupirs, n'a plus d'interêt à rien
» diſſimuler. Ce crime eſt l'unique dont
» une vie aſſez longue ait été ſoüillée,
» je vais l'expier par ma mort & vous
» venger de l'affront que vous avez
» reçu.

Aïant fermé la lettre, elle la remit entre les mains d'un homme qui étoit à ſon ſervice. Allez, dit-elle, à l'apartement du Roi, donnez cette lettre à celui qui eſt de garde, pour la préſenter dans l'inſtant à Meleandre, qui m'a donné ordre de la lui envoïer. A peine ce ſerviteur fut-il éloigné, que retournant à ſon premier déſeſpoir, elle voulut ſe donner la mort. Incertaine elle balançoit encore, elle ranimoit par de nouveaux tranſports ſon courage chancelant, elle ſembloit enſuite ne ſe livrer qu'aux plaintes & aux ſoupirs. Une de

ſes femmes ſe trouva alors dans la chambre voiſine, où étoit même une porte de communication ; Seleniſſe n'y avoit point fait d'atention. Cette femme de ſon côté retenuë par une crainte malheureuſe, n'oſoit faire le moindre bruit, ni ſortir de l'endroit où elle étoit. Elle ne croïoit pas que le déſeſpoir de ſa maîtreſſe eût un effet ſi promt : elle atendoit, pour ſe retirer, qu'elle ſortît la premiere ; mais Seleniſſe jugeant que les momens qu'elle menageoit pour ſe donner la mort, alloient lui en enlever la gloire, & que le Roi ne manqueroit pas d'envoïer promtement du monde pour prevenir le coup qu'elle vouloit ſe porter, elle ouvrit un petit coffre où étoit renfermé un poignard que ſon mari avoit donné à ſon fils, lorſqu'il n'étoit encore qu'enfant ; elle l'avoit gardé pour le dedier avec quantité d'autres bijoux à Junon Lucine, le jour des nôces de ce jeune homme. Quel inſtrument plus propre pour ſon deſſein ! elle n'eut pas plûtôt ce fer à la main, qu'elle ſe rapella la memoire de ſon mari, mort depuis quelque tems, & celle de ſon fils qu'elle laiſſoit encore jeune. Abandonnée aux plus funeſtes reflexions, elle regardoit l'inſtrument de

ſon ſuplice, elle le baiſoit, & ſembloit par de nouveaux ſoupirs vouloir encore retarder ſa mort de quelques inſtans, quand la perſonne qui l'avoit entenduë, & qui commençoit à craindre les ſuites d'un déſeſpoir qui ne faiſoit qu'augmenter, ſortit pour arracher le fer des mains de ſa maîtreſſe. Seleniſſe à ce bruit ſe livra à toute ſa fureur, & voulant prévenir le ſecours qu'on pouvoit lui donner, libre encore, elle s'enfonça le poignard ſi avant dans le ſein, que ſes forces l'abandonnerent à l'inſtant, le fer lui tomba des mains, & ſon corps demeura étendu. La femme jeta auſſitôt un grand cri, qui acheva d'effraïer ceux qui entroient dans la chambre. Les portes en avoient été enfoncées par Arcombrote, Eurimede, & pluſieurs Seigneurs qui les avoient ſuivis, Meleandre les aïant ſur le champ depêchés vers Seleniſſe, après la lecture de ſa lettre. Eurimede embraſſant l'infortunée Seleniſſe, qui n'avoit plus de ſentiment: que ſignifie, dit-il, cette cruelle entrepriſe? Madame, d'où peut venir cette fureur? Elle ne répondit rien, & baiſſant la tête, elle rendit l'ame avec ſon ſang.

Au profond ſilence qui regna d'abord

dans l'apartement, ſucceda un murmure confus, & le bruit de cette mort s'étant enfin répandu, pluſieurs Seigneurs vinrent à ce ſpectacle pitoïable. Chacun vouloit penetrer les raiſons d'un pareil déſeſpoir, on l'atribuoit à differens ſujets ; quelques-uns en tiroient de dangereuſes conſequences. Le Roi, en aprenant cette nouvelle, fut ſaiſi d'horreur. Argénis fut la ſeule qui ne donna aucune marque de haine ni de pitié ; ſon ame comme ſuſpenduë entre l'une & l'autre paſſion, parut inſenſible ; ſa douleur & ſon reſſentiment étant également combatus par le crime & par le ſuplice de Seleniſſe ; elle ſe repréſentoit cependant le tort que pouvoit lui faire le bruit d'une mort ſi tragique, s'il devenoit public. Que penſera la Sicile ? Que dira Radirobane ? Cette malheureuſe par les extrêmités où elle s'eſt portée, revéle encore mieux le ſecret de Theocrine, qu'elle n'a fait par ſa premiere trahiſõ. D'ailleurs Argénis s'étoit flatée (les choſes en étant au point où elles étoient) que le Roi ſeroit informé de la promeſſe qu'elle avoit faite à Poliarque de l'épouſer, ce qu'elle n'oſoit elle-même découvrir à ſon pere, mais qu'elle comptoit au moins apuïer d'une ferme réſolution, quand Seleniſſe

l'auroit declaré. Le Roi fit éloigner tou
le monde, & donna ordre qu'on bru
lât ſans ceremonie le corps de Seleniſſe
Le ſujet de ſa mort étant devenu publi
un Poëte lui fit cette épitaphe.

Sous ce tombeau gît Seleniſſe,
Qui ſe jugeant, & ſe donnant la mort,
A ſouffert un double ſuplice.
Ne pleure point, paſſant, n'inſulte point ſ
ſort,
Laiſſe au Dieu du Roïaume ſombr
Le ſoin de décider du deſtin de cette ombre.
On peut douter avec raiſon,
Si la foi fut plus outragée,
Par ſon inſigne trahiſon,
Que par ſon déſeſpoir, elle ne fut vengée.

Meleandre accablé d'inquiétudes, é
encore incertain ſur ce qu'il devoit fair
au ſujet de Radirobane, convoqua ſo
conſeil ; il y expoſa l'embarras où l
jetoit la lettre qu'il venoit de recevoir
qui ataquant ſon honneur par les en
droits les plus ſenſibles, renfermoit l
demand

demande de trois cens talens pour les frais de la derniere guerre : qu'il voïoit bien que le moïen le plus sûr pour repousser de pareilles injures, étoit celui des armes, si les guerres civiles n'avoient épuisé le Roïaume d'hommes & de forces : que la reconnoissance exigeoit au moins qu'il laissât à Radirobane le tems de sentir toute sa faute : que ce Prince paroissoit si animé, qu'il confirmoit tous les soupçons qu'on avoit eus contre lui. Il eut l'atention, en exposant toutes ces raisons, de ne rien découvrir de ce qui concernoit Argénis. Non qu'il crût que la chose pût demeurer cachée, mais la Princesse étoit présente, il vouloit en la menageant que son propre silence engageât à se taire ceux de sa Cour qui pourroient dans la suite être informés de ces circonstances. Pour donner cependant quelques idées de l'importance de l'affaire sur laquelle il les consultoit, il leur confia que Seleniſſe avoit eu la hardiesse de découvrir à Radirobane un secret qui, étant par lui-même de la derniere conséquence, avoit été mal interprêté par ce Prince : que la lettre qu'il venoit de recevoir, étoit conçuë dans les termes les plus injurieux : que Seleniſſe étoit innocente à l'égard de Radiro-

bane, mais qu'elle avoit cru la mort ſeule capable de lui faire expier la faute qu'elle avoit commiſe à l'égard d'autres perſonnes. Chacun fut d'avis de regarder Radirobane comme ennemi de la Sicile, ajoûtant que ce n'étoit point le motif de l'amitié, qui l'avoit porté à accorder au Roi le ſecours de ſa flotte, mais plûtôt ſon propre interêt, comptant ſe défaire de Licogene, pour achever ce qu'un ſujet rebelle avoit commencé. Les avis ſe trouverent partagés à l'occaſion du heraut. Les uns vouloient qu'il fût ataché à une croix, les autres qu'on le renvoïât, après lui avoir fait ſouffrir pluſieurs tourmens. L'avis de Cleobule l'emporta; il repréſenta que lui faire un mauvais traitement, ce ſeroit en aparence donner un ſujet de mecontentement à Radirobane, qui peut-être ne cherchoit que ce pretexte, & que ce Roi rempli d'orgueïl ſeroit plus piqué du mepris qu'on feroit d'un homme envoïé de ſa part, que de la vengeance qu'on en auroit tirée. Cet avis fut ſuivi; on fit venir le heraut devant Eurimede (le Roi n'avoit pas voulu le revoir davantage) Eurimede ſelon l'ordre qu'il en avoit reçû, lui parla en ces termes. Si une lettre auſſi inſolente que

celle dont vous êtes le porteur, eût été dictée par un Roi qui eût eu son bon sens, vous l'expieriez dans le moment par une mort cruelle ; Meleandre veut bien excuser le trouble du Roi de Sardaigne, & se contente pour toute réponse de lui mander qu'on n'en peut faire aucune à un insensé, qui devroit en écrivant à un Roi, choisir ses termes, & prendre pour cela d'autres momens que ceux d'une premiere fureur.

A peine le heraut fut-il parti, que le Roi donna ordre à Arsidas de se rendre sur le port avec quelques troupes, & à Timonide d'avoir toûjours des vaisseaux prêts pour s'opoſer aux premiers mouvemens de Radirobane, si ce Prince vouloit effectuer ses menaces. L'alarme qui s'étoit répanduë dans le palais, étoit déja passée jusques dans la ville, comme si une nouvelle guerre s'étoit alumée. Radirobane de son côté étoit livré à mille inquiétudes, non sur la mort du heraut qu'il avoit chargé d'une lettre si outrageante, mais il craignoit que les Siciliens ne vinssent, les armes à la main, venger cet affront sur celui qui en étoit l'auteur. Sa fureur étoit apaisée, il se représentoit dans ces momens ce que la colere l'avoit d'abord empêché de con-

ſiderer ; les maux differens que la guerre entraîne avec elle ; qu'il n'étoit pas en état de porter ſes armes dans la Sicile ; que le rivage étoit bordé de ſoldats ; qu'il manquoit de vivres; que cependant ſi on venoit l'ataquer , il ne pouvoit ſe diſpenſer de ſoutenir une querelle qu'il avoit lui-même ſuſcitée. Occupé de cette penſée , & les yeux tournés vers le rivage, il aperçoit une chaloupe qui s'éloignoit du bord , c'étoit celle où étoit le herant , qui encore ſaiſi de fraïeur , ne raporta qu'en tremblant ce qu'Eurimede lui avoit dit d'un ton fort animé. Il ajoûta qu'avant ſon départ , une alarme ſubite s'étoit répanduë dans le palais , mais qu'il en ignoroit le ſujet. En effet lorſque Seleniſſe ſe donna la mort (ce qui cauſa une grande conſternation) Cleobule fit donner des gardes au heraut, afin qu'il n'eût aucune connoiſſance de ce funeſte accident. Radirobane , après pluſieurs réflexions , reſolut de ſe retirer plûtôt que de ſe voir obligé de combatre , ou de ſuccomber. Quel avantage eût-il remporté ? Selon toute aparence il deviendroit lui-même la victime de ſa temerité ; n'avoit-il pas aſſez donné à ſes premiers tranſports ? Il crut plus à propos de ſe rendre à Calaris , la capi-

tale de ſon Roïaume, comptant revenir dans peu dans la Sicile avec une puiſſante armée ; cependant comme il ſçavoit que Meleandre manquoit de vaiſſeaux, & qu'il falloit du tems pour raſſembler ceux de Palerme & de Lilibée, il ne voulut pas s'éloigner avec précipitation, il demeura à l'ancre le reſte du jour. Sur le ſoir, le vent étant favorable, il commanda de faire voile vers la Sardaigne, & afin que ce départ ne paſſât pas pour une retraite forcée, il ordonna que les matelots fiſſent un grand bruit en levant les ancres. Les ſoldats de leur côté animés du deſir de revoir leur patrie, invoquoient tous les Dieux de la mer, & leurs cris confus ſe faiſoient entendre juſques ſur les rivages de Sicile. Meleandre crut que ce bruit extraordinaire étoit le ſignal d'un combat, il fit tenir ſous les armes les ſoldats qui étoient ſur les vaiſſeaux, & envoïa promtement du monde ſur le port. Il avoit auſſi donné les ordres néceſſaires, afin que ſon armée de terre fût à portée de défendre l'armée navale, & que les Sardes fuſſent plus aiſément envelopés. L'obſcurité de la nuit ſembloit encore augmenter le trouble des Siciliens, mais les ennemis portés en haute

mer par un vent favorable, ne laisse-rent plus lieu de douter de leur départ. On cessa bien-tôt de les entendre, & enfin de les voir, un broüillard fort épais s'étant élevé dans ce moment. Cependant on craignoit encore que ce ne fût une feinte, & plusieurs personnes atachées au Roi voulurent passer la nuit sur le rivage, entre autres Nicopompe, qui profitant de ce loisir, laissa un libre cours à son imagination échaufée, & composa contre eux cette imprécation.

Partez, tirans, partez; que les vents déchaînés,
De foudres & d'éclairs sans cesse accompagnés,
Vous fassent ressentir la trop juste vengeance,
Que de vos premiers chefs merite l'insolence.
Tisiphone, Alecton secoüant leurs flambeaux,
Menacent d'embraser vos perfides vaisseaux.
Leurs feux, le juste effroi des criminelles ombres
Vont percer l'épaisseur de ces nuages sombres.
En vain vous offrirez vos vœux & votre encens
A la Divinité qui même aux innocens

Fait sentir quelquefois son trident redoutable,
Néptune vous prepare un suplice équitable.
Les vents de toutes parts en soulevant les mers
Vont offrir à vos yeux des abîmes ouverts :
L'air retentit déja de sifflemens horribles,
L'onde en fureur vomit mille monstres terribles;
C'en est fait vous allez éprouver un couroux,
Que Scilla, que Charibde irritent contre vous.
Qu'un tourbillon subit vous fasse disparoître
Ou qu'au milieu des eaux à l'instant puisse
naître
Un rocher inconnu, funeste & juste écüeil
De tous ces vains projets qu'avoit formés l'or-
güeil.
Pour toi, Prince perfide, & qui dans ta
naissance,
D'un astre empoisonné ressentis l'influence,
Qu'un danger si prochain te dessille les yeux;
Ne crois plus te soustraire à la haine des Dieux;
Leur pouvoir te poursuit : dans tes vives alar-
mes,

Tes ſoldats contre toi tournent leurs propres armes.

Maintenant le joüet des fougueux Aquilons,
Crains la mer en couroux, crains ſes affreux ſillons.

N'y vois-tu pas déja s'entrouvrir les abîmes
Tout prêts à recevoir l'auteur de tant de crimes?

Forme, ſi tu le peux, de ſinceres remords,
Ah, la vertu trop foible en vain fait des efforts!
Ce retour dans ton cœur ne fut jamais d'uſage,
Et tu ne le devrois qu'à la peur du naufrage.
Déſeſperé, confus, en ces triſtes momens
Tu vas ſubir du ciel les juſtes châtimens:
Tes cris enſevelis ſous les ondes funeſtes
Ne pouront pénétrer juſqu'aux voutes celeſtes,
Et les Dieux reclamés pour la premiere fois,
Frapant leurs derniers coups, ſeront ſourds à ta voix.

Meleandre ne ſe croïoit point en ſûreté, il craignoit que Radirobane ne ſurprît

quelques ports où il trouveroit moins de reſiſtance ; mais les eſpions qu'on avoit envoïés étant revenus deux jours après, aporterent pour nouvelle certaine que Radirobane faiſoit voile vers la Sardaigne. Meleandre enviſageant dans cette retraite précipitée un danger auquel il n'étoit point encore échapé, ſongea à prendre des meſures pour n'y pas ſuccomber. Il crut devoir répandre des forces dans la Sicile, & ſe metre en état de ſoutenir un ennemi qui devoit bientôt reparoître.

Eurimede homme brave & conſommé dans la guerre, avoit déja conſeillé au Roi d'avoir toûjours, pour la ſûreté du Roïaume, une armée ſur pied. Il profita de cette circonſtance pour faire valoir un conſeil ſi ſalutaire. Meleandre ſe promenoit avec lui & avec Dunalbe. Il leur avoit communiqué le deſſein qu'il avoit d'envoïer des garniſons dans les ports les plus importans, pour s'opoſer aux entrepriſes des Sardes. Si votre majeſté, dit Eurimede, avoit fait atention à ce que j'eus l'honneur de lui repréſenter dans les commencemens de la conſpiration de Licogene, Radirobane n'auroit pas aujourd'hui la hardieſſe de vous ataquer, où vous auriez du moins des for-

ces capables de lui reſiſter. Quand il n'y auroit rien à craindre de la part de ce Prince, ne peut-il pas ſurvenir d'autres ennemis ? Ces occaſions ne ſont que trop fréquentes ; il eſt eſſentiel même en tems de paix d'avoir des troupes prêtes à marcher. Vos ſujets ne s'écarteront point de leur devoir ; les anciennes alliances avec les étrangers en ſeront plus ſûres, vous en ferez plus aiſément de nouvelles. La ſource la plus ordinaire des troubles qui s'elevent dans un Roïaume naît ou de l'ambition des plus puiſſans, ou (ce qui eſt plus rare) de la fureur d'une populace mutinée. Or le remede certain contre l'un & l'autre eſt d'avoir des forces qu'on puiſſe leur opoſer. Un parti qui ſe forme entre les premiers d'un Etat, eſt foible & timide dans ſes commencemens, on peut aiſément le détruire, & même avec honneur, quand on a les armes à la main. Si c'eſt le peuple qui veut ſe ſoulever (ce qui eſt déja arrivé du tems de vos prédeceſſeurs, & que par conſéquent on doit toûjours apréhender) il n'y a pas de frein plus ſûr pour arrêter ſon inſolence, que le courage & l'experience de pluſieurs braves ſoldats. Une populace rebelle qui n'a d'action que dans

la premiere chaleur, ne peut, quelque nombreuſe qu'elle ſoit, faire une longue réſiſtance à des ſoldats diſciplinés, qui ſçavent parer les premiers coups d'un deſeſpoir aveugle, garder leurs rangs, obéïr à leurs capitaines, camper & combatre à leur avantage. Voilà l'utilité du ſoldat déja inſtruit au métier de la guerre; il atend l'ennemi, il eſt toûjours prêt, ſoit pour défendre l'Etat, ſoit pour prévenir ou diſſiper les factions les mieux concertées. En quelque lieu que vous alliez, ces troupes feront la ſûreté de votre perſonne, s'il s'éleve quelque ſédition, ſi un gouverneur de place oſe ſe revolter, leur préſence calmera ces mouvemens, & l'eſprit de rebellion aïant à vaincre un pareil obſtacle, s'évanoüira dans ſa naiſſance.

A l'égard des étrangers, quel reſpect n'auront-ils pas pour un Souverain qui a des troupes toûjours prêtes, & qui n'atendent que ſes ordres pour marcher. Ils reconnoîtront que de lui dépend ou la guerre ou la paix; qu'on ne peut l'offenſer impunément? ils le regarderont comme l'arbitre de la fortune des autres Princes, qui ſont hors d'état d'entretenir de pareilles forces. On ſçait que cette nation eſt naturellement propre

pour la guerre, mais à quel point deviendra-t-elle redoutable, ſi vos ſoins ſecondent la nature, ſi votre armée n'eſt compoſée que de ſoldats experimentés. En recevant vous même un nouveau luſtre, vous ferez ſentir à tous ceux qui oſeroient ſe déclarer contre vous, la diférence qui ſe trouve entre des troupes nouvellement levées, & des ſoldats braves & accoutumés à la diſcipline militaire. De nouveaux ſoldats ont-ils cet atachement, & cette fidélité qu'on trouve parmi ceux, qui nouris & entretenus depuis pluſieurs années par le Prince, le regardent moins comme un Roi à qui ils doivent l'obéiſſance, que comme un maître à qui ils ont les obligations les plus eſſentielles, & qui partage, pour ainſi dire, avec eux ſa fortune. J'ajouterai qu'il en eſt de la milice comme des corps naturels qui ne ſubſiſtent que par la vigueur & les fonctions diférentes de leurs membres. Ce n'eſt que par l'experience qu'on connoît une vraïe diſpoſition pour les armes, le courage manque aux uns, la ſanté aux autres. Ces défauts peuvent demeurer cachés ſous les aparences trompeuſes d'un corps bienfait, mais on les découvre dans les exercices que font les troupes en tems

de paix. On congédie pour lors ceux qui manquent des qualités absolument necessaires, où l'on corige ceux dans qui il y a peu à réformer. Je fais autant de diférence d'une armée composée de soldats levés avec précipitation, & de celle où il ne s'en trouve que d'experimentés, que j'en mets entre un vaisseau fait de bois choisi, & un autre construit indiféremment de pieces coupées hors de saison, & de bois de rebut. Quelle dépense, me dira-t-on, quelle charge pour un état ! tant d'officiers & de soldats vivront donc du travail d'autrui ? Foibles raisons ! on craint aparemment que l'ennemi qui voudra ravager ce païs, ne trouve pas les maisons assez riches & assez remplies. Refléchissons sur les pertes considerables, sur les concussions, & sur tant d'autres malheurs causés par les guerres civiles ; rapellons-nous les violences exercées, les maisons sacagées & brûlées ; ce qu'il en coute dans l'espace de quelques mois pour ces cruelles occasions, n'eût-il pas été suffisant pour entretenir pendant plusieurs années une armée qui auroit détourné tous ces maux?

Dunalbe avoit un genie propre pour la politique, aïant d'ailleurs une expérience consommée, il ne pouvoit don-

ner que d'excellens conſeils. Durant le diſcours d'Eurimede, il avoit témoigné par quelques geſtes, qu'il aprouvoit la plus grande partie de ſes raiſons, mais que ſur le reſte il n'étoit pas de même avis. Meleandre voulut le conſulter, déterminé à prendre ſon parti ſur ce que l'un & l'autre diroient de plus ſolide. Il lui demanda ce qu'il penſoit de la propoſition d'Eurimede. Sire, reprit Dunalbe, quand Eurimede, a parlé ſi avantageuſement des gens de guerre, ſans doute qu'il a jugé de leur fidélité par la ſienne, il fait dépendre la conſervation d'un état non-ſeulement de leurs ſervices, mais même de la ſeule ombre d'un camp. Quoique ma profeſſion qui m'atache aux autels ait peu de raport avec l'art militaire, comme il n'eſt pas queſtion des maux que peuvent cauſer les armes, qu'il s'agit au contraire de voir comment elles peuvent aſſûrer le repos public, je dirai volontiers mon ſentiment, non dans le deſſein de vous contredire, Eurimede, mais uniquement pour aprendre d'une perſonne auſſi éclairée ce que je puis ignorer; & m'inſtruire à fond ſur une matiere qui m'eſt en quelque façon étrangere. Je n'ai jamais aprouvé la conduite de ceux qui ordonnent des reme-

des aux perſonnes qui joüiſſent d'une parfaite ſanté, pour prévenir, diſent-ils, la maladie. Ils ne font qu'émouvoir la cauſe du mal ; les humeurs qui étoient auparavant comme aſſoupies, viennent ſouvent à s'aigrir : combien de maladies, combien de morts cauſées par ces remedes pris mal à propos ! c'eſt tomber dans le même inconvenient, que de ſonger en tems de paix à prévenir les maux d'une guerre enviſagée de trop loin. Pourquoi avoir recours à ces remedes fâcheux dont l'évenement eſt incertain, & qui peuvent auſſi-tôt perdre un Etat que le conſerver ? Je mets au nombre de ces remedes incertains, celui d'avoir toûjours ſur pied une armée. S'il arrive que le ſoldat impatient ne puiſſe ſe contenir, ſi l'inſolence & la fureur lui font ſecoüer le joug, n'eſt-il pas à craindre, que contraire à vos intentions & à celles des chefs qui le commandent, il ne jete lui-même le trouble par tout.

Vous ſçavez que toutes ces compagnies réunies ſous leur chef, font un corps puiſſant, elles ne le ſçavent elles-mêmes que trop. Ces ſoldats ont ils un ennemi étranger à combatre, ils ne s'occupent que de la victoire, point de repos, tandis qu'ils ont à ataquer ou à

défendre. La paix eſt-elle concluë ? Delivrés du danger, ils s'abandonnent à leurs paſſions; & ſe prévalant des riſques qu'ils ont courus, il ſe regardent comme des arbitres de qui tout dépend, les ſeuls capables de conſerver l'Etat, & qui tiennent en leurs mains la fortune du païs & du Prince. Ces idées ne ſe préſentent pas tout d'un coup à leur eſprit, ce n'eſt que par degrez & avec le tems qu'elles s'y introduiſent. Plus atachés entre eux, ils communiquent moins avec le reſte de l'Etat, ils font un corps ſéparé, ils ſe laiſſent aller à l'oiſiveté & à la moleſſe, & retrouvant du côté de l'inſolence ce qu'ils perdent du côté du courage, ils s'imaginent qu'on ne leur donne pas des récompenſes proportionnées à leurs ſervices. Ils s'animent les uns les autres, ils deviennent fiers & arogans, ils ſont même étonnez de voir qu'on redoute ſi peu les armes qu'ils ont en mains. De quoi pour lors ne ſont-ils pas capables ? Sur tout s'ils ſont ſollicités par leurs officiers & par des factieux, qui en leur prometant d'augmenter leur païe, favoriſent encore leur licence effrenée & leurs brigandages. Que ces malheurs, grands Dieux, ne puiſſent tomber que ſur la

tête

tête de nos ennemis ! pour moi j'ai de la peine à croire ce que vous venez d'avancer, qu'ils auront plus d'égards pour le Prince, parce que c'eſt de ſes deniers qu'ils ſont entretenus. Qu'il eſt à craindre qu'ils ne preférent à ce devoir une obéïſſance aveugle pour des officiers qui les ont choiſis, qui ſont de leur corps, & qui en les protegeant, ce ſemble, d'une maniere plus particuliere, leur laiſſent encore beaucoup plus de liberté pour tous les deſordres qu'ils voudroient commettre. Mais enfin à qui votre majeſté donnera-t-elle le commandement de toutes ces troupes dans un tems de paix ? Etablirez-vous un ou pluſieurs chefs avec un égal pouvoir ? Quel inconvenient ! cette charge étant diviſée, la diſcipline peut-elle ſe maintenir ? La jalouſie des chefs fera la diviſion de l'armée, on y verra bien-tôt ſe former des partis. Si le commandement general doit être remis à un ſeul, quel ſera le chef capable de remplir un poſte ſi délicat, & qui lui donne une ſi grande autorité ſur vous-même. C'eſt d'un ſimple particulier faire un arbitre ſouverain de votre couronne, & même de votre vie. Revêtu une fois d'un titre qui lui aſſûre toutes les forces de l'Etat, &

libre d'en faire mouvoir à ſon gré tous les nerfs, pourra-t-il reſiſter à tant de motifs capables d'exciter ſon ambition ? Que ceux à qui les Rois oſent ainſi confier leur fortune, ne reſſemblent-ils au fidéle Eurimede, qui loin d'ambitionner, craindroit plûtôt un poſte ſujet à tant d'envie. Vous ſçavez, grand Prince, que c'eſt par cette confiance mal entenduë que des Rois ont été autrefois depoſſedés, & qu'en remetant à des ſujets trop acrédités le commandement des armées, ils ſe depoüillerent inſenſiblement de tout leur pouvoir.

Il y a deux choſes eſſentielles à quoi font atention ceux qui veulent fonder ou maintenir un empire. La premiere eſt de prendre les meſures neceſſaires, pour empêcher le peuple de ſe ſoulever contre le Prince ; la ſeconde de ménager les choſes, de maniere que ſi le nœud de l'obéiſſance venoit à ſe relâcher, il ne ſe trouvât aucun chef en état de fortifier & de rallier par le moïen des armes la fureur d'une populace mutinée. Or cette ſage conduite eſt entierement renverſée par l'atention d'avoir toûjours une armée ſur pied. Quelle difference en effet peut-on faire du peuple à cette multitude d'hommes armés, gens de tous états.

ſuſceptibles comme lui de déſobéiſſance & de revolte, & en cela plus dangereux, qu'ils ont, dans leur premiere fureur, des armes prêtes, pour s'y livrer avec moins de riſque. La fortune ne peut leur donner un chef plus favorable dans ce trouble que celui même à qui vous aurez confié le commandement de l'armée. Car pourquoi ſe flater de trouver un atachement inviolable dans un homme que tout porte à la revolte ; l'étenduë de ſon pouvoir qu'il commence à connoître ; l'avantage de regner que ſon ambition lui repréſente ; les vœux des flateurs, les forces dont il peut diſpoſer ; les prétextes differens dont il couvrira ſa faute, s'il a le malheur de ne pas reüſſir ; ſon excuſe déja prête, & fondée ſur la multitude des coupables. Sans atendre même la ruine entiere de ſon parti, il aura la hardieſſe de propoſer des conditions à ſon Roi, qui ne peut encore ſe flater d'une victoire aſſûrée. Mais ſupoſons que ce premier chef, homme d'honneur, & toûjours ataché à ſes devoirs ait en horreur les ſeditions, peut-il répondre des officiers qui commandent ſous lui ? N'eſt-il pas à craindre que quelqu'un d'entre eux fier & inſolent du credit que la reputation d'homme brave &

entreprenant lui aura acquiſe auprès des ſoldats, ne ſe déclare ouvertement; combien en voit-on prêts à lever l'étendard en pareille occaſion !

Mais cet inconvenient, me dira-t-on, n'a lieu que quand toutes ces forces ſe trouvent raſſemblées; on peut le prévenir en les diviſant. Les ſoldats éloignés les uns des autres ſe connoîtront moins, & ſeront hors d'état de ſe corrompre. Mais où votre majeſté compte-t-elle les envoïer? Sera-ce dans les places fortes? Elles ne peuvent en contenir qu'un certain nombre; elles en ſont même plus expoſées, quand l'entrée en devient libre à tout le monde. Or le ſoldat, l'officier s'y regarderont-ils comme dans des priſons: n'y recevront-ils pas leurs amis? Leurs femmes, leurs parens, leurs domeſtiques n'auront-ils pas la liberté de les voir? Envoïer ces troupes dans les villes, quelle charge pour des ſujets peu acoutumés avec elles ! Le citoïen deſarmé, & qui ne s'occupe que de ſon travail, ſouffre aſſez pendant la guerre, aura-t-il encore le chagrin dans un tems de paix, d'entendre ſes temples & ſes places publiques retentir de bruits de guerre, de voir des ſoldats armés dans ſa maiſon, & la tranquillité des familles

entierement bannie. Chacun ſe plaindra d'un fardeau ſi peſant, les eſprits s'aigriront & ſe porteront à la revolte ; d'ailleurs comment tirer de cette armée ainſi diviſée les avantages que prétend Eurimede ? La diſcipline militaire ne peut s'aprendre dans les villes ; de nouveaux ſoldats ne peuvent y être dreſſés aux exercices ; les vieux, abatus de langueur, partageront le peu de ſoins dont ils ſont capables, ils negligeront même leur profeſſion, pour être plus entiers à leurs familles ; & acoutumés qu'ils ſeront à recevoir leur ſolde ſans travailler, on aura plus de peine à les arracher à leur repos, & à les faire marcher contre l'ennemi, que de nouveaux ſoldats qui ſçauront ne vivre aux dépens du Roi, qu'en travaillant, & combatant pour lui.

Eurimede répondit aux objections de Dunalbe, Meleandre arbitre des raiſons de l'un & de l'autre convint que les grandes armées étoient dangereuſes, que cependant outre les garniſons des places importantes, il étoit eſſentiel d'avoir quelques vaiſſeaux ; qu'il falloit que les côtes de Sicile fuſſent garnies au moins de vingt galeres, dont les unes iroient en mer, & les autres demeureroient dans les ports, pour y atendre les ordres du

Prince ; qu'on augmenteroit les gardes en partie de brave jeuneſſe, & en partie de ſoldats qui auroient déja vû le feu ; qu'on en pourroit lever juſqu'au nombre de huit mille ; qu'une partie de ces troupes accompagneroit toûjours le Roi, de maniere qu'elles auroient ſix mois pour le ſervice, & ſix mois pour le repos ; que par-là il n'y auroit point de forces ſuffiſantes pour exciter une ſedition, ni un tems aſſez conſiderable pour émouſſer le courage des ſoldats ; que ceux qui ſeroient de ſervice ne ſe trouveroient pas tous dans un même endroit, mais ſeroient diviſés par mille, tant aux corps de garde, que dans les differens quartiers des villes où ſeroit le Prince, les habitans étant aſſez dédommagés par le ſejour du Roi & de toute la Cour, de l'embarras de loger ceux qui ſeroient prepoſés pour la garde ; que ces troupes auroient une païe ſuffiſante, & qui ne ſeroit jamais differée, auſſi exigeroit-on d'eux une obéiſſance plus exacte ; que les violences & le larcin ſeroient punis avec ſeverité ; que pour prévenir les maux dont l'oiſiveté eſt la ſource, on les emploiroit à differens exercices, ſoit en propoſant des prix pour les plus adroits, à lancer le javelot, ou à ma-

nier les armes ; ſoit en les faiſant marcher en ordre de bataille, afin qu'ils ſçûſſent obéir dans l'occaſion avec plus de docilité ; qu'ils n'auroient d'autres chefs que ceux que le Roi nommeroit lui-même ; qu'il y auroit deux mille hõmes de cavalerie ; que les autres porteroient le javelot ou la piqué ſelon l'uſage de la guerre. Meleandre crut ce parti le plus convenable, Eurimede & Dunalbe ſe rendirent à ſon ſentiment, & ajouterent que cette occaſion de la guerre de Sardaigne demandoit une promte execution de ce projet.

Meleandre aïant chargé Eurimede de ce ſoin, s'occupa d'autres idées ; Argénis faiſoit ſa principale inquiétude. Cette Princeſſe étoit doüée de tous les avantages de la nature ; ſon merite avoit été la cauſe, quoi qu'innocente, des derniers malheurs de l'Etat. A peine Licogene, qui pour l'avoir en mariage, avoit tenté toute ſorte de perfidies, eſt il puni de ſa témerité, non ſans beaucoup de ſang répandu, que Radirobane paroît agité des mêmes fureurs, & dont les ſuites n'étoient pas moins à apréhender. Le Roi conſideroit que la beauté d'une Princeſſe prête à monter ſur le trône de Sicile, ſeroit un motif

puiſſant pour exciter d'autres ennemis auſſi redoutables, s'il ne prévenoit par le bonheur d'un ſeul les prétentions de pluſieurs. La mort tragique de Seleniſſe, cette Theocrine qui demeuroit ſi long-tems cachée, augmentoient ſon embarras. Sa propre tranquillité & la douce eſpérance de voir croître ſous ces yeux une nombreuſe poſterité, lui firent enfin prendre la reſolution de marier la Princeſſe; mais qui choiſir pour une fortune auſſi éclatante? Il ne voïoit aucun Prince parmi ſes voiſins. Eſt-il donc néceſſaire, ſe diſoit-il, de trouver une ſeconde couronne? Metons ſeulement à couvert cette loi ſi ſagement établie par mes prédeceſſeurs, qui ôte la liberté à l'heritiere de Sicile de s'allier avec une puiſſance plus conſiderable, de crainte que ce Roïaume abandonné ne ſoit plus regardé que comme une province d'un empire plus puiſſant. La Sicile ſuffit à ſes Souverains, & c'eſt agir avec prudence que de donner à Argénis un époux qui reconnoîtra lui devoir tout ſon bonheur. Que les Thraces achetent leurs femmes, pour moi je ne veux dans un gendre que de la naiſſance, du courage, & de la vertu: ma fille aura toûjours aſſez de richeſſes & de grandeur.

Me-

Meleandre ſe prêtoit d'autant plus volontiers à ces raiſons, qu'il deſtinoit depuis long-tems cet honneur à Arcombrote, pour qui il avoit une eſtime particuliere. Il ſe flatoit qu'Argénis y donneroit ſon conſentement ; ſi elle y temoignoit quelque opoſition, il étoit reſolu d'emploïer l'autorité de pere pour l'y contraindre. Il reſtoit à s'informer de l'origine d'Arcombrote, le Roi ne pouvoit ſe reſoudre à donner ſa fille à une perſonne, qui n'aïant que le merite en partage, eut été d'une naiſſance mediocre. Après pluſieurs reflexions il ſe rendit dans l'apartement d'Argénis, ou joignant l'autorité à la douceur ; je ſçai, lui dit-il, ma fille, que la Sicile ne ſe plaint pas moins de la lenteur de nos réſolutions, que nous avons à nous plaindre de ſes mouvemens ; l'envie de regner, l'eſpérance de vous avoir pour épouſe ont porté Licogene & Radirobane à ces vives fureurs auſquelles nous devions, ce ſemble, ſuccomber ; vous marier c'eût été les prévenir. Pourquoi differer maintenant à tarir la ſource de tant de maux ? J'ai reſolu de me donner un gendre qui, en faiſant votre bonheur, devienne le ſuport de ma vieilleſſe ; je ne doute

point que vous n'acceptiez volontiers une propoſition à laquelle je pourrois vous contraindre ; parlez, ne me laiſſez-vous pas la liberté de vous choiſir un époux ? J'ai ce droit : le reſpect vous défend de me le conteſter. La Princeſſe étonnée demanda quelque tems pour réfléchir ſur une affaire auſſi importante. Vous voulez déliberer, dit Meleandre, ſi vous ferez votre devoir, le tems preſſe, n'étes-vous pas dans le deſſein de m'obeïr ? Argénis voïant que ſon pere ſe ſervoit de toute ſon autorité, lui répondit, contre les ſentimens de ſon cœur, qu'elle étoit ſoumiſe à tout ce qu'il voudroit lui preſcrire. Meleandre parut ſenſible à cette atention, & en embraſſant la Princeſſe, vous n'ignorez pas, dit-il, juſqu'à quel point je vous aime, & que vos interêts me ſont beaucoup plus chers que ma vie, c'eſt être ſage que de s'en raporter à un pere qui a de l'experience & qui ne cherche que votre avantage.

Le lendemain, ſe promenant dans les jardins du palais, il aperçut Arcombrote, il lui fit ſigne de s'aprocher. Si un ennemi ou un inconnu, lui dit-il, vous demandoit votre nom, vous pouriez-vous défendre de lui répondre,

mais c'eſt moi qui vous fais cette demande, après vous avoir donné des preuves de mon amitié, & je puis dire de ma diſcretion, n'aïant point voulu juſqu'à préſent m'informer qui vous étiez. Si j'exige aujourd'hui cet éclairciſſement, croïez que vous y étes le premier intereſſé; j'ai à vous communiquer une affaire, & qui, je crois, doit vous faire plaiſir: mais il faut auparavant que je ſçache qu'elle eſt votre naiſſance. Quoi qu'étranger vous avez reçû de moi des marques d'une entiere confiance; il ne s'eſt rien paſſé de ſecret dans mon conſeil dont vous n'aïez été inſtruit; votre âge ne m'a point empêché de vous faire part des affaires les plus importantes. Tant d'heureuſes qualitez que j'avois reconnuës en vous m'y ont à la verité engagé, car, ſans entrer dans un plus grand détail, c'eſt vous qui, au peril de votre vie, m'avez ſauvé des eaux; c'eſt vous qui m'avez delivré de mon plus cruel ennemi dans la perſonne de Licogene: après des ſervices auſſi eſſentiels, vous ferez-vous une peine de me déclarer quel eſt celui à qui j'ai tant d'obligations? Jupiter m'eſt témoin que votre avantage eſt l'unique motif de ma curioſité. Les

inſtances reïterées de Meleandre jetoient Arcombrote dans une extrême ſurpriſe. Pourquoi ſa majeſté marque-t-elle tant d'envie d'aprendre un ſecret qu'elle a bien voulu ignorer pendant un ſi long-tems ? Ou de quelle grace veut-elle l'honorer, qu'elle ne puiſſe accorder à un inconnu ? Le mariage d'Argénis dont il étoit inceſſamment occupé, ſe préſenta d'abord à ſon eſprit, mais n'oſant encore s'abandonner à une idée où il trouvoit trop peu de vrai-ſemblance; grand Roi, répondit-il, avec un air compoſé, & qui ne laiſſoit rien apercevoir de l'agitation où il étoit, vous m'avez juſqu'à préſent comblé de bienfaits, vous avez permis à une perſonne dont vous ignoriez la naiſſance & le païs, de vous ſervir en qualité de ſujet. Pourquoi vouloir que je me rende indigne par un parjure, de tous les ſentimens que vous m'avez témoignés, je veux dire, que pour répondre à ce que vous demandez, je contrevienne aux ordres d'une mere, qui m'a expreſſement défendu de déclarer qui je ſuis. Cependant, pour ſatisfaire, autant qu'il m'eſt permis, au reſpect que je dois à l'un & à l'autre, je vous déclarerai tout, ſans dire préciſement le nom de ma patrie ni

celui de mes parens. Je suis de sang Roïal ; j'ai des droits assûrés sur une couronne ; personne ne peut me les contester. Ce n'est ni par l'effet, ni par la crainte d'aucune disgrace que j'ai été engagé à venir ici, c'est un ordre précis de ma mere, qui voulant me former sur un modele parfait, m'a envoïé dans votre Cour pour y être le témoin de vos vertus.

Après cet aveu d'Arcombrote, le Roi saisi de joïe l'embrassa ; eh bien, lui dit-il, que pensez-vous de la Sicile ? Que dites-vous de ma Cour ? Et pour vous faire une demande qui vous interesse peut-être davantage, qu'avez vous trouvé dans Argénis qui ait fait sur vous plus d'impression ? Arcombrote qui, sur ces dernieres paroles, sentit renaître ses espérances, répondit qu'il adoroit tout ce qu'il avoit vû. Je veux, dit le Roi, vous atacher ici par un prix digne de vous. Sans rapeller les obligations que je vous ai, j'ai reconnu en vous d'excellentes qualitez qui m'ont determiné à vous accorder mon estime & mon amitié. Vos vertus, un heureux caractere, & sur tout l'atachement inviolable que vous avez toûjours eu pour moi, parlent en votre faveur, je ne

puis plus me séparer de vous ; & si, comme vous le dites, & comme je le préſage moi-même, vous étes iſſu de ſang Roïal, je vous accorde volontiers Argénis ; pluſieurs Princes l'ont recherchée ; quelque illuſtre que ſoit la maiſon dont vous ſortez, j'oſe dire que la Princeſſe ne lui fera point de deshonneur. Informez-moi à préſent de tout ce qui vous regarde, prometez-moi de ne jamais m'abandonner. Arcombrote prévenu ſur une aliance qu'il eût recherchée au prix même de ſon ſang, ne ſçavoit, dans l'excès de ſa joïe, qui des Dieux ou de Meleandre il devoit d'abord remercier d'une pareille faveur. Plein de reconnoiſſance, il ſe proſterna aux genoux du Roi qu'il ſerra reſpectueuſement, quoique Meleandre s'en défendit, le Roi le releva, & l'embraſſa. Les Courtiſans qui s'étoient un peu éloignés furent étonnés de voir le Roi témoigner tant d'amitié à Arcombrote, & Arcombrote y répondre avec une tendreſſe ſi reſpectueuſe. Meleandre pria Arcombrote de garder pour ce jour là le ſecret ſur ce qu'il venoit de lui dire, & plus gai qu'à ſon ordinaire, il rejoignit ceux qui l'avoient accompagné, & s'entretint avec eux de choſes indiférentes.

Il retourna au palais & dit à Arcombrote qui ne le quitoit plus, jusques à quand voulez-vous nous être inconnu, & différer notre bonheur commun ? Sire, reprit-il, c'est sur quoi je cherchois à vous entretenir. Je suplie votre majesté de m'accorder deux mois pour aller faire part à ma mere de mon bonheur, je reviendrai d'une maniere plus convenable à ma naissance, & qui répondra mieux aux deux titres dont vous voulez bien m'honorer, de gendre de Meleandre & d'époux d'Argénis. Le Roi trouva mauvais qu'il voulût partir ; non, dit-il, Arcombrote, je ne permetrai point que vous vous éloigniez d'ici, si ce n'est peut-être que vous dédaigniez l'aliance que je vous propose, & que vous soïez moins sensible à notre amitié, parce que nous avons été les premiers à rechercher la vôtre. Si le parti vous convient, écrivez, je ne vous laisserai point desormais la liberté de vous exposer aux caprices des flots & du sort, nous aurions trop d'alarmes. Arcombrote sentit par cette nouvelle marque d'amitié ce qu'il avoit à faire, & baisant la main du Roi, il l'assûra qu'il ne feroit rien que ce qu'il lui plairoit d'ordonner.

A peine Arcombrote ſe fut-il retiré, que le Roi, qui n'avoit point encore prévenu Argénis ſur l'époux qu'il lui deſtinoit, l'envoïa chercher. Après lui avoir repréſenté une partie des raiſons qu'il lui avoit déja dites ſur la neceſſité de ſon mariage, il ajoûta qu'il avoit choiſi pour ſon gendre une perſonne accomplie, qui étoit iſſuë de ſang Roïal, & dont les vertus confirmoient la naiſſance; que c'étoit Arcombrote à qui les deſtins, pour préſage de cette aliance, avoient procuré l'occaſion de lui ſauver la vie, & peu de tems après, celle de le délivrer de Licogene: ce que le Roi dit d'un ton ſi abſolu, que cette propoſition parut à Argénis plûtôt un ordre qu'un conſeil. La Princeſſe diſſimula ſon deſeſpoir d'avoir été promiſe à un inconnu, & ſans ſon conſentement; neanmoins comme ſi elle l'eût volontiers donné à tout ce que le Roi venoit de lui propoſer. Sire, dit-elle, il eſt à craindre qu'un mariage ſi précipité, & qui n'aura été communiqué à perſonne de la Famille Roïale, ne donne occaſion à de dangereux ſoupçons, & ne faſſe croire qu'on a, ſans raiſon, chaſſé Radirobane, pour favoriſer Arcombrote. Une affaire de cette conſequence demande

quelque tems, il faut du moins qu'Arcombrote paroiſſe m'avoir recherchée avant que de m'épouſer. Meleandre approuvoit cette raiſon, mais craignant auſſi que ce ne fût un prétexte pour détourner ce mariage, j'avoüe dit-il qu'il faut accorder quelque tems à la renommée, mais n'en donnons point trop au haſard. Quel terme croïez-vous, ma fille, qu'exige cette affaire ? Elle répondit que ce n'étoit point à elle, mais à la prudence du Roi à le fixer. Meleandre la preſſoit : enfin avec beaucoup de peine, & comme ſi elle eût dû preſcrire en même tems celui de ſa vie, je crois, dit-elle, que deux mois ſuffiront. Le Roi jugea que la Princeſſe demandoit ce tems plûtôt pour elle-même que pour ſatisfaire aux bienſéances ; il ne voulut point cependant affecter trop de rigueur. Au reſte, dit-il, vous me prometez que, ce tems expiré, vous conſentirez à ce mariage ? Avec le ſecours des Dieux, répondit-elle, j'eſpere que je ne manquerai jamais au reſpect que je dois à mon pere & à mon Roi. Ce qu'elle prometoit d'autant plus volontiers qu'elle ſe flatoit que Poliarque viendroit avant ce tems, & metroit par ſa préſence la vie de l'un & de l'autre en ſûreté ; que

du moins s'il ne venoit pas, elle s'affranchiroit de ſes malheurs par la mort qu'elle comptoit ſe donner : mais le Roi occupé pour lors de penſées plus agréables, avoit interprêté cette réponſe comme dictée par une affection ſincere, qui n'avoit pas même laiſſé à la Princeſſe la liberté de réfléchir. Satisfait de cette déference, & croïant avoir penétré ſes véritables ſentimens, il ne la retint pas davantage.

La Princeſſe ſi cruellement perſecutée ſentit qu'elle n'avoit jamais été plus malheureuſe que dans le tems où la Sicile ſembloit joüir d'une tranquillité plus parfaite. Après la défaite de Licogene, Radirobane forme le deſſein de l'épouſer, ou plûtôt de lui donner le coup de la mort. A peine ſe voit-elle delivrée de ce dernier ennemi, à peine l'Etat commence-t-il à reſpirer, qu'elle ſe trouve expoſée à la recherche d'Arcombrote, qui avoit ſçû ſi bien ſe menager l'eſprit de ſon pere, qu'elle aimeroit mieux encore avoir à ſouffrir les pourſuites importunes du Roi de Sardaigne. Me verrai-je, diſoit-elle, continuellement agitée de mes maux, ou de ceux de la patrie ? N'eſt-ce donc qu'avec ma vie que doivent finir les

troubles qui accablent depuis ſi long-tems la Sicile ? Les deſtins en ont-ils mis le terme à ce prix ? Cette pompe, ces habits, & tout ce qui m'environne ne ſont donc plus que les vains ornemens d'une victime prête à être immolée aux furies de mon païs ? La tranquillité d'un Etat demande-t-elle un ſang innocent ? Mais je ne compte pas ſervir long-tems de joüet à la fortune, cette vague eſt trop forte, la tempête s'apaiſera, ou emportera le vaiſſeau. Les Dieux ſçavent de quel œil je regarde la mort, elle ne ſeroit pas capable de m'intimider, ſi je ne craignois tout pour vous, mon cher Poliarque, & ſi Seleniſſe n'avoit fait voir par ſa fin malheureuſe, que c'eſt quelquefois la reſſource des coupables. Elle faiſoit enſuite réflexion ſi elle devoit atendre le retour de ce tendre amant, ou s'il étoit plus à propos de lui écrire pour l'engager à ſatisfaire à la parole qu'il lui avoit donnée. Il y avoit déja un mois qu'il étoit parti avec promeſſe de revenir dans trois au plus tard. Elle ſe flatoit que Poliarque avoit trop d'amour, pour ne pas prévenir le tems marqué. Incertaine ſur ce qu'elle devoit faire, elle ſe détermina enfin à lui écrire ces mots

qui s'offrirent à ſon imagination.

» Quoiqu'éloignée de vous, mon cher
» Poliarque, je prévois mieux tous vos
» dangers que vous même, peut-étre
» étes vous tranquille où vous étes,
» mais helas! où je ſuis, de quels mal-
» heurs n'étes vous point ménacé? Cette
» lettre vous aprendra le peu de tems
» qu'il me reſte à vivre. Radirobane
» ſenſible au mépris que je ne pouvois
» me défendre de lui témoigner, a oſé,
» contre le reſpect dû au ſang Roïal, &
» contre les droits de l'hoſpitalité, for-
» mer le deſſein de m'enlever. C'étoit
» ſous le prétexte d'une fête qu'il vou-
» loit nous donner ſur le rivage, que
» devoit s'executer cette lâche entre-
» priſe. Il avoit trouvé le moïen de nous
» y atirer mon pere & moi : le projet
» fut heureuſement découvert, nous
» nous retirâmes dans la ville, & lui
» ſur ſes vaiſſeaux. Plein de fureur de
» voir ſes deſſeins échoüés, il a eu l'im-
» pudence de me noircir auprès de mon
» pere, lui mandant que j'avois eû pour
» vous d'autres ſentimens que ceux que
» l'honneur & le devoir devoient m'inſ-
» pirer (notre ſecret revelé par Sele-
» niſſe lui avoit donné occaſion d'in-
» venter cette noire calomnie) mais

» mon pere a toûjours pris mon parti,
» & celui de la verité. Seleniſſe, en ſe
» donnant la mort, s'eſt elle-même
» punie de ſa perfidie, & Radirobane
» eſt retourné dans la Sardaigne, où,
» s'il eſt vrai que les Dieux puniſſent
» le crime, il doit périr malheureuſe-
» ment. Son départ me rendoit heu-
» reuſe, quand mon pere... Acheve-
» rai-je, Poliarque, & cet aveu ne
» vous fera-t-il pas prendre pour lui
» d'autres ſentimens? Ah! plaignez-
» vous plûtôt des deſtinées, elles ſeu-
» les nous ſont contraires. Mon pere,
» dis-je, m'a declaré qu'il me deſtinoit
» à Arcombrote; il m'a fait entendre
» qu'il étoit iſſu de ſang Roïal, que ſes
» perfections & ſes vertus avoient ache-
» vé de faire ſur lui cette vive impreſ-
» ſion que ſa naiſſance avoit d'abord
» commencée, en un mot qu'il le vou-
» loit pour gendre. J'ai crains que trop
» de réſiſtance de ma part, ne l'animât
» davantage, je me ſuis contentée ſous
» un autre pretexte de gagner du tems
» juſqu'à votre retour, reſoluë, ſi
» vous tardez davantages, de chercher
» dans ma mort la fin de tous mes
» malheurs. J'ai deux mois pour me
» diſpoſer à ces nôces fatales; ſi pen-

» dant ce tems vous venez les armes à
» la main, je me range de votre parti;
» si vous venez seul & sans forces, nous
» ménagerons secretement les moïens
» de nous sauver; si vous m'abandon-
» nez, j'atendrai que tout soit prêt pour
» la ceremonie, je me laisserai vêtir des
» habits nuptiaux, & lorsque mon pere
» me commandera de donner la main
» à Arcombrote, je répondrai qu'elle
» est consacrée aux Dieux infernaux,
» & au même instant, armée d'un poi-
» gnard, que je tiendrai caché sous ma
» robe, je m'ouvrirai le sein. Si pareil
» malheur arrive, écoutez Poliarque,
» mes dernieres prieres, songez que
» c'est Argénis baignée dans son sang
» qui vous les adresse. Pardonnez à
» mon pere: le spectacle effraïant de
» ma mort sera pour lui un assez rude
» suplice. Agissez avec Arcombrote,
» comme vous le jugerez à propos.
» Mais si vous laissez impuni le crime
» de Radirobane, je reviendrai des en-
» fers vous prescrire votre devoir. Que
» ce malheureux auteur de tous nos
» maux, & qui m'a deshonorée autant
» qu'il a été en son pouvoir, juge de
» la grandeur de son offense par la ven-
» geance que vous en tirerez. J'atends

» de vous cette juſtice, je la deman-
» de avec inſtance, puniſſez un cou-
» pable, ce ſont mes dernieres volon-
» tés: quand vous les aurez accomplies,
» faites metre mon nom ſur le tombeau
» de vos ancêtres, que nos avantures
» y ſoïent gravées, afin que la poſte-
» rité inſtruite de notre fidelité mutuel-
» le, ne puiſſe que plaindre nos mal-
» heurs. Fuïez, Poliarque, après mon
» trépas l'abord de cette Iſle, ſi ce n'eſt
» que fidéle encore à mes cendres, &
» ataché à ces triſtes reſtes d'une épou-
» ſe qui vous fut toûjours chere, vous
» ne vous propoſiez de les enlever,
» pour enſuite (veüillent les Dieux le
» permetre) les renfermer avec celles
» de vos peres. Prevenez, s'il eſt poſ-
» ſible, tant de malheurs par un promt
» retour, le danger preſſe & ne peut
» ſouffrir de retardement. Si vous ne le
» pouvez, accompliſſez au moins la vo-
» lonté de celle qui doit bien-tôt mou-
« rir. Pour vous, vivez, afin de m'aimer.

Aïant cacheté la lettre, elle n'étoit en peine que de la perſonne qu'elle devoit en charger. Qui conſulter? Communiquer un ſecret de cette importance à Timoclée, qui n'occupoit que depuis deux jours la place de Seleniſſe, c'é-

toit trop-tôt ſe livrer. Arſidas emploïé ſi ſouvent redouteroit peut-être la colere du Roi, ſon départ d'ailleurs pourroit être ſuſpect. Cependant perſonne n'étoit plus en état de faire cette commiſſion, il ſçavoit le ſecret de Poliarque. Elle le fit venir, & lui dit, ſi j'avois le moindre ſoupçon de votre fidélité, Arſidas, je vous rapellerois l'idée de Seleniſſe, qui a, je crois plus ſouffert par les remords dont elle a été agitée, que par la mort même, puis qu'elle l'a regardée comme un remede contre ſes tranſports violens. Car vous ſçaurez (ce que mon pere & moi avons toûjours tenu caché) que cette perfide a découvert à Radirobane tout ce qui s'eſt paſſé de ſecret entre Poliarque & moi, & qu'enfin abandonnée à toutes les horreurs que le crime peut préſenter, elle a été elle-même ſon juge & ſon boureau. Pour vous, continuez à nous être fidéle, votre atachement ſera encore mieux récompenſé que la perfidie de Seleniſſe n'a été punie. J'eſpere que nous verrons bien-tôt la fin de nos maux; & que nous ſerons en état de vous offrir, ce que vous n'oſez même eſpérer. J'ai une lettre que je voudrois faire tenir promtement à Poliarque, trouvez une per-

perſonne ſûre qui veüille s'en charger ; mais s'il eſt poſſible, que ce ſoit un homme qui, dans l'occaſion, ait donné des preuves de ſa fidélité. Qui peut être plus fidéle que moi, reprit Arſidas, pourquoi s'adreſſer à d'autres ? Je ne crois pas, Princeſſe, vous avoir jamais donné ſujet de prendre avec moi cette précaution, elle me fait injure, parlez, j'executerai ponctuellement vos ordres, j'aurai aſſez de zele pour trouver Poliarque, en quelque lieu qu'il ſoit.

Argénis ſenſible aux offres d'Arſidas, voulut ſçavoir ſous quel pretexte il comptoit ſortir de Sicile. Il y a, dit Arſidas, une contrée d'Italie qu'on nomme Latium, c'eſt là où, ſur le bord de la mer, eſt ſituée la ville d'Antium, celebre par un de ſes temples conſacré à la Fortune ; quantité d'étrangers y viennent offrir leurs hommages & leurs prieres. Je ſupoſerai y avoir fait un vœu, cette devotion n'aura rien de ſuſpect, & je ne ſerai pas plûtôt ſorti de l'Iſle, que je trouverai des raiſons pour prolonger mon voïage. Des affaires, la curioſité me fourniront aſſez de pretextes : commandez ſeulement, & dites où il faut que je me rende. Puiſque vous voulez bien vous charger de ma lettre,

reprit Argénis, je vous prie d'y emploïer, avec tous vos ſoins, le plus de diligence qu'il vous ſera poſſible. Vous trouverez Poliarque où dans ſon païs, où en chemin de revenir ici. Je vais vous découvrir un ſecret que Seleniſſe elle-même n'a jamais ſçû pendant pluſieurs années qu'elle a été auprès de moi. Il y a dans la Gaule deux fleuves qui ſe joignent, le Rhône & la Saone. L'étenduë qui ſe rencontre entre les ſources de ces deux fleuves apartient aux parens de Poliarque, c'eſt là où regnent ſon pere & ſa mere, & où comme fils unique, il doit regner après eux. Conſiderez maintenant quel eſt celui que vous allez obliger. S'il eſt dans ſon païs, comme je le crois, ne craignez point de vous tromper. La renommée vous enſeignera la Cour de ce Prince; vous l'engagerez de vive voix, comme je l'en prie par cette lettre, de ſatisfaire au plûtôt à la parole qu'il m'a donnée, & de revenir promtement, ſecondé non ſeulement de ſon courage, mais encore des forces de ſes états. A l'égard du temple de la fortune (car c'eſt votre chemin d'y paſſer) vous y ferez pour moi des prieres à la Déeſſe; vous la conſulterez ſur le ſuccès d'un voïage,

qui devient aujourd'hui l'objet de toutes mes espérances. Recevez cette bague, elle vous fera ressouvenir, en la voïant à votre doigt, que ma vie & celle du Prince de Gaule dépendent de votre diligence. Elle lui donna une bague d'un très grand prix, & en même tems la lettre pour Poliarque. Arsidas ravi d'aprendre des particularités qui n'étoient qu'à l'avantage de Poliarque, témoigna d'abord sa surprise de voir qu'on ménageoit avec tant de mistere une aliance où il y avoit tant de proportion : mais il se rapella la loi du païs qui défend aux Rois de Sicile d'en contracter avec des Princes plus puissans. Or personne n'ignoroit que Meleandre rigide observateur des constitutions du Roïaume, l'étoit encore plus de celle-ci. Arsidas aprouva la prudence de la Princesse qui n'avoit rien voulu découvrir à Meleandre ni à aucun Sicilien d'un dessein contraire à leur coutume. Il sentit qu'il falloit une armée pour rompre les mesures d'Arcombrote, & abroger cette Loi. Ainsi engagé par sa propre vertu autant que par la trahison de Seleniſſe à donner à la Princesse de nouvelles preuves de sa fidelité, il partit le lendemain avec le secours des

Dieux. Un vent favorable le fit heureuſement aborder en Italie. Après avoir changé de vaiſſeau (car il ne voulut point ſe ſervir de Siciliens ni de matelots connus dans un affaire qu'il falloit conduire avec tout le ſecret poſſible) il côtoïa la Grece & gagnant le deſſus de la Campanie, il arriva à Antium.

Il y avoit ſur le rivage un temple dedié à la Fortune, fort eſtimé par ſon antiquité. Arſidas en arrivant ſe proſterna ſur le ſable, & adreſſa ſecretement ſes vœux à la Déeſſe. Il prenoit déja le chemin du temple, quand le grand prêtre vint au-devant de lui: il étoit vêtu d'une longue robe blanche bordée de pourpre, des cheveux blancs tomboient ſur ſes épaules; il portoit une couronne de laurier, & tenoit en ſa main un bâton entouré du même feüillage. Ce vieillard voïant qu'Arſidas qui étoit en habit de voïageur, ſe diſpoſoit à entrer dans le temple, le prévint en ces termes. Si vous venez ici, cher étranger, pour demander une grace à la Déeſſe, ou pour la remercier de vous avoir préſervé de quelque danger, purifiez-vous avant que de vous préſenter devant une Divinité ſi puiſſante, tâchez de meriter ſes fa-

veurs en lui offrant une victime qui lui soit agréable ; ou, si vous l'aimez mieux, en faisant brûler de l'encens sur son autel. Mon pere, reprit Arsidas, car l'habit que vous portez marque que vous presidez à ce temple, aïez la bonté de m'instruire sur ce que je dois faire, quelles sont les victimes qu'il faut offrir, & même s'il est permis d'invoquer la Déesse sous l'habit que je porte. Je viens lui présenter mes vœux, & le tems propre pour la navigation, ne me permet pas de m'arrêter long tems. Le Prêtre lui montra une fontaine à l'entrée du temple, & lui dit d'aller s'y laver trois fois les yeux & les mains, qu'il iroit durant ce tems lui préparer une robe & une couronne : qu'il y avoit à côté du temple un endroit où étoient exposées en vente des victimes de différent prix, selon l'offrande qu'on vouloit faire. Eh bien, mon pere, dit Arsidas, choisissez vous même celles que vous croïez être les plus agréables à la Déesse. Il lui donna en même tems plusieurs pieces d'or. Le prêtre alla tout disposer, pendant qu'Arsidas, après avoir puisé de l'eau à la fontaine, s'en lava plusieurs fois. Les personnes qui étoient avec lui en firent autant. Com-

me il conſideroit en paſſant les portes du temple où étoient atachés les préſens les plus communs, il aperçut un marbre fort antique qui étoit à l'entrée, ſur lequel étoient gravés ces vers.

Vous, dont le cœur ſans ceſſe entraîné par
les vices

Se prête ſans remords aux plus noires malices;

Vous, qu'on voit à longs traits avaler le poiſon

Dont la funeſte envie obſcurcit la raiſon;

Vous, l'horreur des humains, vautours inſatiables;

Vous, qui bravant du ſang les droits inviolables,

De la Parque cruelle implorez le ſecours,

Exigeant de ſes ſoins qu'elle augmente vos
jours,

De ceux qu'elle voudra retrancher à vos peres;

Vous, debauchés honteux, infâmes adulteres,

Eloignez-vous d'ici, ce temple, ces autels

Ont toûjours rejeté de coupables mortels.

Vainement ſous l'apas d'une fauſſe aparence
Vous prétendez des Dieux ſurprendre l'aſſiſtance.

Mille préſens offerts ſous ces dehors trompeurs
N'y ſçauroient tenir lieu de l'hommage des cœurs.

Dans le crime formés, des vœux ſont ſans merite,
C'eſt plûtôt une inſulte, & le ciel s'en irrite.

Le Dieu de majeſté qui préſide en ces lieux,
Eſt celui qui gouverne & la terre & les cieux.
D'animaux égorgés le ſang vain & ſterile,
Que les mortels pouſſés d'une crainte ſervile
Souvent ſur ſes autels viennent lui préſenter,
Par lui-même qu'a-t-il qui puiſſe le flater?
Cet Eſtre qui ne doit qu'à lui ſon exiſtence,
A l'univers entier prodigue l'abondance.
C'eſt lui qui fait ſur terre agir les animaux,
Les poiſſons dans la mer, & dans l'air les oiſeaux.

Tout reſſent les effets de ſa main bienfaiſante,

Tout marque ſes bontés, ſa ſageſſe puiſſante.
C'eſt lui qui fait produire aux herbes comme aux fleurs
Ces ſucs ſi diférens, ces brillantes couleurs.
Lui ſeul de doux parfums enrichit l'Idumée;
Par le plus rare encens, Saba ſi renommée
Ne raportant qu'à lui des dons ſi précieux,
En préſente avec ſoin les prémices aux cieux.

Non, mortels, dans ce Dieu, par le prix des victimes,
N'eſperez point trouver un complice à vos crimes;
Livrés à ſa vengeance, en vain pretendez-vous,
Par un peu de fumée, apaiſer ſon couroux.

Si-tôt que le prêtre fut arrivé avec les victimes; Arſidas vêtu d'une robe blanche, & une couronne ſur la tête, entra dans le temple, ſe proſterna devant le la Déeſſe, & lui préſenta ſes vœux & ceux d'Argénis. Pour victimes on avoit choiſi une geniſſe & deux agneaux; la geniſſe fut aſſommée, on ne fit qu'égorger les deux agneaux, pour en conſer-

ſerver les têtes qui ſervirent pour le feſtin. Le prêtre examina enſuite les entrailles des victimes, dit qu'elles étoient telles qu'Arſidas pouvoit le ſouhaiter, & que la fortune exauçoit ſes prieres. On avoit fait aprêter une partie de ce qui avoit été immolé à la Déeſſe ; & ſur la fin du repas, pendant que la plûpart de ceux qui avoient accompagné Arſidas ſe livroient à une joïe permiſe en ces occaſions, Arſidas, qui en converſant avec le prêtre, lui avoit reconnu de l'eſprit & du ſçavoir, s'entretint plus ſerieuſement, lui fit quelques objections ſur les deſtins, ſur le haſard & ſur le pouvoir abſolu qu'on tenoit que la Fortune avoit dans l'univers. Le prêtre crut pouvoir confier les miſteres de ſa religion à un étranger curieux, & pour qui il ſe ſentoit déja porté d'inclination & d'eſtime. Le vulgaire, lui dit-il, cher étranger, ſçait ſi peu ce que nous adorons ſous le nom de Fortune, qu'il a preſque corrompu la ſainteté de ce miſtere par une idée toute opoſée à celle qu'on doit en avoir. Il apelle ordinairement Fortune tout ce qui eſt incertain ; or ſelon lui tout évene-

ment qu'on n'a pas ſçû prévoir, eſt une choſe incertaine, faut-il donc s'étonner ſi la plûpart des hommes regardent cette Déeſſe comme une Divinité legere, aveugle, & dans qui ſe rencontrent plus d'imperfections, qu'ils n'en ſuporteroient naturellement dans leurs ſemblables ; de ſorte qu'on peut douter avec fondement ſi cette Déeſſe ne reçoit pas plus ſouvent de ces hommes inſenſés des blaſphêmes que des prieres. Arrive-t-il quelque choſe contre leur eſpérance ? Tombent-ils dans une faute eſſentielle ? C'eſt celle de la Fortune, pour eux ils ſont innocens. Ils reprochent à cette Déeſſe d'être favorable aux méchans, contraire aux gens de bien, & toûjours injuſte dans ſa conduite. Prévenus qu'ils ſont, ils ne voïent pas que cette Fortune ſupoſée n'a rien de divin, mais eſt bien plûtôt le jeu d'un eſprit ſuperſtitieux qui, par un ſoin ſuperflu, aprehende ou reſpecte ſes propres réveries : car ou cette Divinité qu'ils adorent a le pouvoir de gouverner & de regler au gré de leurs vœux toutes les choſes d'ici bas, & que nous apellons fortuites, ou ce

pouvoir lui manque. Si elle ne l'a pas, que fait-elle donc ? De quoi ſervira cette Déeſſe inutile, elle ne peut rien ordonner même dans ſon empire ; peut-on faire préſider aux accidens humains celle qui ne peut ni les fixer, ni les changer ? Comme ſi la nature n'avoit pas aſſez de ſon propre mouvement, pour ſuivre ſes routes ordinaires, ſans ſupoſer cette Déeſſe oiſive à qui il ne reſtera qu'un nom vain & mépriſable. Pourquoi lui dreſſer des autels ? Pourquoi la conſulter ? Pourquoi lui conſacrer des temples, & chercher à ſe la concilier par la dépenſe exceſſive des ſacrifices ? Quelle aveugle ſuperſtition de préſenter ſes vœux à une Divinité de qui l'on n'a rien à eſpérer ni à craindre ! ſi elle a le pouvoir de regler certains évenemens, & qu'elle diſtribuë le bien & le mal ſelon la pieté de ceux qui s'adreſſent à elle, ce n'eſt donc plus cette Fortune que le vulgaire regarde comme une Divinité, qui laiſſe aller toutes choſes à l'avanture. Vous venez dans ce temple, vous préſentez vos vœux, & offrez des victimes, croïez-vous réuſſir plûtôt dans vos

entrepriſes, que ſi vous euſſiez negligé de rendre ce culte à la Déeſſe? Si vous le croïez, la Fortune, ſelon vous, n'eſt donc ni aveugle ni téméraire, puiſqu'elle connoît ceux qu'elle doit favoriſer, & qu'elle n'écoute ni ne rebute indiféremment toute ſorte de perſonnes, mais qu'elle les traite ſelon leur merite. Si vous croïez ces ſacrifices inutiles, pourquoi y emploïer tant de tems, & ſe contraindre pour un culte qui ne doit être ſuivi d'aucun effet? Mais me direz-vous, nous ne venons point ici pour changer le ſort qui nous atend, nous voulons ſeulement aprendre de l'oracle quel il eſt. Si c'eſt là votre penſée, vous étes obligé d'avoüer en même tems que la Fortune ſçait du moins ce que les Dieux ont determiné de favorable ou de contraire à nos deſirs. Croïez donc qu'il n'arrive rien en ce monde par haſard, & que les Dieux n'aïent premierement reſolu; ce qui ne peut convenir à la Fortune telle que le commun ſe la repréſente.

Il ſemble que je cherche à détruire cette Divinité, mais celle que je revere, n'eſt pas celle dont le peuple

ignorant ſe forge une idée incompatible avec cette ſuprême intelligence, qui diſpoſe de tout comme il lui plaît; qui a établi cet ordre immuable de la nature, donnant à chaque évenement ſa cauſe particuliere. Si des matelots, par exemple, au milieu d'une tempête ne ſçauroient prévoir qu'elles en ſeront les ſuites, ne vous imaginez pas que Jupiter ignore la deſtinée du vaiſſeau, mais en même tems ne croïez pas qu'il ſoit inutile d'invoquer cet Etre ſuprême, & que la connoiſſance qu'il a de tout ce qui doit nous arriver, doive empêcher les prieres que nous lui faiſons pour détourner de deſſus nos têtes les maux qui nous menacent. Cette penſée lui fait injure, on ne l'honnore jamais envain. Lorſque Jupiter créa le monde, le genre humain, & vous même, qu'il preſcrivit des loix à la nature, & qu'il voulut que tous les évenemens dépendiſſent des cauſes qui devoient les produire; il ſçavoit déja ce que vous meriteriez un jour par votre pieté. Ces prieres que vous lui adreſſez aujourd'hui, n'ont rien pour lui de nouveau, il ſçavoit que vous

deviez le prier dans telle occaſion. Votre confiance en ſes bontés votre vertu ont dès ce tems adouci des décrets qui auroient peut-être été très rigoureux, ſans ces vœux que vous deviez préſenter, & cette preuve de religion qu'il prévoïoit que vous donneriez. Que l'impie & le ſcelerat ne tirent pas de ce principe une conſequence favorable pour s'autoriſer dans le crime ; qu'ils ne ſe croïent point à l'abri de la colere des Dieux, leur juſtice n'auroit pas preparé les traits qui menacent les méchans, ſi elle n'avoit prévû que par l'énormité de leurs crimes, ils devoient la déterminer à s'en ſervir contre eux.

C'eſt cette puiſſance, c'eſt cette ſcience de Jupiter qui connoît & prévoit tout ce qui nous eſt caché, que nous autres Philoſophes adorons ſous le nom de Fortune, & ce n'eſt que l'aveuglement des hommes qui leur fait regarder la plûpart des évenemens comme dépendans uniquement du haſard, lorſque réellement ils ſont préſens aux Dieux dans leur volonté & dans la nôtre ; & comme nous donnons diférens noms à Jupiter, que nous l'apel-

lons Minerve, pour marquer un Dieu, dont la ſcience eſt étenduë ; que quand il donne la pluïe, ou le beau tems, nous lui atribuons d'autres noms ; de même nous apellons Fortune cet arangement univerſel des cauſes qui nous ſont cachées, & qui laiſſent notre eſprit dans l'incertitude. Nous élevons des temples en ſon honneur, nous lui dreſſons des autels, afin que par ſon ſecours nous puiſſions être inſtruits de l'avenir, afin que toûjours favorable, elle change les évenemens qui nous euſſent été contraires. Si nous lui offrons nos vœux avec des diſpoſitions convenables, ils avoient déja leur mérite, lorſque la nature reçût la ſemence univerſelle de toutes les cauſes. C'eſt cette Fortune, cher étranger, qu'il eſt juſte d'adorer, & à qui vous devez rendre des actions de grace. Oüi Jupiter lui-même vous promet, par les entrailles des victimes que je viens de conſulter, un heureux ſuccès dans tous vos deſſeins. Partez maintenant ſans inquiétude, vous allez ſous les auſpices de notre Fortune, c'eſt-à-dire, du plus puiſſant des Dieux.

Le Pilote étoit déja venu deux fois

interrompre ce ſerieux entretien, pour avertir que le tems étoit favorable. Arſidas remercia le prêtre de ſes ſages leçons, & après lui avoir fait quelques préſens, il le pria de réïterer le lendemain le même ſacrifice pour lui & pour tous ceux qui l'avoient accompagné. S'étant enſuite rendu ſur le rivage, où le prêtre voulut abſolument le reconduire, il remonta dans ſon vaiſſeau.

Fin du ſecond Tome.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

